

Crimes cliniques

Richard Sapir
Warren Murphy

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

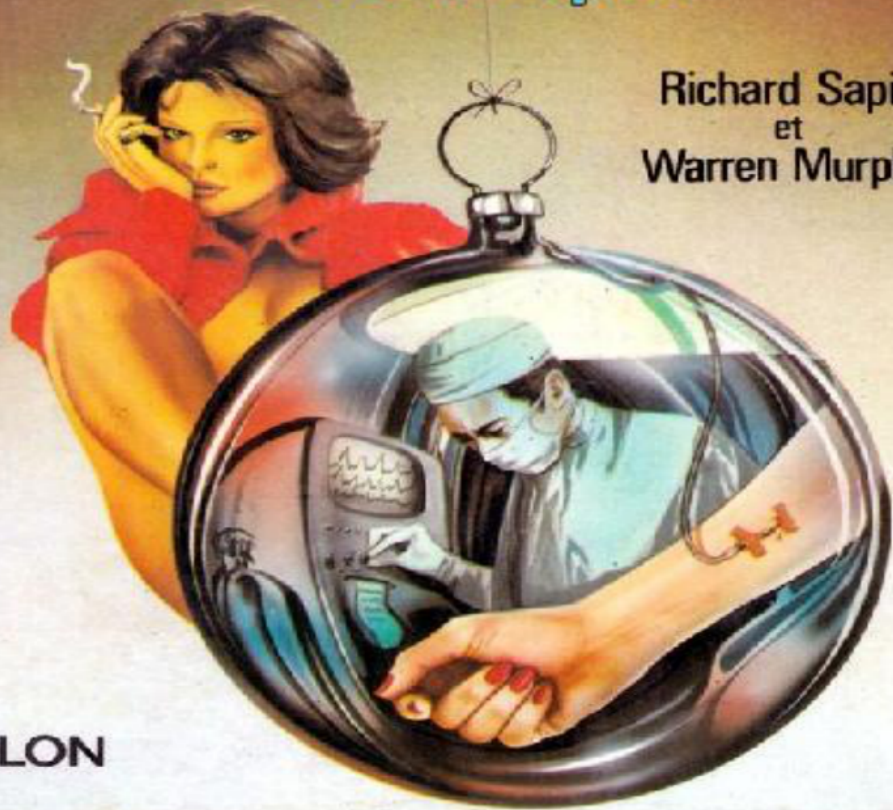
GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Crimes cliniques

Richard Sapir
et
Warren Murphy

PLON



RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

n° 15

CRIMES CLINIQUES

PLON

Traduit de l'américain par
Brigitte Sallebert

Titre original :
MURDERWARD

Maquette de couverture : Loris

ISBN : 2-259-00517-9

Dépôt légal : 3^{ème} trimestre 1979

© 1974, by Richard Sapir and Warren Murphy
© Librairie Plon/GECEP 1979 pour la traduction française.

CHAPITRE PREMIER

Le Dr Daniel Demmet était un vrai professionnel. Avant de tuer son patient, il s'assurait scrupuleusement que toutes ses fonctions vitales tournaient rond. Il consulta donc une nouvelle fois l'écran de contrôle du cardioscope comme il n'avait d'ailleurs pratiquement cessé de le faire depuis que l'opéré avait été amené au bloc opératoire de la clinique Robler, une clinique très cotée des environs de Baltimore.

Anesthésiste de la nouvelle école, le Dr Demmet était perché sur un haut tabouret, à la tête du patient. C'est de là qu'il pouvait le mieux surveiller les paramètres vitaux. De là qu'il pouvait le plus efficacement intervenir. Le chirurgien, à quelques mètres de lui, était bien trop absorbé par son appendicectomie pour s'occuper d'autre chose. En quelque sorte, le chirurgien travaillait sur l'appendice, l'anesthésiste travaillait sur le patient.

Sur l'écran s'inscrivait une courbe sinusoïdale très classique : les impulsions cardiaques transmises par les électrodes, fidèlement traduites par l'oscillographe, onde P, onde T, clocher du complexe Q.R.S., tout était parfaitement normal. Une ligne brisée qui signifiait que tout allait bien. Pourquoi pas d'ailleurs ? Le patient était en parfaite santé et le Dr Demmet avait bien fait son boulot, dans la meilleure tradition de l'anesthésie moderne : l'anesthésie compensée.

Bien finie l'époque où on vous assommait le malade d'une seule bonne dose d'un produit potentiellement meurtrier avec l'inévitable toxicité rémanente qui laisse, au réveil, le patient nauséeux, patraque et parfois en proie à la douleur. Aujourd'hui, l'anesthésie, c'est une symphonie.

Ouverture (*allegro*) : le Dr Demmet avait fait à son patient, un homme de quarante-cinq ans en parfaite condition physique, une première injection de penthotal qui l'avait rapidement endormi.

Après, il avait envoyé l'oxygène pour assurer une bonne respiration. Il avait continué (*andante*) avec la cellocurine, en intraveineuse, avec effet de détendre les muscles et faciliter l'intubation trachéale qui permet un meilleur contrôle de la respiration.

Ensuite, inhalation de protoxyde d'azote, un analgésique discret. (*Adagio*).

Par-dessus tout cela, l'halothane.

Doucement avec l'halothane. Anesthésique de base de l'opération, c'est aussi ce qui peut tuer le patient.

Finale, le Dr Demmet avait injecté une petite dose de curare pour détendre les muscles de la paroi abdominale et faciliter l'incision du chirurgien.

Le Dr Demmet vérifia les électrodes fixées aux bras et aux jambes et le débit du goutte-à-goutte (5 pour cent de dextrose). Il s'assura de la régularité du pouls et contrôla le rythme cardiaque à l'aide de son stéthoscope.

Parfait. O.K. Tout allait bien.

Alors seulement, il décida que le moment était venu de tuer son patient.

Il fit aussi quelque chose qui n'apparaît jamais dans les feuilletons télévisés ou les fresques romanesques sur le milieu hospitalier mais qui est pourtant très courant dans les vraies salles d'opération : il lâcha un pet.

Assis sur leur haut tabouret pendant souvent de longues heures, soumis à une grande pression et tenus à une forte concentration, les anesthésistes contribuent largement à ce que les salles d'opération fassent plus penser à des chiottes de gare qu'au bureau de Simone Veil. C'est comme ça. Et personne ne relève ce genre de truc, on a bien trop à faire pour s'occuper de ça.

Le Dr Demmet accrut lentement le débit d'halothane, sans à-coups. Le cardioscope montrait toujours une courbe normale. Un peu plus d'halothane : sur l'écran les clochers Q.R.S. qui indiquent les contractions ventriculaires se firent moins aigus. Encore un peu plus d'halothane et ce fut le nivellement de la courbe, avec, de loin en loin, un petit sursaut jumelé.

Normalement, une telle image aurait déclenché des mesures d'urgence. Mais encore faut-il, dans ces cas-là, que l'anesthésiste alerte le reste de l'équipe. Le Dr Demmet, lui, continuait à observer tranquillement l'écran en silence.

Le pouls baissait, la pression sanguine baissait, les battements cardiaques se faisaient faibles et irréguliers.

Fin. Plus besoin d'halothane pour le patient.

Encore trois minutes à la montre de Demmet et l'écran ne montra plus qu'une ligne parfaitement fluide. L'anesthésiste se détendit et, pour la première fois depuis le début de l'opération, il sentit combien le tabouret était dur sous ses fesses. Il observa le chirurgien qui continuait à travailler, la panseuse qui comptait ses éponges et vérifiait que tout le matériel était là, sur la table, et non à l'intérieur

du patient. Une pince ou une compresse oubliée à l'intérieur d'un patient, ça peut entraîner une action en justice. Pourtant une compresse, a priori, ne peut pas faire grand mal.

Ce travail de vérification de la panseuse est d'une importance primordiale, c'est le premier point de cette toile d'araignée qu'on tisse dans la profession et qui fait qu'aucun médecin ne peut pratiquement perdre un procès pour faute professionnelle. Évidemment, les services de la panseuse apparaissent sur la note du malade.

Le Dr Demmet attendit encore deux minutes, puis il coupa l'arrivée d'halothane, réduisit l'azote et se croisa les bras.

— Désolé, il nous a quittés.

Toutes les têtes se tournèrent en même temps vers l'écran de contrôle du cardioscope. Il parlait déjà d'oubli.

Le chirurgien, furieux, fixa Demmet. (Sans doute, il se plaindrait, plus tard : l'anesthésiste aurait dû l'avertir que le patient manifestait certains troubles cardiaques. Et Demmet lui répondrait alors qu'il avait fait tout ce qui était possible pour sauver le malade et que si le chirurgien avait des réclamations à formuler il n'avait qu'à s'adresser à Miss Hahl, l'administrateur déléguée de l'hôpital.)

Demmet, assis sur son tabouret, son stéthoscope autour du cou, les oreilles merveilleusement libres de tout objet étranger, regardait le chirurgien terminer son opération jusqu'au dernier point de suture. Si on n'avait pas oublié d'éponge à l'intérieur (et la panseuse s'en était assurée), l'opération se terminait donc sans problème et aucune autopsie ne serait même demandée. Rien ne pourrait accuser le chirurgien. Lorsque ce dernier quitta, maussade et silencieux, la salle d'opération, Demmet descendit de son tabouret, s'étira et sortit à son tour. Il devait annoncer la nouvelle aux proches du défunt, il avait, dans la clinique, la réputation d'être le meilleur pour ce genre de mission.

Il est notoire, dans le milieu hospitalier, que les médecins évitent instinctivement les malades incurables pour consacrer plus de temps à ceux qui vont guérir. Ce n'est que depuis peu qu'ils commencent à étudier leurs propres attitudes face à la mort. Pour la plupart des gens, les médecins sont des hommes pleins de compassion, de connaissances et de courage. Ce n'est que récemment que l'on a découvert que, s'ils évitent souvent d'annoncer à leur client qu'ils sont foutus, ce n'est pas par compassion pour ce dernier mais par autocompassion. Alors que tout le monde les croyait très à l'aise devant la mort, c'est le problème qu'ils ont depuis des siècles cherché à éluder.

Demmet arracha son masque, chercha un instant, sur son visage aquilin et froid, d'éventuelles résurgences de boutons, remit en place, du bout des doigts, ses cheveux blonds cendrés qui commençaient tout juste à grisonner et se rendit au bureau administratif pour faire son

rapport habituel sur ce genre d'opération spéciale.

— Qu'est-ce que c'est, cette fois-ci ? Arrêt cardiaque ? demanda une gracieuse jeune femme à la chevelure auburn, aux yeux marron et au regard glacial.

Kathy Hahl était administrateur déléguée de l'hôpital chargée du développement de la clinique. En d'autres termes, elle était chargée de collecter des fonds.

— Ouais. Arrêt cardiaque fera l'affaire, répondit Demmet. Savez-vous que ce sacré *sand wedge* est un véritable désastre sur le *fairway*.

— Pas si vous savez vous en servir. Si vous savez vous en servir, c'est comme un scalpel. Il met la balle où vous voulez, si vous savez vous en servir, dit sobrement Miss Hahl.

— Peut-être, mais pour ça il faut pouvoir jouer tous les jours six heures, précisa Demmet tendant une perche.

— Vous aurez votre partie quotidienne si vous le voulez.

— Pas si je ne peux programmer ces opérations et si je dois continuer à les prendre à n'importe quel moment de la journée. À cette époque de l'année il fait trop froid pour jouer au golf le matin ou en fin d'après-midi.

— Beaucoup de médecins travaillent souvent vingt-quatre heures d'affilée et commencent au petit matin. Ce n'est pas une profession de tout repos, Dan.

— Si je voulais une vie facile, je ne serais pas obligé de descendre maintenant dans la salle d'attente pour annoncer à la veuve Machinchose que son mari n'a pas survécu à une appendicectomie. Vraiment, avec votre façon de programmer les choses je vais bientôt devoir trouver une explication pour ceux qui mourront d'un rhume de cerveau.

— Elle s'appelle Nancy Boulder. M^{me} Nancy Boulder. Son mari se prénomait John. John Boulder. Et travaillait à I.R.S. ¹.

— Mais dites donc, depuis quelque temps ce sont tous des types des impôts ! Serait-ce une obsession ? Une mode ? demanda Demmet.

— Ce n'est pas votre problème, Dan.

— Boulder, John Boulder, répéta Demmet. Si je continue à être submergé avec vos cas spéciaux, je n'arriverai jamais à casser la barre des quatre-vingts.

— Si le *sand wedge* ne vous aide pas, essayez de faire rouler la balle jusqu'au *green*. Vous pouvez vous servir d'un fer trois comme d'un *putter*, suggéra Kathy Hahl.

Demmet fixa une large flèche rouge peinte sur un diagramme qui représentait les fonds collectés au cours de l'année : vingt millions de dollars. La flèche touchait presque la ligne noire indiquant que l'objectif était atteint.

— Mais le *wedge* est si attirant. La balle monte haut et retombe tout net.

— Que voulez-vous, Dan, le style ou le score ?

— Les deux.

— Comme nous tous, Dan. Présentez vos condoléances à la veuve Boulder et je vous retrouve au club.

— J'aimerais que vous me rendiez trois points.

— Votre handicap est bien suffisant.

— Je me servirai de mon vieux *pitching wedge*. Allez... trois points ?

— Deux, concéda Kathy Hahl avec ce sourire qui paralysait les hommes.

— Vous êtes cruelle, dure et sans générosité, commenta le Dr Demmet.

— Ne l'oubliez jamais, Dan.

*

* *

Lorsque le Dr Demmet informa l'infirmière en chef qu'il souhaitait voir une certaine M^{me} Nancy Boulder qui devait être dans le salon d'attente, cette dernière demanda :

— Un autre ?

— Pourquoi, vous tenez la marque ? rétorqua Demmet sévèrement.

L'infirmière comprit qu'elle venait de violer la règle professionnelle.

— Non, docteur. Toutes mes excuses.

— Accordé, fit Demmet.

*

* *

Dans la salle d'attente, Nancy Boulder avait délaissé le livre qu'elle était en train de lire et expliquait à un vieux monsieur qu'il n'avait vraiment aucune raison de s'inquiéter, lorsqu'elle entendit appeler son nom. Elle s'excusa auprès du monsieur qui tripotait nerveusement un sac de papier kraft et annonça posément à l'infirmière qu'elle viendrait dans quelques secondes.

— Je crois que c'est important, insista cette dernière.

— Ce monsieur est également important, répliqua Nancy. Il est paniqué. Sa femme est en train de subir une hystérectomie et...

— Une hystérectomie c'est rien.

— Là n'est pas la question, répondit Nancy Boulder. Lui croit que c'est important et il est terrifié. Je ne peux pas le laisser comme ça.

J'arrive dans une minute.

L'infirmière soupira, résignée, et Nancy Boulder retourna auprès du vieux monsieur qui, dans l'état où il était, entendait à peine les paroles de réconfort qu'elle lui prodiguait, mais elle persista.

— Écoutez, je sais que pour vous et votre femme c'est très important, mais ça l'est également pour la clinique. Et ce n'est pas parce que c'est important que c'est dangereux. Ils font ces opérations justement parce qu'elles sont sûres.

L'homme acquiesça tristement.

— Je ne sais pas quoi vous dire, monsieur, mais un jour vous repenserez à tout cela et vous en rirez, continua Nancy Boulder, lui dédiant un large sourire plein d'espoir.

Il vit son sourire et, comme beaucoup de ceux qui la connaissaient, il ne put résister à tant de chaleur et de générosité. Il lui retourna son sourire.

« Au moins aura-t-il eu un bref instant de répit », songea Nancy Boulder. C'est bon signe lorsque les gens savent encore répondre à la chaleur. Elle essaya d'expliquer ça à l'infirmière qui n'eut pas l'air de comprendre et se contenta de demander à M^{me} Boulder de la suivre.

— Savez-vous qu'il est vraiment bizarre de constater qu'encore de nos jours nous avons certaines superstitions. Même John avait une prémonition concernant son opération. Bien sûr il avait mal, mais lorsque le docteur diagnostiqua une appendicite, j'ai cessé de m'en faire, c'est vraiment l'opération la plus simple du monde, hein ?

— O.K., fit l'infirmière en mâchant son chewing-gum, aucune opération n'est vraiment simple.

Quelque chose dans le ton de sa voix fit que M^{me} Boulder serra les poings. Elle essaya de rester calme. L'infirmière n'avait fait que dire qu'aucune opération n'était simple. Rien de plus.

Le visage noir de M^{me} Boulder laissa apparaître subitement les rides que dissimulait d'ordinaire son sourire permanent. Son regard devint terne, trahissant un fond de peur et son pas vif se transforma en une démarche lourde. Elle serra son livre de poche contre elle comme un bouclier. L'infirmière n'avait fait que dire... Alors, pourquoi se faire du souci ?

— Tout s'est bien passé, n'est-ce pas ? demanda M^{me} Boulder. John va bien ? Dites-moi qu'il va bien ?

— Votre mari n'était pas dans mon service.

— *Était ? Était ?*

Elle lui agrippa le bras.

— Il *n'est* pas dans mon service. *Est*, rectifia l'infirmière en se dégageant.

— Oh, Doux Jésus ! Merci !

L'infirmière conduisit M^{me} Boulder le long d'un couloir vers une

porte de verre dépoli sur laquelle s'inscrivait : *Anesthésie. Dr Daniel Demmet, chef de clinique.*

— Le docteur vous attend, fit l'infirmière en frappant deux coups secs à la porte.

Avant que M^{me} Boulder ait pu la remercier de l'avoir accompagnée, l'infirmière avait disparu à l'autre bout du couloir comme si une affaire urgente l'avait brusquement appelée. Si M^{me} Boulder n'avait pas eu une si grande confiance dans les hôpitaux, elle aurait parié qu'il s'agissait d'une fuite pure et simple.

Le Dr Demmet venait encore de réussir un joli coup : avec le *sand wedge* il venait, sans bavures, d'expédier six cacahuètes de suite du coin le plus éloigné de son bureau jusqu'à son bon vieux fauteuil de cuir. S'il arrivait à ça avec une moquette, un fauteuil et des cacahuètes, alors, pourquoi pas avec du gazon et une baille de golf ? On frappa à la porte.

— Entrez !

Dès que la jeune femme inquiète s'avança dans le bureau, il sut que l'infirmière avait préparé le terrain. Il regarda M^{me} Machinchose. Sa mâchoire tremblait et les jointures de ses doigts étaient blanches tant elle serrait fort son livre.

— Je vous en prie, asseyez-vous, fit le Dr Demmet, désignant le fauteuil de cuir qu'il débarrassa d'un discret revers de la main des quelques cacahuètes qui y traînaient.

— Merci, fit M^{me} Boulder. Tout va bien, n'est-ce pas ?

Le visage du Dr Demmet était sombre. Il baissa un instant les yeux, contourna son bureau et s'assit à son tour bien qu'il sache d'avance qu'il serait contraint de se relever d'ici peu. Il forma une nef de cathédrale avec ses mains. Ses ongles étaient immaculés, ses mains bien brossées. Il les fixait silencieusement. M^{me} Boulder se mit à trembler de tous ses membres.

— Nous avons fait notre maximum pour Jim, commença-t-il.

— John, corrigea faiblement M^{me} Boulder.

— Nous avons fait notre maximum pour John. Des complications ont surgi...

— Non ! cria M^{me} Boulder.

— L'appendicectomie était parfaite. Parfaite. C'est le cœur qui a lâché.

— Non pas John ! Non ! C'est pas possible ! Non ! s'écria M^{me} Boulder.

Puis les larmes déferlèrent.

— Nous avons pris toutes les précautions..., reprit le Dr Demmet.

Il laissa s'écouler la première vague de chagrin avant de quitter son siège et de venir lui entourer les épaules d'un bras réconfortant. Il l'aïda à se lever et la soutint dans le couloir jusqu'à ce qu'il croise une

infirmière à qui il donna des instructions précises exigeant qu'on fasse le maximum pour cette femme. Il prescrivit également un léger sédatif.

— Comment s'appelle-t-elle ? demanda l'infirmière.

— Elle vous le dira, répliqua le D^r Demmet.

Lorsqu'il arriva au Johnny Jogger Scotch Club, juste à la sortie de Baltimore, il savait enfin ce qu'il devait faire. Il lui était impossible de repousser l'échéance davantage. Il ne faisait que se tromper lui-même sinon, or il n'était pas de ceux qui vivent d'illusions.

— Il faut absolument que je donne sa chance à votre putain de truc, annonça le D^r Demmet au professeur de golf. Je l'ai essayé, j'ai considéré l'éventualité de revenir au fer trois. Mais, finalement, je vais donner sa chance à votre machin.

— Je vous concède qu'il n'est pas beau, docteur Demmet, mais au *green* il amène sans problème la balle jusqu'au trou, répliqua le professeur.

— Vous avez probablement raison, reconnut Demmet, et cette fois-ci son ton un rien triste avait l'air bien sincère.

*

* *

M^{me} Boulder se réveilla à trois heures du matin dans sa chambre, vit que le lit de son mari n'était pas défait et réalisa qu'il ne rentrerait jamais plus à la maison. Elle l'avait annoncé la veille au soir aux enfants qui avaient pleuré. Elle avait aussi parlé avec les pompes funèbres et accepté de payer plus que leurs services ne valaient. Elle avait averti le frère de John qui se chargeait de prévenir le reste de la famille et déjà reçu une multitude de témoignages de sympathie. Mais ce ne fut qu'aux premières heures de l'aube qu'elle réalisa, physiquement et nerveusement, que plus jamais John ne rentrerait à la maison. C'est alors que le chagrin la submergea, un profond désespoir l'envahit.

Elle aurait voulu partager son angoisse avec lui comme ils avaient tout partagé depuis leur mariage, à la fin de ses études à l'université du Maryland. C'était trop de douleur pour elle toute seule et elle ne savait pas prier.

Désespérée, elle décida de ranger ses affaires, essayant de trier ce qu'éventuellement son fils pouvait souhaiter garder, de ce qui ferait plaisir au frère de John, et de ce qui pourrait être agréable à l'Armée du Salut. Dans le sous-sol elle ficela ensemble ses skis de fond, rangea ses raquettes de squash et se demanda pourquoi il n'avait jamais jeté ses vieilles paires de chaussures de jogging. Elle ne toucha pas aux

bouteilles de plongée trop lourdes pour elle.

Ce fut lorsqu'elle vit toutes ses joggings, témoins des cinq kilomètres qu'il parcourait chaque matin depuis le jour de leur mariage (mis à part leur voyage de noces), qu'une certitude lui creva les yeux :

— *Le cœur a lâché.* Mais c'est pas possible, pas possible ! s'exclama-t-elle. John ne fumait pas, buvait très rarement, prenait tous les jours de l'exercice, surveillait son régime et personne dans sa famille n'avait souffert de maladie cardiaque.

Impossible !

Cette pensée la souleva soudain comme si d'avoir établi le fait avec certitude pouvait de quelque façon le faire revenir.

Elle se força à attendre neuf heures et demie pour téléphoner à son médecin de famille. La secrétaire du docteur lui répondit et lui donna un rendez-vous pour le jour même. Elle n'avait besoin que de cinq minutes, avait-elle pris soin de préciser. En vérité moins allait suffire.

— Le cœur de John était en bon état, n'est-ce pas, docteur ? demanda-t-elle avant même que le médecin ne pût lui présenter ses condoléances.

— O.K., pour un homme de son âge. Son cœur fonctionnait bien. John savait se soigner.

— Son cœur aurait-il dû lâcher sur la table d'opération ?

— O.K., madame Boulder, une opération est une rude épreuve pour l'organisme...

— Aurait-il dû lâcher ?

— Robler compte dans son équipe les meilleurs chirurgiens du pays, madame Boulder. La plupart des grands personnages de l'État vont s'y faire soigner. S'ils avaient pu sauver votre mari...

— Il n'aurait pas dû mourir d'un arrêt cardiaque, n'est-ce pas, docteur ? Dites-moi la vérité, vous êtes notre médecin de famille.

— Madame Boulder, j'ai envoyé ma propre fille à la clinique Robler.

— Mais John, vu sa condition physique et son âge, n'aurait pas dû mourir d'une crise cardiaque, n'est-ce pas ?

— Il y a beaucoup de choses en médecine que nous ne pouvons pas expliquer, répondit le médecin.

Mais M^{me} Boulder ne l'écoutait plus, elle rédigeait déjà, dans sa tête, sa lettre au conseil de l'Ordre et aux diverses associations médicales.

L'après-midi même elle exposait sa stratégie à l'avocat de famille. Il fut plus direct que le médecin de famille.

— Gardez votre argent, madame Boulder. La seule façon d'obtenir gain de cause contre la clinique Robler pour négligence, serait

d'obtenir qu'un autre médecin témoigne contre eux.

— Alors, allons-y !

— C'est une excellente stratégie, madame Boulder ; mais cela ne marchera pas.

— Pourquoi pas ? demanda-t-elle, agressive.

— Parce que si votre propre médecin de famille ne vous a même pas approuvée en privé qu'espérez-vous d'un médecin impartial devant un tribunal ? Les docteurs ne témoignent jamais contre d'autres docteurs. Cela ne figure pas dans le serment d'Hippocrate, mais c'est là une règle que toute la profession observe scrupuleusement.

— Vous voulez dire que des médecins peuvent tuer des malades et s'en tirer comme ça ?

— Je veux dire que parfois ils ne travaillent pas bien. Ni même proprement, et que personne ne peut rien y faire.

— Mais j'ai lu un article sur un toubib de la côte Ouest qui était inculpé pour négligence et condamné. C'était l'année dernière, me semble-t-il.

— C'est vrai vous l'avez lu. Car lorsque cela arrive cela fait en effet les gros titres dans la presse. Je suppose que ce médecin devait être un peu tordu et s'était mis plusieurs confrères à dos. Avez-vous lu quelque chose sur l'accident de voiture à Phoenix où le conducteur fut condamné pour conduite négligente et risques inutiles ?

— Non, je ne crois pas.

— Moi non plus. On n'écrit rien sur ce genre de truc car les gens sont couramment condamnés pour négligence au volant : les policiers, *eux*, témoignent. Pour les médecins il n'y a pas de policiers.

— Mais il y a le conseil de l'Ordre, des lois, des associations.

— L'Ordre des médecins ? C'est comme si vous demandiez au C.N.P.F. d'enquêter sur des bénéfices excessifs. Madame Boulder, je suis votre ami et j'étais celui de votre mari. En tant qu'ami et bon avocat que je suis, je vais vous donner un excellent conseil professionnel et, de plus, je vais vous le faire payer, cet avis, pour que vous l'écoutez. Déposer une plainte pour négligence contre la clinique Robler ou le Dr Demmet c'est bousiller votre argent, votre temps et vos nerfs. Je ne vous laisserai pas vous lancer dans une telle entreprise car vous n'avez aucune chance de gagner.

— Et une autopsie ?

— On peut en obtenir une.

— Et alors cela ne plaidera-t-il pas pour nous ?

— Non, cela appuiera probablement la position de Robler.

— Les coroners font donc également partie du club ? C'est ce que vous voulez dire ?

— Ce n'est pas ce que je dis. Non, ils n'en font pas partie. Mais les

médecins, comme tout le monde, apprennent à bien se couvrir. S'ils disent qu'un arrêt du cœur est la cause du décès, c'est exactement ce que trouvera le coroner. Une carrière médicale vaut plus d'un million de dollars. Ils ne vont pas risquer ça à la légère. Maintenant, je ferai autre chose si vous me promettez de laisser tomber : j'oublierai de vous facturer cet entretien. Je suis désolé, et croyez que je partage votre chagrin. Si l'on pouvait faire revenir John, si l'on avait la moindre chance de vous dédommager pour sa mort, je me battrais avec vous, en dépit de tout. Mais nous ne pouvons rien faire, j'en suis désolé.

— Nous verrons, rétorqua M^{me} Boulder qui, maintenant, ne remerciait plus les gens pour leurs services.

Ses lettres reçurent des réponses polies, donnant l'impression que ses correspondants s'étaient penchés sur son cas. Mais, à la seconde lecture, en analysant soigneusement chaque phrase, elle réalisa que les diverses autorités ne faisaient que répéter combien la profession médicale était une chose merveilleuse et combien les docteurs étaient des individus scrupuleux dans leur domaine.

Alors, en fin de compte, elle laissa tomber. La seule fois où elle revit le nom du Dr Demmet, ce fut dans les pages sportives de son journal : il avait obtenu un prix de consolation au tournoi du Johnny Jogger Scotch Club. En hiver. Et en double.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo, et les vents le fouettaient avec toute la force qu'ils avaient accumulée en traversant l'énorme étendue du Pacifique. Devant lui, jusqu'à Marin County, le pont du Golden Gâte, porte vers le nord-ouest. Derrière lui s'étalait San Francisco et, plus à l'est, le reste de l'Amérique.

Il était debout sur le garde-fou d'où quatre cent quatre-vingt-dix-neuf ² autres s'étaient jetés vers la mort, leurs suicides donnant du relief à des existences sans cela insignifiantes.

Il faisait à peu près un mètre quatre-vingts avec un gabarit normal. Seuls ses poignets anormalement épais suggéraient qu'il pouvait être autre chose qu'un individu ordinaire. Malgré cela, rien n'aurait pu laisser prévoir que, par la seule force de ses pieds nus sur la rambarde du pont, il pouvait se tenir debout, immobile dans la tempête. Alors que les Volkswagen traversant le Golden Gâte à cette heure obscure qui précède l'aube étaient déportées par les coups de vent, l'homme immobile, ses vêtements foncés claquant comme des drapeaux dans un ouragan, semblait aussi à l'aise que s'il suivait un programme de télévision dans un salon.

Il renifla la brise salée du Pacifique et sentit la froidure du mois de décembre qui fermait les vitres des voitures et embuait beaucoup de lunettes arrière.

Il s'accommodait très facilement du froid, laissant simplement son corps s'y intégrer, comme on le lui avait appris. Le vent, il le traitait différemment. Au lieu de lutter contre, son corps se faisait plus puissant que le souffle en devenant une composante du pont. Cet homme, Remo, était relié par ses pensées les plus profondes aux supports d'acier plongés profondément dans le socle rocheux qui borde la baie.

— Attends-tu des applaudissements ? lança une voix nasillarde derrière lui. Ou veux-tu transformer un simple exercice en spectacle ?

— Je vous remercie de perturber ma concentration. C'est vraiment ce dont j'ai besoin à soixante mètres au-dessus de l'eau avec un vent du nord qui m'assaille de partout. Très aimable de votre part, répondit Remo, se tournant vers le fragile Oriental vêtu d'un kimono noir dont les mèches de cheveux blancs volaient au vent comme des fils de soie.

Mais qui restait parfaitement immobile sur le trottoir comme Remo sur le garde-fou.

— Si ton esprit est esclave du moindre bruit, ne rends pas le bruit responsable de ta propre dépendance, répliqua Chiun, le maître de Sinanju. Ce n'est pas le maître qui fait l'esclave mais l'esclave qui fait des maîtres de ceux qui l'entourent.

— Merci pour ce très joyeux Noël, petit père.

— Si ton cœur reste attaché aux fêtes de l'homme blanc peut-être ferais-je mieux, dans ce cas, de venir sur le garde-fou à tes côtés au cas où tu tomberais. Car, en vérité, la maison de Sinanju, elle-même, ne peut pas vaincre les mauvaises habitudes lorsqu'elles sont choyées.

— Je ne suis pas un fana de la fête du Cochon, moi !

— Cela ne s'appelle pas la fête du Cochon, rectifia Chiun. C'est une journée où ceux qui se sentent obligés envers quelqu'un, dont ils ont reçu une grande sagesse, rendent un petit cadeau en remerciement.

— Vous n'aurez pas Barbara Streisand, répliqua Remo. Ce n'est pas la coutume par ici de donner des femmes.

— Elle serait très bien pour engendrer des enfants. Étant donné tes performances de pacotille, la maison de Sinanju a besoin d'un autre mâle.

— Elle n'est pas coréenne, petit père, mais blanche comme moi.

— Pour la beauté, il faut savoir faire des exceptions. Le sang de Sinanju saura surmonter les défaillances. Et j'aurai alors un élève sans mauvaises habitudes ancrées trop profondément et qui ne sera ni bavard ni arrogant. Même les plus grands artistes ont bien du mal à modeler de la terre cuite.

Remo se retourna face au vent glacial. Il savait qu'il sifflait dans ses oreilles mais ne l'entendait pas plus qu'il ne ressentait le froid qu'il véhiculait ou le pont qu'il savait être sous ses pieds nus. Il avançait sur la mince poutrelle au-dessus des eaux noires, ses pensées et ses sensations concentrées sur son équilibre. Il sentait qu'il pourrait courir pendant des journées de la sorte et, quoi qu'il fût conscient des voitures qui roulaient à ses côtés, elles ne faisaient pas vraiment partie de son monde. Son univers les dépassait. Il alla de plus en plus vite et lorsqu'il approcha de l'extrémité du pont, il pivota dans un mouvement coulant. Sans bloquer ses pieds car ses os n'auraient pas résisté à une si brusque pression contraire. Et déjà il revenait vers le maître de Sinanju.

Tout avait commencé très simplement dix ans plus tôt avec un entraînement qui le faisait souffrir à un point tel qu'il n'aurait jamais cru son corps capable d'encaisser. Puis la douleur s'adoucit peu à peu et les exercices qui avaient paru si complexes devinrent faciles jusqu'au jour où ce nouvel enseignement fit partie intégrante de son

système nerveux. Son corps agissant instinctivement, son esprit libéré put s'attaquer à autre chose. Il avait subi une profonde modification de son être profond. Et s'il avait été sincère envers Chiun il aurait reconnu que le sentiment d'abandon qu'il ressentait alors toujours à l'approche des fêtes de Noël l'avait quitté à cette même époque. Il était maintenant devenu, dans son for intérieur, un descendant de ce petit village coréen de Sinanju qui, au travers des âges, louait les services de ses assassins aux rois et empereurs. L'or ainsi gagné servait à subvenir aux besoins de ce village montagneux où rien ne semblait pousser.

Remo était le premier Blanc à qui fut dévoilé l'art de Sinanju, car en vendant ses services à ceux de « là-haut », Chiun avait accepté de devenir un entraîneur plutôt qu'un exécutant. Il daigna admettre, un jour, avoir transmis à Remo beaucoup plus que les « petites astuces » de kung-fu, d'aïkido et de tae kwan do. Il lui avait fait don de leur source commune : Sinanju. Et, « là-haut », ils avaient ce qu'ils voulaient, leur assassin blanc qui pouvait sans problème se mouvoir dans une société blanche.

Arrivé aux côtés de Chiun, debout, presque invisible sur le trottoir, Remo s'arrêta et demeura immobile, en parfaite harmonie, toujours, avec les piliers du pont enfoncés dans le rocher.

— Tu peux commencer, fit Chiun.

— Commencer ? Mais j'ai terminé, petit père.

— Ah ! vraiment ? Je ne regardais pas. Je pensais à ma maison au-delà des mers. Les matins froids, je rêve à Sinanju. J'imaginai le cadeau qui, en ce moment, là-bas, m'attendrait. Je ne sais pas ce que ça serait, ou si elle serait aussi gracieuse que la chanteuse de chansons mais ce n'est pas la taille des hanches ou de la poitrine qui compte mais bien la pensée. Oh ! si seulement j'étais chez moi !

— Je ne peux pas vous faire don d'un être humain, petit père.

— En effet, qui suis-je pour oser espérer un petit geste de reconnaissance de celui qui a tant reçu de moi ?

— Si c'est quelque chose de chaud dont vous avez besoin, je peux vous donner une vache.

— J'en ai déjà une ! Et, de plus, qui me répond, répliqua Chiun, et Remo entendit ce ricanement qui indiquait que la plaisanterie lui serait maintes fois répétée au cours des jours suivants.

— J'ai une vache... et qui me répond, reprit Chiun. Hi hi hi...

Pour fuir ce rire exaspérant, Remo parcourut à nouveau le Golden Gâte. Cette fois-ci il perçut des cris qui s'immisçaient dans son univers mouvant.

— C'est lui ! Arrêtez-le ! Mon Dieu ! Il court sur la rambarde. J'arrive pas à y croire. Regardez comme il va vite ! Il va sauter ! Là ! Le type sur le pont. Arrêtez-le ! Etc.

Lorsqu'il rejoignit Chiun. Un léger hochement de tête du maître lui indiqua que c'était terminé. Il descendit à ses côtés.

— En Perse, le shah aurait donné sa propre fille au maître de Sinanju. À Rome, l'empereur lui offrit une fois une reine captive en présent. Le grand empire Séleucides ³, ah ! le grand empire Séleucides ! Eux savaient traiter un maître de Sinanju. En Afrique, tu as vu de tes propres yeux les Lonis ⁴ témoigner au maître le respect qui lui est dû. Mais en Amérique, en Amérique, j'obtiens une vache ! Une vache qui me répond !

— Encore du poisson à midi, petit père ? s'enquit Remo. Il faisait ici allusion à leur collation quotidienne, espérant changer le sujet de la conversation.

— Si le poisson, lui, ne me répond pas, répliqua Chiun. Hi hi hi...

Une voiture de patrouille, lumière rouge clignotant, les dépassa, roulant à toute allure vers l'autre bout du pont.

— On dirait que j'ai causé quelque intérêt, là-bas.

— La maladresse s'attire toujours des spectateurs. La vraie perfection est une chose tranquille et cachée.

— Encore merci, petit père, pour ce très joyeux Noël.

Lorsqu'ils retournèrent à l'appartement dans la Marina qui surplombe la baie, que ceux de « là-haut » leur avaient louée pour cette période de repos, Remo découvrit que l'un des arbustes de la pelouse avait été déraciné et posé au milieu du tapis, sa terre éparpillée un peu partout. Deux balles de tennis crevées, une balle de golf éclatée par une incroyable pression, et une tranche de pomme en décoraient les branches. Une ampoule nue surplombait le tout.

Chiun sourit.

— C'est pour toi. Le décor pour tes coutumes chéries.

— Qu'est-ce que c'est, petit père ?

— Je l'ai fait pour toi. Puisque tu ne peux surmonter ton passé, autant que tu y trouves un peu de plaisir.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? insista Remo.

— Ne joue pas au plus fin avec moi, veux-tu ! C'est un arbre de Noël pour ton plaisir.

— Mais, petit père, ce n'est pas un arbre de Noël. Un arbre de Noël est un sapin décoré avec des boules, des petites lumières de toutes les couleurs et...

— Moi, je trouve que cela ressemble tout à fait à un arbre de Noël, répliqua Chiun. Il est vert avec des choses qui pendent aux branches. Il a une lumière. C'est donc un arbre de Noël. Je ne vois aucune différence entre celui-ci et ceux que j'ai vus dans les magasins, si ce n'est que j'ai légèrement amélioré le modèle courant.

— Croyez-moi sur parole, si vous étiez un Américain vous verriez qu'il ne s'agit pas d'un arbre de Noël.

— Si j'étais un Américain, tu serais encore un gros abruti tirant à coups de revolver sur les gens, plaçant des explosifs de-ci de-là et participant au chaos qui définit si bien ta culture. C'est un sapin de Noël, en un peu mieux...

Le téléphone retentit, interrompant la discussion. Remo répondit. C'était Western Union. Sa tante Mildred leur rendrait visite à neuf heures du matin. Elle était déjà en route.

— Merde ! fit Remo.

Mais Chiun l'ignore. Comment pouvait-il aider quelqu'un qui n'arrivait pas à distinguer une amélioration ? Comment pouvait-on espérer raisonner avec un tel individu ? Comment lui enseigner quoi que ce soit ? S'il voulait une de ces obscénités criardes vendues en magasin, dans ce cas qu'il s'en achète une lui-même. Au fond, il avait donné des diamants à un canard. Le canard bien évidemment préférait du grain ou du maïs. Tant pis, il laisserait le canard s'acheter son propre maïs. Après tout, le maître de Sinanju ne fait pas dans l'aliment pour volailles.

— Je viens de recevoir le code de Smitty. Nos vacances sont probablement terminées. Chiun, m'entendez-vous ?

— Je ne réponds pas aux caquetages, répliqua dignement le maître de Sinanju, et il s'assit en lotus, s'enfermant dans un silence que Remo savait ne pas pouvoir rompre.

— Je suis désolé, fit Remo. Merci pour l'arbre. C'était très gentil de votre part. Merci encore, petit père.

Mais il n'y eut aucune réponse et Remo alla dans la chambre à coucher où il s'allongea pour une sieste. Avant de s'endormir il lâcha un « Et merde ! » qui le soulagea.

Il entendit la porte d'entrée s'ouvrir et fut instantanément en éveil comme si un signal s'était déclenché. Il y eut quelques échanges dans le salon, puis un homme au teint jaunâtre, costume gris et chemise blanche, avec une cravate à rayures vertes de Darmouth, entra, portant un attaché-case.

Il s'assit sur une chaise.

— Qu'avez-vous fait à Chiun ? Que lui avez-vous dit ? demanda d'entrée le Dr Harold Smith.

— Rien, rien et ce qui se passe entre nous ne vous regarde pas, Smitty. Alors qu'y a-t-il de si urgent ?

— Je tiens à vous répéter et à vous rappeler, Remo, que Chiun est une inestimable richesse et combien il est vraiment nécessaire pour vous deux de bien travailler ensemble.

— Smitty, vous ne comprenez rien et je crains que vous n'y réussissiez jamais. Alors, quoi d'important ?

— Rien, comparé à vos rapports avec Chiun. D'après ce que j'ai compris, il vous a fait un cadeau important et significatif pour lequel

non seulement vous ne l'avez pas remercié mais, de surcroît, vous lui refusez une petite chose à laquelle il semble beaucoup tenir.

— Avez-vous vu le buisson couvert de cochonneries au milieu du salon ?

— Oui. Qu'est-il arrivé ? On dirait qu'une tornade l'a balancé par la fenêtre. N'y a-t-il pas de femmes de ménage ? C'est pourtant pas l'argent qui vous manque.

— Il s'agit là du cadeau « important et significatif ». Maintenant, avez-vous entendu parler de Barbara Streisand ?

— Oui.

— C'est le petit rien du tout qu'il demande en échange.

— Pour certaines choses, nous pouvons trouver un peu d'argent, fit sèchement Smith. Considérant combien nous sommes limités en personnel dans la branche exécutante, nous pourrions peut-être réussir à débloquer des fonds pour les plaisirs personnels de Chiun ? Les actrices peuvent parfois être convaincues de rendre un service tout à fait privé. Pas Mlle Streisand, bien évidemment, mais quelqu'un de semblable.

— Il veut Barbara Streisand, pas une autre. En plus, il ne veut pas la louer, Smitty.

— Il veut se marier ?

— Non.

— Alors, qu'est-ce qu'il veut ?

— Il veut l'avoir tout le temps sous la main, comme sa télévision.

— Impossible, fit Smith.

— En effet. Alors, maintenant, occupez-vous des choses que vous comprenez, c'est-à-dire de pratiquement tout le reste.

— Une seconde. Vous n'avez pas l'intention de la kidnapper. Je veux...

— Non, je ne vais pas la kidnapper. Alors quelle est la dernière sottise qu'il va falloir que je répare ?

— Vous êtes en train de devenir aussi impénétrable que Chiun. Sans avoir jamais été aussi agréable.

— Merci, fit Remo, et il se redressa pour écouter.

Sa première mission remontait à plus d'une dizaine d'années. Comme celle-ci, elle lui avait été confiée par ce même homme coincé et acide qu'il avait toujours cru pouvoir trahir. Or, récemment, il avait compris que, contrairement à Chiun, il ne pouvait pas travailler pour quelqu'un d'autre. Il avait essayé une fois et cela avait été un désastre ⁵.

En tant que maître de Sinanju, Chiun avait bénéficié d'un entraînement fondé sur des siècles d'expérience, qui lui avait appris à travailler pour n'importe quel empereur tant que ce dernier payait les frais du village de Sinanju. Mais Remo n'était pas le maître de Sinanju.

Il avait été autrefois un simple policier de Newark, exécuté officiellement et qui s'était réveillé, en privé, pour vivre une vie nouvelle : il allait devenir le bras exécuteur d'une organisation *qui n'existait pas*, afin de protéger un contrat social qui battait de l'aile.

Au départ, son action devait être de courte durée. L'organisation, baptisée CURE, était créée pour aider la nation à passer un cap difficile au cours duquel la Constitution ne semblait plus pouvoir garantir la survie des institutions. Mais la lutte contre le crime s'avéra pratiquement sans fin et, dix ans plus tard, l'agence secrète fonctionnait encore. Seules deux personnes en connaissaient les activités : Smith, son directeur, et Remo, son bras exécuteur. Seulement ces deux-là. Et le président des États-Unis en exercice.

Remo avait une fois demandé à Smith ce qui se passerait si un jour le Président décidait de rester en place pour toujours, se servant de la puissance de CURE pour cimenter son pouvoir.

— Nous ne le laisserions pas faire, avait répliqué Smith.

— Qu'arriverait-il s'il décidait de nous exposer publiquement. Reconnaître notre existence impliquerait le non-fonctionnement de la Constitution. Ce serait le chaos.

— Le Président passerait pour fou. Et puisque justement nous n'existons nulle part, il serait facile pour nous de disparaître. Vous êtes déjà un homme mort. Quant à moi, je mettrais fin à mes jours... et comme personne d'autre n'est au courant de nos agissements...

C'était ce que Smith disait, mais il se demandait souvent si Chiun ne connaissait pas les activités de CURE. Il posa un jour la question à Remo.

— Continuez-vous à envoyer l'or à Sinanju en temps voulu ? répondit Remo.

— Oui.

— Dans ce cas Chiun se contrefout de ce que nous faisons.

— On dirait tout à fait le genre de réponse qu'il serait capable de me donner, se plaignit Smith.

— Ce que je veux dire c'est qu'il peut comprendre qu'il s'agit d'une organisation secrète pour protéger la Constitution, que des milliers d'individus travaillent pour nous sans le savoir, que les ordinateurs de notre quartier général de Folcroft vous servent à soudoyer, extorquer, faire pression et détruire les ennemis de notre Constitution. Tout ça il le comprendrait. Mais il y a une chose qu'il ne saisisait pas.

— Quoi ? avait demandé Smith.

— La Constitution.

Smith avait alors souri et, comme c'était un méticuleux, il avait personnellement expliqué la Constitution au maître de Sinanju.

Depuis lors, Chiun était sûr de savoir comment fonctionnaient les États-Unis. Pour lui, il existait un morceau de papier, un contrat

social, à qui tout le monde prêtait allégeance et que personne ne respectait.

— C'est comme votre Bible... de belles chansons, avait dit Chiun.

Remo dut admettre que Chiun, tout en ne concevant pas les choses comme les autres, les assimilait au fond beaucoup mieux.

Aujourd'hui, assis au bord du lit, Remo écoutait Smith lui décrire sa prochaine mission qui était, comme il le lui précisa, seulement urgente dans le temps. Intéressant, mais il ne voyait pas ce que cela pouvait bien signifier.

— Nous perdons des gens dans un certain domaine d'intérêt général, continua Smith.

Remo claquait des doigts.

— Bien sûr. Maintenant, j'y suis.

Smith lui décocha un de ces regards du genre « qu'il est pénible d'être entouré d'imbéciles ».

— Voilà où les choses commencent à se compliquer. Dans un secteur de ce domaine, le contingent I.R.S., nous avons perdu sept hommes en un an et demi.

— Pourquoi ne pas attendre d'être à cinq mille, Smitty ? À ce moment-là vous aurez un schéma beaucoup plus clair. Je veux dire : pourquoi commencer à s'énervier à sept plutôt qu'à trois, hein ! pourquoi ? Pas de panique !

— Ah ! voilà où les choses se corsent. Nous ne sommes pas sûrs que ce soit sept. Nous ne sommes en réalité pas très sûrs de ce qui se passe. Quatre morts furent en apparence dues à la volonté de Dieu.

— On peut Lui faire confiance. Pas de problème, fit Remo. Vous n'avez qu'à Le trouver pour moi. Chiun estime que Dieu ne balance pas très bien et pourrait être vulnérable même s'il est coréen.

— S'il vous plaît ! Ça suffit ! Nous savons que cinq parmi les sept, s'ils sont bien sept, ont été victimes d'attentats ratés grâce aux efforts de la police. De toute façon l'un est mort d'une déficience rénale, deux d'hémorragie cérébrale et le dernier d'un arrêt du cœur.

— Allons au but.

— Voilà. Nous venons juste de perdre un certain Boulder qui faisait un travail important à I.R.S. Le cœur a lâché au cours d'une opération. D'après le chirurgien, l'appendicectomie était réussie, mais l'opéré est mort. Il y a un autre type qui fait le même boulot que lui et nous aimerions le garder en vie. Nous craignons d'avoir quelques difficultés à y réussir.

— Bien sûr, fit Remo. Je m'en charge. Facile. Je ferai bien attention qu'il ne fasse pas monter son taux de cholestérol et qu'il fasse régulièrement de la gymnastique. Ensuite je l'aiderai à renforcer ses poumons et son cœur.

— Ce n'est pas la question. Je veux simplement m'assurer qu'un

immeuble ne lui tombe pas sur la tête ou qu'une voiture ne le renverse pas.

— Et qu'arrive-t-il s'il fait une crise cardiaque ?

— Nous ne pouvons pas être sûrs de ces volontés divines dont j'ai déjà parlé. Nous enquêterons là-dessus, en attendant gardez cet homme en vie. Nous voulons le protéger de forces connues et inconnues. Vous vous assurerez sur une période de... disons un mois que rien ne lui arrive. Si quelqu'un tente quelque chose, empêchez-le. Remontez même peut-être jusqu'à la source puis faites vos valises et repartez vous reposer. C'est clair ?

— Aussi clair que cela va l'être. Si jamais ça devenait lumineux il me faudrait un chien d'aveugle pour m'y retrouver.

— Remo, franchement, plus vous vieillissez moins je vous comprends.

— J'étais sur le point de vous dire la même chose, Smitty.

— J'ai pas changé depuis l'âge de quinze ans.

— Ça ne m'étonne pas, fit Remo qui écouta attentivement les renseignements sur l'homme qu'il devait protéger : Nathan David Wilberforce qui habite Scranton avec sa mère et déteste les grands bruits.

CHAPITRE III

M^{me} Wilberforce estimait avec d'excellentes raisons que les agents du Trésor devaient immédiatement quitter son domicile. Elle était tout à fait prête à les leur exposer s'ils voulaient bien s'asseoir. – Non, non. Pas sur le canapé. Vous voyez bien qu'il a sa housse. Non, pas sur les fauteuils, c'est pour les invités. Oui, c'est ça, ils n'avaient qu'à rester debout –.

— Vous êtes entrés ici, apportant avec vous la saleté de la rue, posant vos chapeaux là où ils tombent et faisant usage de termes vils et obscènes devant Nathan David. Tout ça sous prétexte que Nathan David est en danger et que vous êtes là pour le protéger. Mais qui protégera Nathan David de la saleté, du désordre et des obscénités ? Certainement pas vous trois, clama M^{me} Wilberforce, toute à sa légitime indignation.

Sa grosse poitrine tressautait sous son chandail en bouclette marron. Selon la meilleure estimation des flics, elle se tapait le mètre quatre-vingt-deux et pesait cent vingt-six kilos.

— Si elle n'a pas joué dans la défense des Pittsburgh Steelers ⁶, suggéra l'un d'eux, c'est probablement parce qu'elle supportait pas le merdier qu'étaient les vestiaires.

— Madame, votre fils est un des directeurs d'I.R.S. C'est quelqu'un de très important et il est en danger.

— Je sais. À cause de vous.

— Le mois dernier nous avons surpris un type dans le moteur de la voiture du directeur adjoint Wilberforce. Il n'installait pas un nouveau delco, madame. Si je peux m'exprimer franchement, il trafiquait les freins.

— Vous ne savez pas ce qu'il était en train de faire. Vous ne l'avez pas attrapé.

— Nous l'avons interrompu, madame.

— Un bon point. Nathan David prendra désormais l'autobus. Cela vous satisfait-il ?

— Pas tout à fait, madame. Nous sommes là pour tout vérifier, nous obéissons aux ordres. Nous avons pour mission de protéger M. Wilberforce car il travaille sur des projets très, très délicats. Nous aimerions pouvoir compter sur votre collaboration. C'est pour son

bien.

— Laissez-moi décider ce qui est bon pour Nathan David.

— Madame, nous avons des instructions.

Mais lorsque les agents passèrent à leur bureau pour faire leur rapport, ils furent avertis d'un contrordre et se rendirent compte que M^{me} Wilberforce, habitant au 832 Vandalia Avenue, devait avoir une sacrée influence. L'affaire leur était enlevée sur-le-champ.

— Nous ne savons pas pourquoi, leur dit-on. Le changement vient de très haut, sans explications.

Lorsque les trois agents vinrent faire leurs adieux au directeur adjoint Wilberforce, ils le trouvèrent dans son bureau en discussion avec un type plutôt élancé, aux pommettes saillantes et aux poignets anormalement épais.

— Nous passions juste pour vous souhaiter bonne chance, monsieur Wilberforce.

— Oh ! merci. Merci beaucoup, répondit Wilberforce. Je vous aurais bien serré la main mais vous êtes déjà partis.

— Vous ne serrez jamais la main, monsieur Wilberforce, rectifia celui qui agissait en porte-parole.

— Dans ce cas, pourquoi commencer maintenant ? fit Wilberforce avec un sourire crispé.

Il était grassouillet, tiré à quatre épingles, au beau milieu de sa quarantaine. Sa table de travail était maladivement rangée, les dossiers y avaient été alignés comme par un géomètre.

Les agents sortis, Remo y posa ses pieds.

— Monsieur. Euh ! monsieur, ceci est mon bureau.

— C'est parfait. Je vais rester là tranquillement assis. Ne vous dérangez surtout pas pour moi.

— Il me semble que si nous devons travailler ensemble, nous devrions mettre certaines choses au point. J'aime les choses nettes.

Remo regarda ses chaussures. Elles étaient parfaitement bien cirées. Il porta alors un regard étonné sur Wilberforce.

— Mon bureau ! Vos pieds sont sur mon bureau ! reprit ce dernier.

— Exact, reconnut Remo.

— Cela vous dérangerait-il de les enlever ?

— Non.

— Dans ce cas j'insiste pour que vous le fassiez. Ce genre de choses peut me rendre très agressif et me faire perdre le contrôle de moi-même. Cela nuirait à votre carrière gouvernementale, monsieur Remo.

Remo haussa les épaules et ses pieds s'élevèrent de dix centimètres au-dessus de la table. Wilberforce était persuadé que très rapidement il serait contraint de les poser à terre. Même Nouriev n'arriverait pas à rester dans une telle position pendant plus d'une minute ou deux. Mais alors que l'entrevue entraînait dans sa seconde heure, les jambes du

nouvel employé étaient toujours à l'horizontale, sans que ce dernier montre le moindre signe de fatigue. Ses pieds demeuraient suspendus à dix centimètres au-dessus de la table comme s'ils étaient cloués dans l'espace.

Wilberforce apprit que ce nouvel employé était un spécialiste de l'organisation. Il venait analyser la cellule de M. Wilberforce pour pouvoir par la suite faire bénéficier de ses observations d'autres départements. Il devrait, par conséquent, rester le plus près possible de M. Wilberforce pour bien voir comment il répartissait son temps à tout moment.

Wilberforce posa quelques questions à M. Remo sur ses méthodes de travail mais n'obtenant que de vagues réponses, il décida d'appeler son directeur pour se plaindre de l'insolence de cet individu. Mais il n'arriva jamais à être seul suffisamment longtemps pour composer son numéro de téléphone.

Comme d'habitude, Wilberforce travailla tard et lorsqu'ils quittèrent le bureau, il faisait nuit. Le couloir, au huitième étage du bâtiment fédéral, était sombre, noir et sentait fortement le désinfectant, trahissant un récent passage de serpillière.

— L'ascenseur est un peu plus loin sur la gauche, indiqua Wilberforce.

— D'habitude ce couloir est éclairé non ? demanda Remo.

— Oui. Ne vous énervez pas. Prenez ma main. Non, restez plutôt contre le mur et suivez ma voix.

— Pourquoi ne ferait-on pas l'inverse ?

— Mais vous ne trouverez pas l'ascenseur, fit remarquer Wilberforce.

Soudain Wilberforce réalisa qu'il n'entendait ni la respiration de son compagnon ni le bruit de ses pas, alors qu'il percevait très bien sa propre respiration, lourde, et le martèlement de ses pieds qui retentissait comme des coups de carabine dans le silence du couloir. À croire que l'obscurité avait englouti l'employé.

Wilberforce progressait lentement vers l'ascenseur. Au moment où il changeait de mur pour chercher à tâtons le bouton d'appel, il entendit des bruits de pas précipités tout proches, peut-être deux ou trois hommes, suivi de ce qui lui sembla être l'éclatement d'un sac en papier, un horrible bruit de gorge et une rapide envolée d'oiseaux juste à côté de sa tête.

La lumière revint, alors Wilberforce haleta et sentit sa tête devenir toute légère. Ce M. Remo était debout à ses côtés, le soutenant pour qu'il ne s'évanouisse pas. La cage de l'ascenseur était béante. Il surplombait huit étages de rien du tout.

— Mon Dieu, mais quelqu'un aurait pu tomber ! Quel laisser-aller ! haleta Wilberforce.

— Quelqu'un est tombé, répondit Remo qui le tint pendant qu'il se penchait pour voir.

En bas, en pleine obscurité, Wilberforce arriva à distinguer un corps désarticulé, empalé sur les ressorts de sécurité. Puis il réalisa qu'il y en avait encore deux autres réduits à un enchevêtrement de bras et de jambes. Quelque chose gicla alors vers les corps. C'était son en-cas de tout à l'heure.

Remo guida Wilberforce vers les escaliers et ils descendirent à pied les huit étages. À chaque palier, Wilberforce reprenait peu à peu ses esprits horrifiés. Arrivé au rez-de-chaussée, il râlait ferme à propos du laisser-aller dans les bâtiments fédéraux. Son esprit avait opéré un transfert. Chiun l'avait souvent expliqué à Remo : lorsque des cerveaux non entraînés se trouvent confrontés à un fait inacceptable : ou ils le réarrangent afin de le rendre acceptable ou, tout simplement, ils l'ignorent.

Debout dans Scranton Street sous la neige de Pennsylvanie qui passait du blanc au gris dans les derniers vingt mètres de sa descente, Remo constata que Wilberforce avait transformé la tentative d'assassinat en un problème d'entretien.

— Demain matin sans faute j'envoie un mémo au syndic de l'immeuble, annonça Wilberforce boutonnant son manteau à gros carreaux blancs et noirs, alors que Remo vêtu d'un pantalon gris et d'une légère chemise bleue, laissait son blazer bleu-gris battre au vent.

— Où est votre manteau ? lui demanda Wilberforce.

— Je n'en ai pas.

— Vous n'avez pas les moyens ?

— Si. J'en n'ai pas besoin.

— Mais c'est impossible. Il fait très froid.

— Comment le savez-vous ?

— La radio n'arrête pas de le répéter.

— Vous laissez pas faire par elle, dites-lui que c'est faux.

— Mais on ne peut pas nier la température. Elle fait partie de la nature.

— Et vous que croyez-vous être ? Vous aussi faites partie de la nature.

— Je suis Nathan David Wilberforce et je boutonne bien mon manteau. Je vois que votre mère ne vous a pas élevé correctement.

— Je ne l'ai jamais connue. J'ai grandi dans un orphelinat, expliqua Remo.

— Désolé, fit Wilberforce. Je ne peux pas imaginer la vie sans une mère.

— C'est pas si mal...

— Mais ce que vous dites est terrifiant ! Je ne sais pas ce que je

ferais sans ma mère.

— Vous vous en sortiriez probablement très bien.

— Vous êtes affreux !

— Si vous vous y mettez sérieusement, vous aussi pourrez le devenir.

— Votre travail pour la journée est-il terminé ou allez-vous également étudier ma vie privée ce soir ? demanda Wilberforce.

— Ce soir n'est pas important, mais je ferais tout aussi bien de jeter un œil.

— Vous ne prenez jamais de notes ?

— Dans ma tête, tout est dans ma tête.

Remo savait que Wilberforce ne risquait plus rien pour aujourd'hui. Ce serait une nuit des plus paisibles. Chiun lui avait appris que le monde occidental ne connaissait que l'attaque solitaire par opposition à l'attaque orientale aux multiples niveaux dans le même espace de temps. Il le lui avait expliqué à l'aide de petites billes en bois laqué noires de la taille d'un raisin et d'une boule jaune de la taille d'un pamplemousse.

— Dans le monde occidental, une tentative d'assassinat se traduit par une bille à la fois, avait expliqué Chiun faisant apparaître entre ses doigts osseux une seule des petites billes noires qui semblait posée au sommet de ses ongles comme si elle y était collée. La philosophie derrière une telle attitude ne peut être que le fruit d'un cerveau d'homme d'affaires car elle est inefficace et peu coûteuse en énergie. Regarde.

Chiun désigna la boule jaune sur la table.

— Voici notre cible. Lorsqu'elle sera à terre notre tâche sera accomplie. Car une élimination est une tâche.

— Pourquoi ne pas l'appeler par son vrai nom : assassinat, meurtre, avait répliqué Remo. Pas la peine de me bourrer le crâne avec vos soi-disant tâches.

Chiun avait patiemment hoché la tête. Ce ne fut que bien plus tard, lorsque Remo, ayant fait de grands progrès, devint un autre être humain, que Chiun commença à le critiquer et à le traiter de pâle morceau d'oreille de cochon. Mais au début Chiun était très patient.

— Concentre-toi, reprit-il. Voici la technique occidentale.

Il envoya alors la petite bille noire vers la grosse boule jaune qu'elle toucha de côté. La grosse boule roula légèrement vers le bord de la table. D'un geste lent, les mains du maître vinrent se poser sur son kimono doré et il fixa longtemps, ostensiblement, la grosse boule. Chiun prit encore le temps de réfléchir profondément avant de jeter sa seconde bille noire. Elle rata sa cible. Il se concentra de nouveau (ce fut long), puis il expédia une troisième bille noire. Celle-ci toucha enfin la cible en plein centre et la fit tomber à terre.

— C'était la technique occidentale, maintenant passons à la méthode de Sinanju. Passe-moi la boule jaune.

Remo se pencha péniblement pour la ramasser – car il était dans la première phase de son entraînement physique – et la posa sur la table.

Chiun s'inclina, sourit et sortit de sa poche une pleine poignée de billes noires. Il en prit quelques-unes dans chaque main puis les lâcha simultanément vers la table sous différents angles. Les billes fusèrent du bout de ses doigts. L'une après l'autre, elles allèrent frapper la boule jaune en plein centre. Sans s'arrêter. Cette dernière tomba au sol.

Chiun reposa ses mains vides sur son kimono doré.

— Maintenant comprends-tu ? La façon occidentale d'envisager un assassinat permet des instants de répit, de réajustements, de prises de conscience du danger. Tout ce que tu ne veux pas donner à ton éventuelle cible.

— Comment avez-vous fait avec les petites billes pour les faire jaillir ainsi de vos mains comme des petites balles de revolver sans jamais faire bouger vos doigts ?

— Souhaitez-tu être un jongleur ou un assassin ? Ce n'est pas de l'action des billes dont il s'agit. Un jour peut être en feras-tu autant.

— Croyez-vous qu'en laissant pousser mes ongles comme les vôtres cela aiderait ?

Chiun soupira. Remo continua à babiller :

— Si je dois un jour faire un coup contre quelqu'un, ce qui n'est pas encore sûr, je me servirai du plus gros calibre sur le marché. Maintenant montrez-moi comment jongler de la sorte avec les billes. Est-ce un mouvement du poignet ?

Ce ne fut que plus tard qu'il commença à entrevoir en quoi consistait l'entraînement de Chiun. Son corps s'étant transformé, il découvrit un jour qu'il pouvait en faire autant avec les billes. Il comprit que ce n'était pas un tour de passe-passe mais le résultat d'un certain savoir et une perception de l'essence même des billes. Remo n'oublia jamais la leçon du maître.

Remo et Wilberforce approchaient maintenant de la Volkswagen modèle 1957 de Wilberforce. Remo, sachant que les tentatives de meurtre à l'occidentale venaient en solitaire, était confiant. La nuit serait sûre et le répit s'étendrait peut-être sur quarante-huit heures.

Wilberforce souleva le capot, dévoilant le moteur de sa voiture.

— Les trois hommes que vous avez vus cet après-midi dans mon bureau étaient mes gardes du corps. Ils vérifiaient toujours mon moteur. Je ne sais pas ce qu'ils regardaient au juste. Peut-être le savez-vous ?

— Oui, je sais, fit Remo en s'installant à la place du passager.

Wilberforce abandonna son moteur, ouvrit la porte de son côté et passa sa tête à l'intérieur de la voiture.

— Dans ce cas jetez un œil. Sortez et venez voir ! s'exclama-t-il.

— Je sais sans regarder. Ce que vos gardes du corps cherchaient n'est pas là aujourd'hui.

— Comment le savez-vous ? demanda Wilberforce.

— Vous vous souvenez des types au fond de la cage d'ascenseur ?

— Ne m'en parlez pas. Ne me parlez plus jamais de ça !

— Leurs yeux n'étaient pas bridés.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça veut dire que personne n'est venu s'occuper de votre moteur. Allez, venez ! Fermez le capot et allons jeter un œil à votre maison.

Pendant tout le trajet, Wilberforce voulut savoir ce que Remo voulait dire en parlant des yeux bridés. Il voulait aussi savoir comment il était monté dans la voiture alors que sa portière était fermée à clef.

— La serrure ne marche pas, répondit Remo.

Ce qui n'était pas tout à fait un mensonge : maintenant qu'il l'avait forcée, elle ne fonctionnait plus.

— Et les yeux ?

— C'est une question d'attaques multiples par opposition à une attaque solitaire qui donne le temps d'une réaction défensive. Les hommes étaient des Occidentaux par conséquent l'attaque était isolée.

— Je vois. Cela explique tout, fit Wilberforce qui après dix-huit ans dans un service gouvernemental était passé maître en l'art de faire croire qu'il avait compris.

Ils arrivèrent devant une maison blanche d'au moins sept pièces, avec des volets verts, style colonial, et une minuscule pelouse recouverte maintenant d'une mince couche de neige grise. M^{me} Wilberforce, entendant la voiture, était sortie sur le perron. Ayant jeté un regard au compagnon de son fils, debout sans manteau sous la neige, elle demanda sèchement à Nathan David où il avait fait la connaissance de cet individu.

— C'est en quelque sorte un confrère, maman. Il fait une étude sur mon département afin de déterminer pourquoi nous faisons si bien les choses.

— Nathan fait les choses très bien, lança M^{me} Wilberforce, dévisageant Remo de la tête aux pieds, parce qu'il a été bien élevé. Si tout le monde était bien élevé, ce pays fonctionnerait correctement.

— Puis-je entrer ? demanda Remo évitant la silhouette massive devant lui.

— Vous, là ! aboya M^{me} Wilberforce. Qui vous a donné la permission d'entrer ? Sortez sur le perron.

Remo vérifia le salon. Il respirait la propreté, avec son trop-plein

de meubles, ses vieux tapis non usagés, ses lampes en céramique très laides et ses multiples objets.

— J'ai dit dehors jusqu'à ce que je vous invite à entrer ! Vous, là, vous entendez ?

La salle à manger contenait une horrible collection de meubles *Early American* bien astiqués et en parfait état.

— Ou vous sortez de cette maison immédiatement, ou j'appelle la police ! La police, jeune homme, je vous aurai prévenu !

La cuisine était équipée d'une cuisinière à gaz, d'un réfrigérateur des années 40. Une bonne odeur de plats en sauce y régnait. Remo entendit le galop triomphant de M^{me} Wilberforce derrière lui. Il l'évita d'un pas de côté, ressortit et pénétra dans la chambre de l'égérie qui était également terriblement encombrée. Le lit était à une place. La chambre de son fils ressemblait à un bureau d'avocat sur Wall Street avec un lit à colonnes en chêne. Il y avait également une chambre d'amis aussi accueillante qu'un donjon et deux salles de bains.

Remo évita de nouveau M^{me} Wilberforce en sautant par-dessus la rampe et prenant ainsi l'escalier à mi-chemin. Au sous-sol il trouva l'endroit de la prochaine attaque. La chaudière. D'après Smith, on avait déjà attenté à la vie de Wilberforce en trafiquant les freins de sa voiture. Ce soir cela avait été l'ascenseur du bureau. Le schéma d'accidents simulés continuerait probablement encore au moins une fois. Or une maison en bois, équipée d'une chaudière, c'était rêvé. Probablement de nuit pendant que dormiraient les Wilberforce. Un coup splendide pour ceux qui travaillent dans le gadget.

Cette nuit en tout cas, il ne se passerait rien. D'ailleurs il avait su, avant même de les entendre dans le couloir, qu'ils étaient occidentaux. À l'odeur. L'un d'entre eux était noir, comme il avait pu le constater par la suite. Contrairement aux idées occidentales, les Noirs et les Blancs ont bien la même odeur. Car elle n'est que le reflet de l'alimentation, et les attaquants étaient trois gros mangeurs de viande. Leurs pores puaien le bœuf.

Lorsque des souvenirs de plaisirs gustatifs lui revenaient en mémoire, Remo imaginait un hamburger avec des oignons et du ketchup. Il en salivait presque. Mais une fois qu'il s'approchait, l'odeur l'en dégoûtait. C'était cette même odeur qu'il avait reniflée dans le couloir. Il lui avait été facile de s'emparer des trois hommes. Se servant du premier comme d'un pare-chocs, il avait poussé les deux autres dans la cage d'ascenseur dont il avait senti le gouffre béant. Il acheva ensuite celui qui lui avait servi de balai. D'un simple coup au cerveau. Il ne voulait pas courir le risque de voir sa chute amortie par les deux autres.

D'accord, il aurait dû en épargner un. Mais il y aurait d'autres attentats à la vie de Wilberforce, donc d'autres occasions de remonter

à la source. Sans compter que Wilberforce aurait probablement très mal réagi et risqué, poussé par la peur, de tomber lui-même dans le trou. Remo se promit de poser des questions la prochaine fois. Ensuite il liquiderait la source, ferait son rapport à Smith, et retournerait à ses vacances interrompues sans que Wilberforce, content d'être débarrassé de cet intrus collant, se soit rendu compte de quoi que ce soit.

— Vous, en bas, si vous n'êtes pas sorti sur-le-champ j'avertis la police ! Vous m'entendez ? hurla M^{me} Wilberforce.

Bon ! ce serait la chaudière. Pas ce soir, mais soit demain, soit après-demain.

Remo remonta l'escalier d'un pas élastique, passa sous le bras tendu de M^{me} Wilberforce et administra une petite tape sur le massif arrière-train corseté de la dame. Cela déclencha un véritable hurlement d'horreur comme s'il l'avait éventrée.

— Aaaaaaiiiiiieeeee ! cria M^{me} Wilberforce.

Nathan David courut se cacher derrière le canapé. Remo esquiva les bras de la grosse dame qui s'agitaient en tous sens pour aller voir de plus près l'arrière-train. Il paraissait en parfait état. Pas même un fil de tiré sur sa jupe. Il était sûr, aussi, de ne lui avoir administré qu'une toute petite pichenette...

Remo évita un coup de genou sournois et, pour s'assurer de ce qu'il avait entendu, il remit ça.

— Aaaaaahhhhhh ! Animal ! Cochon ! Animal ! Au viol !

— Joyeux Noël, fit alors Remo, détournant un crochet du droit pour lui déposer un baiser mouillé sur la joue.

— Bonsoir, David Nathan, ajouta-t-il en quittant, d'excellente humeur, la maison Wilberforce.

CHAPITRE IV

Anthony Stace, également connu sous le nom d'Anselmo Stacio, a, même pour ceux qui ne l'ont jamais rencontré, un surnom : M. Big.

À Scranton, Anthony Stace est : président de Stace Reality, administrateur de la First National Agricultural Bank and Trust Company, président de United Charities, et l'homme à voir si vous lancez une collecte pour votre église ou votre club. M. Stace a la réputation de dire non que très rarement.

Dans un tout autre milieu de Scranton, Anselmo Stacio tient fermement en main : les loteries clandestines, les paris sportifs, plusieurs syndicats dont celui des routiers et une bonne part de ce marché de l'argent où le taux de remboursement est de sept dollars pour cinq (par semaine)... et où vous offrez votre santé comme garantie.

Ceux qui connaissent les deux personnages, estiment que Stacio est plus bénéfique à la communauté que Stace. Car Stacio s'oppose fermement à l'entrée de la poudre blanche dans Scranton et ses environs.

L'héroïne, répète-t-il, crée le désordre et, en période de troubles, beaucoup de gens exigent des changements radicaux. Les choses étant profitables telles quelles, Anthony Stace et Anselmo Stacio, ne désiraient aucune modification, car à eux deux ils constituaient une association financière des plus juteuses.

En tant qu'administrateur de First Aggie, Stace avait accès à d'importants capitaux et, en tant que don Anselmo, à des investissements rapportant gros. Car au taux de sept pour cinq la semaine, Stacio pouvait placer l'argent de Stace dans des emprunts qui de loin surpassaient les rendements de Xerox ou Polaroid.

The First Aggie s'enivrait de prêts à taux usuraire assurant par moments la moitié des prêts sous le comptoir de la région. First Aggie avait plus d'argent en circulation dans le coin que la Fédéral Reserve Board ⁷.

Tout ça marchait allègrement pour l'homme à deux noms jusqu'au jour où un directeur des impôts pointilleux se mit à collectionner certaines données. Or, pour tout compliquer, ce fonctionnaire méticuleux, Nathan David Wilberforce, était un homme déraisonnable.

Lorsque son propre compte d'épargne montra un crédit de cent vingt-cinq mille dollars, soit cent vingt-trois mille cinq cent quarante-sept dollars de plus que la semaine précédente, il en fit immédiatement la remarque à First Aggie par lettre recommandée et en personne.

Le vice-président et le président furent choqués d'une telle erreur, à tel point qu'ils délèguèrent un membre du conseil d'administration, Anthony Stace, au domicile de Wilberforce pour lui exprimer leur préoccupation.

Anthony Stace, en homme bien élevé, commença par rendre hommage à la splendide décoration de la maison, et M^{me} Wilberforce regretta amèrement que les gentlemen comme M. Stace se fassent si rares de nos jours.

M. Stace demanda alors à Nathan David quand il avait noté l'erreur sur son relevé bancaire.

— Lorsque j'ai déposé vingt-trois dollars par la poste et que mon relevé suivant afficha cent vingt-cinq mille dollars. J'en ai immédiatement parlé à votre comptable, M^{me} V. Hansen, lui disant qu'il devait certainement s'agir d'une erreur. Elle ne fut pas vraiment désagréable, mais le ton de sa voix était quand même bourru.

— Il nous faudra voir cela, fit Stace posant délicatement son chapeau melon sur ses genoux.

Ses cheveux gris lui donnaient un air distingué, ses rides conféraient à son visage une touche d'intégrité et ses yeux marron, débordant de chaleur, inspiraient la confiance.

Il s'empressa d'assurer qu'il demanderait à M^{me} V. Hansen de contrôler le ton de sa voix, surtout envers un client aussi précieux. Puis il fit part d'une merveilleuse idée qui lui était subitement venue à l'esprit. Peut-être avait-il trouvé d'où venait la somme. Oui, après tout, peut-être n'était-ce pas une erreur.

— Il arrive parfois, monsieur Wilberforce, que certaines personnes reconnaissantes de services rendus, fassent des cadeaux anonymes. Auriez-vous récemment rendu un grand service à quelqu'un ?

Wilberforce prit son temps et réfléchit.

— J'ai promu une secrétaire de deux échelons au lieu d'un. Mais parce qu'elle était particulièrement travailleuse. Ça faisait d'ailleurs partie d'un programme de primes. Je ne la vois pas me verser cent vingt-trois mille cinq cent quarante-sept dollars par gratitude. Son augmentation se montait à neuf cents dollars par an. À ce tarif, il lui faudrait plus d'un siècle, et, si vous prenez en compte les intérêts, elle n'y arriverait jamais. D'ailleurs pour être précis, ça lui ferait un déficit annuel d'à peu près quatre mille dollars en intérêts composés.

— Vous travaillez donc pour le gouvernement, monsieur Wilberforce ? demanda Anthony Stace qui savait fort bien ce que

faisait M. Wilberforce.

— Oui, aux impôts.

— Il est directeur adjoint, renchérit M^{me} Wilberforce.

— Peut-être alors, dans le cadre de vos activités professionnelles, avez-vous rendu service à quelqu'un. Quelqu'un qui souhaite vous remercier...

— Impossible, fit Wilberforce.

— Peut-être s'agit-il alors d'un versement anticipé pour d'éventuelles faveurs...

— Également impossible. Ce serait de la corruption de fonctionnaire.

— Suis-je bête ! s'exclama Stace. J'oubliais qu'en effet c'était illégal.

— Je ne devrais probablement pas vous dire ceci, mais nous sommes en train d'enquêter sur certaines personnes de chez vous, dit Wilberforce. Peut-être la somme vient-elle de l'un d'eux ?

— Une enquête ? Tiens donc et quel genre ? s'enquit Stace fronçant les sourcils pour marquer son profond intérêt.

— Oh ! je ne peux pas en parler. J'ai tout simplement pensé que vous pourriez peut-être enquêter pour savoir d'où vient ce versement.

— Je vous en remercie. Notre réputation est notre grand souci car elle constitue notre principal avoir.

— Ne vous en faites pas pour l'enquête. Il ne s'agit pas de quelque chose qui pourrait incriminer la banque. Cela ne touchera que quelques pommes pourries. Je ne peux pas vous en dire plus.

— Bien sûr, je comprends, fit Stace qui complimenta M^{me} Wilberforce sur l'intégrité de son fils.

Une telle honnêteté était bien rare de nos jours et absolument indispensable dans la banque... surtout au niveau de vice-président. D'ailleurs il allait bientôt y avoir un poste à pourvoir, mais, bien sûr, M. Wilberforce ne serait pas intéressé ? Non, vraiment, M. Wilberforce ne l'était pas.

Quatre heures plus tard, Bonifacio Palumbo et Salvatore Messina étaient en train de s'assurer de la passivité des freins d'une Volkswagen modèle 1957. Ils furent interrompus par trois hommes agitant des revolvers et des insignes. Palumbo et Messina coururent expliquer à l'homme qui les avait engagés qu'ils n'avaient pas pu terminer leur travail. Lui à son tour le répéta à quelqu'un d'autre qui le répercuta sur une troisième personne, cette dernière en avisa finalement Stace.

Après une semaine de délibérations, un nouvel ordre redescendit par la même filière mais en sens inverse, franchissant les nombreux échelons protecteurs de l'empire Stace. L'opération prit sept jours à se figoler et trois secondes neuf pour rater y compris le temps de chute

de Moe Klein, Johnny (Piggy) Pigellino et Willie (Sweety Willie) Williams. Stace bien évidemment n'assista pas à leurs enterrements. Il ne les connaissait même pas.

C'est ainsi qu'Anthony Stace coiffa le chapeau d'Anselmo Stacio et décida d'exposer son problème à un de ses amis proches qui habitait New York.

La maison ressemblait pratiquement à toutes les *brown stones* d'Eastern Parkway à Brooklyn. La seule différence venait de la plaque sur la porte. Au lieu d'y lire Feldman ou Moskowitz on y lisait Scubisi. Pietro Scubisi était un très bon voisin, un homme tout à fait raisonnable et plus expérimenté que Stacio.

— Je n'aime pas le feu. Je ne l'ai jamais aimé. C'est incontrôlable et destructeur de propriété, déclara Stacio installé dans le salon de son vieil ami qui avait également une grande influence.

Sa femme apporta des petites tasses de thé et un verre d'anisette pour Stacio.

— Tu n'aimes pas le feu, je n'aime pas le feu, concéda Scubisi. Tu n'aimes pas le sang, je n'aime pas le sang. Je n'aime même pas les paroles violentes et je suis sûr que tu es pareil. Mais la vie n'est pas une chose facile et l'homme n'a pas toujours le choix de la manière pour gagner son confort. Si j'avais le choix, je ne serais pas Pietro Scubisi, mais Nelson Rockefeller. Et si j'étais Rockefeller je ne serais pas dans la politique, mais je vivrais dans une île au soleil pour regarder voler les oiseaux.

— Moi, je restructurerais la Chase Manhattan Bank, fit Stacio en souriant.

— Mais nous ne sommes pas Rockefeller, alors il y a certaines choses que nous n'aimons pas, qu'il nous faut néanmoins faire. Même les Rockefeller doivent faire des choses qui ne leur plaisent guère.

— J'ai entendu dire qu'il y aurait peut-être un autre moyen, dit Stacio.

— Il existe toujours d'autres moyens.

— Comme vous savez, don Pietro, mon domaine est calme et le besoin de répandre le sang est moindre que dans votre secteur.

— Tu gères bien tes affaires, Anselmo.

— Merci, fit Stacio. Par conséquent, je ne suis pas tout à fait au courant des dernières méthodes.

— Depuis le revolver quelle autre nouveauté y a-t-il ? Non. Rien de neuf depuis cent ans.

— Mais j'ai entendu parler d'un nouveau moyen, don Pietro. Une façon où tout paraît aussi naturel qu'un hasard malheureux.

Don Pietro se pencha en avant et murmura :

— Tu veux parler de l'hôpital ?

— C'est donc ça ?

Don Pietro baissa lentement la tête pour approuver.

— C'est trop cher. Non, prends le feu. Qu'est-ce que ça coûterait si tout le pâté de maisons brûlait ? Tu es un homme d'affaires, alors combien d'après toi ? Les gens de l'hôpital vont te sucer les *gaglines* jusqu'au bout.

— Avec tout le respect que je vous dois, don Pietro, j'aimerais quand même étudier l'éventualité de l'hôpital. Cela pourrait être une façon propre de résoudre mon problème.

Stacio écouta le nom de la personne à contacter et comment il devait l'approcher. Puis don Pietro lui fit une dernière recommandation de prudence avant de le laisser partir.

Anselmo Stacio prit un taxi, devant la maison de Scubisi, pour l'aéroport Kennedy d'où il appela la clinique Robler des environs de Baltimore.

— Anthony Stace à l'appareil. Je suis président de Stace Reality et administrateur de la First National Agricultural Bank and Trust Company de Scranton. J'aimerais parler à votre administrateur déléguée, Miss Kathleen Hahl.

— Elle est occupée pour le moment. Peut-elle vous rappeler ?

— Je prends maintenant l'avion pour Baltimore, répondit Stace. J'espère qu'elle pourra me recevoir dès mon arrivée. J'aimerais discuter d'une importante donation.

— Je le lui dirai, monsieur. Miss Hahl vous attend-elle ?

— Non.

— Dans ce cas vous devrez prendre rendez-vous.

— Mais il s'agit d'une contribution fort importante.

— Nous vous en remercions, monsieur, mais Miss Hahl est fort prise.

— Quand pourrai-je avoir un rendez-vous ?

— Nous sommes à la mi-décembre. Peut-être à la fin du mois de janvier ?

— Vous voulez dire qu'il faut faire la queue pour faire une donation ? Je suis à la tête d'United Charities et je n'ai jamais entendu pareille chose ! s'exclama Stace.

— Je suis désolée, monsieur, mais je ne suis que la secrétaire de Miss Hahl.

— Et si je passais aujourd'hui, lui serait-il possible de me recevoir quelques minutes ? insista Stace furieux.

— Peut-être, mais je ne peux pas vous le garantir, monsieur. Pourriez-vous m'épeler votre nom ?

Il épela mais son ton montait :

— Stace : Stoïque – Tendu – Agacé – Crispé – Exaspéré !

Stace attendit pour quatre dollars soixante-quinze en *quarters* ⁸, *nickels* ⁹, et *dimes* ¹⁰, avant de faire imputer la communication à son

bureau de Scranton.

Finalement la secrétaire revint sur la ligne.

— Miss Hahl sera ravie de vous recevoir cet après-midi, monsieur Stacio, annonça-t-elle, puis elle raccrocha.

Stace resta là, suspendu à une ligne morte, se demandant comment il se faisait qu'elle connaisse son autre identité.

Ayant atterri à Baltimore, il sauta dans un taxi et donna l'adresse de la clinique Robler. Au cours de sa carrière il en avait croisé, des artistes de la douche écossaise. Ils avaient toujours un motif. En ce qui concernait Miss Hahl elle souhaitait probablement l'inquiéter en lui révélant rapidement qu'elle connaissait son autre nom. Cela ne faisait que confirmer les conseils de prudence de don Pietro. Il avait bien dit que c'étaient des écraseurs de couilles.

Enfin, il allait bientôt voir par lui-même. Après tout Miss Hahl n'était qu'une femme et même si certaines étaient parfois assez intelligentes ce n'était tout de même pas sans raison que faire preuve de courage se disait couramment « avoir des couilles ».

Stace néanmoins n'était pas préparé à ce qui l'attendait dans les bureaux administratifs de la clinique. Il en resta sur le cul.

Miss Kathleen Hahl le reçut, assise derrière un grand bureau recouvert d'une plaque de verre, derrière sa tête : un graphique indiquant les capitaux ramassés à ce jour. Elle était splendide. Sa place n'était pas là mais bien à Hollywood.

Une abondante chevelure auburn donnait à ses traits fins et réguliers une douceur particulière. Les lèvres étaient pleines et humides, le sourire : un joyau. Le regard de ses yeux marron était chaud, aussi chaud que devait l'être son corps aux formes hypnotisantes et pleines. Un fin chemisier blanc, aux deux premiers boutons ouverts, laissait entrevoir des seins haut perchés.

Stace se rappela qu'il était ici pour affaires.

— Je suis venu vous voir pour discuter d'une éventuelle donation en faveur de votre clinique, dit-il s'installant sur une chaise en face d'elle.

— Votre chapeau. Puis-je faire quelque chose pour votre chapeau ?

Elle tendit une main au-dessus du bureau et Stace renifla un léger parfum pas trop riche mais tenace qui lui fit penser à un mélange de vieux rhum de la Jamaïque et de fraîcheur océane.

Ses paumes devinrent moites. Il ne se leva pas pour lui tendre son chapeau, car cela aurait révélé une grosse émotion qui, pour l'instant, aurait pu être une source d'embarras. En d'autres circonstances il était très fier de sa capacité d'atteindre instantanément l'érection. Mais, pour le moment, il voulait parler affaires.

— Non, non. Je garderai mon chapeau, merci. J'aimerais parler d'argent.

— Pourquoi, monsieur Stacio ? Ou Stace, comme vous voulez. Vous savez fort bien que ceux qui collectent des fonds ne parlent jamais d'*argent*. Nous préférons des expressions telles que : soutien, promotion de la recherche, président d'honneur et vice-président d'honneur, mais jamais le mot « argent ».

— Combien ? demanda Stace.

— Combien pour quoi, monsieur Stacio ?

— Pour Nathan David Wilberforce, directeur adjoint à I.R.S. Combien ?

— Vous tenez à lancer un programme en son nom ?

— Si c'est comme ça que vous appelez ça...

— C'est ainsi que nous nous référons à l'argent. Ce que vous voulez, nous appelons ça un meurtre.

— Comme vous voudrez. Combien ?

— Vous nous tombez dessus sans prévenir, sans références et, de but en blanc, vous nous demandez de tuer quelqu'un ? Voyons, est-ce là une façon de mener une affaire, monsieur Stacio ?

Elle défit le bouton suivant et passa une main sous son chemisier. Sa langue frôla sa lèvre supérieure.

Une telle secousse, Stace, malgré ses cinquante-cinq ans, il n'en avait ressentie qu'une : c'était quarante ans plus tôt. À Naples. Il avait la gorge en feu. Il se la racla mais elle le brûlait toujours.

— Ne jouons pas à cache-cache. Combien ?

— Un million de dollars.

— Vous vous foutez de moi ou quoi ? Je ne paierais pas ça pour faire tuer le pape !

— Il ne s'agit pas de bénévolat, monsieur Stacio. Ce n'est pas nous qui sommes venus vous demander un million de dollars, mais vous qui venez nous chercher. Vous pouvez repartir et ne jamais revenir si la somme ne vous convient pas.

Stace regarda la main passer sous le soutien-gorge et abaisser la bretelle... Au travers du chemisier, il pouvait voir le téton brun se durcir.

— Je vous distrais, monsieur Stacio ?

— Vous le savez foutre bien.

— Dans ce cas, venez. Allons-y.

— Combien ?

— Grátis, monsieur Stacio. Je cherche un homme qui puisse me satisfaire. Je n'en ai jamais trouvé. Venez. Vous ne tiendrez pas plus de vingt secondes de toute façon.

— Salope ! grogna Stace.

Puis, sans enlever son manteau, sa veste ou même son pantalon, se contentant d'ouvrir sa braguette, gonflé à bloc, il partit à l'assaut.

Kathy Hahl leva les jambes en riant. Il eut le temps de réaliser

qu'elle ne portait pas de culotte, et la pénétra. Ses jambes encerclèrent son dos. Il appuya ses genoux sur son siège. Elle était humide et ouverte. Il la sentit chaude, incroyablement chaude autour de lui.

— Mille, deux mille, trois mille, quatre mille, cinq mille, compta-t-elle en regardant sa montre.

Stace tenta de fortifier son dur désir de durer en concentrant toutes ses pensées sur des fantasmes négatifs. Des boules de billard et des battes de base-ball. Il se rendit compte que ce n'était pas le bon choix. Alors, il visualisa tour à tour des appliques murales, des cérémonies mortuaires, des plans d'architecture, un étal de triperie, son épouse. Il essaya de se rappeler les plus grosses trouilles de sa vie. Il avait cinquante-cinq ans, quoi, merde ! L'était plus un gamin. Plus de soucis à se faire. Homme d'affaires respectable.

Mais alors, il sentit les contractions de la fille sur son sexe, spasmodiques. Et vint le chatouillement intolérable. Plof ! Nom de Dieu, ça y était !

— Dix-huit mille, annonça Kathy Hahl, maintenant son étreinte. Nous allons enfin pouvoir discuter. Nous pouvons vous proposer un programme de recherche dans lequel votre contribution pourrait être orientée vers vos besoins personnels. Votre participation vous coûtera un million de dollars.

— C'est une sacrée somme, dit Stacio qui avait soudainement mal au dos à force d'être penché en avant.

Son visage était congestionné et son cœur battait rapidement. Il trouva que Kathy Hahl avait un très beau nez. Il le voyait de très près.

— Vraiment ? Nous savons que vous êtes mouillé dans le racket des impôts. Ça ne me semble pas une proposition déraisonnable.

Elle lui tapota tendrement le côté de la tête remplaçant une mèche de cheveux.

— C'est cher le coup, fit-il.

— Oui.

— Je préfère d'abord essayer autre chose.

— Vous avez déjà tenté autre chose, sinon vous ne seriez pas ici.

— Supposons que je dise oui. Comment savez-vous que je vous verserai l'argent ?

— Nous nous assurerons de ça.

— Et si je décidais de vous faire faux bond ? Vous faites votre boulot. Je vous dois un million de dollars. Mais je m'arrange avec quelqu'un qui se charge de vous pour cinq ou six mille dollars, ce qui est le tarif actuel. Disons que vous êtes super difficile, je vais jusqu'à vingt-cinq mille. Vous disparaîsez. Il ne reste plus personne à qui je doive un million de dollars.

— À vous entendre, c'est un procédé qui ne vous est pas inconnu, remarqua Kathy Hahl, tendant sa main gauche vers le dos de Stace

tout en tripotant une bague qu'elle portait au médium.

— Peut-être bien, fit-il secouant la tête. Un million c'est trop. Je préfère essayer autre chose d'abord.

Elle haussa les épaules.

— Mon dos me fait mal. Laissons tomber, reprit Stace.

Kathy Hahl lui souriant, glissa ses mains sous son pantalon jusqu'à ses fesses nues et le serra fort contre elle. Il sentit une légère piquûre sur la fesse gauche. Elle le serra une dernière fois entre ses jambes puis relâcha son étreinte. Il se redressa, remonta sa fermeture Éclair et fut content de constater qu'il n'y avait pas de taches. Non seulement il retrouvait sa dignité mais elle était rehaussée. Elle lui avait donné son corps et il l'avait pris sans rien donner, refusant de se laisser avoir pour un million de dollars. Tant pis. Don Pietro avait peut-être raison. Le feu serait sans doute mieux.

Sa jupe rabaisée, Kathleen Hahl était de nouveau assise, droite, derrière son bureau, en femme d'affaires. Elle lui sourit et il eut pitié d'elle.

— Écoutez, fit-il. Je suis désolé que nous ne puissions pas faire affaire. Mais j'aimerais quand même donner quelque chose à l'hôpital. Combien vous semblerait équitable ?

Elle regarda sa montre.

— Dix-huit secondes : dix-huit mille dollars.

— D'accord. Je fais le chèque au nom de l'hôpital ?

— Non, au mien.

— C'est ce que je paierais pour un bon coup, reconnut dédaigneusement Stace.

— Moi aussi, répliqua Miss Kathleen Hahl. Si jamais j'en trouvais un.

Il libella son chèque. Elle le prit, vérifia la somme et le glissa dans le tiroir du bureau.

— Vous arrive-t-il d'avoir des maux de tête ? demanda-t-elle.

— Jamais.

— Il y a un début à toute chose.

Rentré à Scranton, Anselmo Stacio convoqua Marvin-la-Larve, mais fut contraint d'interrompre brutalement leur conversation car il avait une forte migraine. Juste avant qu'il ne se couche le maître d'hôtel demanda si monsieur Stacio désirait un somnifère.

— Non merci, fit Stace.

— Peut-être devrais-je appeler un médecin, monsieur ?

— Non, non, surtout pas.

CHAPITRE V

— C'est pour ce soir, petit père, annonça Remo dissolvant dans sa bouche les derniers grains de riz puis avalant.

Il emmena ensuite son assiette dans la salle de bains où il jeta, dans la cuvette des toilettes, la truite aux amandes et les asperges recouvertes de sauce hollandaise. Il avait compris depuis longtemps qu'il est inutile d'essayer d'obtenir du riz nature avec un morceau de poisson cru ou de canard cuit à la vapeur, dans un restaurant quel qu'il soit. C'était franchement trop compliqué. Il est bien plus simple de commander un plat comprenant du riz et de ne manger que le riz. Il faisait attention de ne jamais le demander avec du bœuf, car la sauce de viande imprégnait les grains de riz. Or le bœuf contient comme beaucoup d'aliments, pour renforcer sa saveur, un composé de glutamate monosodique.

Certaines personnes font d'ailleurs des allergies à ce produit chimique, et Remo, vu son système nerveux extra-sensible, était carrément tombé en état de choc ¹¹. Ce composé constituait pour son organisme un poison redoutable, l'un des rares que son corps soit incapable de rejeter.

Chiun de son côté désapprouvait fortement le gaspillage de nourriture, répétant à chaque occasion que si l'abondance régnait sur terre, la maison de Sinanju n'aurait jamais existé.

— Dans ce cas pourquoi vous plaindre ? Heureusement qu'une bonne partie de la planète crève de faim, avait répliqué Remo la première fois.

— Non, répliqua Chiun. Car malgré toutes ces merveilles, la maison de Sinanju est née de la souffrance, de la peur et de la faim. Elle résulte d'une mauvaise récolte.

— Vous me semblez oublier la cupidité dans la liste de ses marraines, petit père. Après tout vos ancêtres ne se sont pas si mal débrouillés en Perse et avec quatorze malles-bateau qu'il faut trimballer partout, vous êtes plutôt riche, d'après les normes coréennes.

— La cupidité vit du souvenir de la faim. Ce n'est qu'un autre aspect de la peur. Ma richesse, ma vraie richesse, comme pour toi, est notre discipline. Nous n'avons que ça.

— Ceux de « là-haut » donnent tout l'argent que je leur demande.

— Et que t'apporte tout cet argent ?

— Je n'ai besoin de rien. Si j'ai envie de quelque chose, je l'obtiens.

— Tu seras toujours riche, dans un pays riche, parce que tu n'as jamais voracement envie de choses.

— Mais j'ai été élevé dans un orphelinat ! Par des sœurs. Je n'avais rien, rien du tout.

— Tu mangeais ?

— Oui.

— Tu dormais dans un lit ?

— Oui.

— Alors, comme tous ceux de ton pays, tu ne connais pas le reste du monde. Vous transformez de simples inconvénients en crises, et ne connaissez jamais de vraies crises. Ton pays est riche et béni, avec un partage qui n'avait jamais existé auparavant. Car même si partout les prêtres et les chamans et les rois évoquent cela comme étant leur but, nulle part, nulle part il n'y a eu autant pour autant de personnes. Nulle part et jamais.

— Ouais, vous avez raison, petit père, on n'est pas si mal !

— Pas si mal ? Mais qu'as-tu fait pour mériter cela si ce n'est sortir du bon ventre, dans le bon pays, au bon siècle ? Tu n'as rien fait.

— Tout ça pour une malheureuse côtelette de mouton ?

— J'ai vu des hommes s'entre-tuer pour bien moins, répliqua Chiun qui, indigné, alluma son téléviseur, un modèle spécial qui lui permettait d'enregistrer simultanément les feuilletons des différentes chaînes.

Ces séries télévisées représentaient pour Chiun « la seule expression de beauté dans un pays de vulgarité ». Remo, lui, les trouvait cons et chiantes.

Ce qui paraissait scandaleux à Chiun c'est que ces feuilletons puissent être diffusés en même temps. L'amateur qui en regardait un manquait forcément les autres. Scandaleux. Mais grâce à l'enregistrement, le véritable amateur de beauté qu'était le maître de Sinanju pouvait les voir tous, les uns après les autres. Il arrivait à ces quatre heures de feuilletons quotidiennes. Il se trouvait qu'occasionnellement il subisse de brèves interruptions, soit parce que des individus s'interposaient entre lui et l'écran, soit que quelqu'un osait carrément éteindre le téléviseur ¹². Ces interruptions ne duraient que les millièmes de seconde nécessaires aux mains de Chiun pour tuer. Remo devait ensuite se débrouiller avec les corps, Chiun (qui pouvait tout expliquer mais ne connaissait pas la culpabilité) estimait qu'il ne faisait que sauvegarder la seule joie d'un pauvre vieillard doux et fragile.

— En Amérique nous appelons ça du meurtre, avait d'abord objecté Remo.

— En Amérique vous avez de nombreux mots étranges, avait répliqué Chiun.

Il refusait d'aider à débarrasser des cadavres sous prétexte que Remo était l'élève, et que les petites corvées de rangement lui incombaient naturellement.

Tout était très simple si on n'interrompait pas les feuillets de Chiun et si l'on ne jetait pas de nourriture. Par conséquent, Remo évitait de parler lorsque Chiun regardait la télévision et ne jetait jamais les restes de son repas devant le maître. Il ferma donc la porte de la salle de bains avant de tirer la chasse d'eau.

— C'est pour ce soir, je le sens, répéta Remo en revenant.

Il relançait la conversation pour voir si Chiun avait digéré l'incident de l'arbre de Noël-Barbara Streisand que le maître, entre San Francisco et la Pennsylvanie, avait qualifié « d'insulte à la générosité du cœur ».

Remo ne savait d'ailleurs pas très bien comment, mais Chiun avait réussi, à partir de cela, à se lancer dans un discours, coupé de longues périodes de silence, sur l'alimentation du canard, le maïs (tout juste bon pour les canards), et le couin-couin comme *way of life* des Américains. Les Américains dont les pires défauts se trouvaient concentrés en la personne de son élève.

— Souviens-toi ce soir que tu représentes l'enseignement de Sinanju. Le laisser-aller et les techniques bâclées ne glorifient pas Sinanju, prévint Chiun.

Remo se sentait soulagé. Il subirait certainement d'autres commentaires sur son manque de courtoisie dû à l'affaire de l'arbre de Noël versus Barbara Streisand, mais en gros l'incident paraissait clos. Les critiques sur sa technique prouvaient que le maître avait pardonné. Oublié, jamais, mais pardonné, oui.

— Petit père, l'autre jour une question m'est venue à l'esprit en repensant aux billes qui fusaient lorsque vous me démontriez les différences entre l'attaque occidentale et orientale et à mon intérêt pour les billes plutôt que pour ce que vous m'exposiez.

— J'espère que celle-là est meilleure que la première.

— Peut-être. Je me demandais, puisque vous maîtrisez une telle adresse et que vos ancêtres en faisaient de même, pourquoi ils n'avaient jamais subvenu aux besoins de Sinanju en faisant des tours aux jeux de la chance, qui, entre leurs mains, n'auraient rien eu à voir avec le hasard ?

— Je me suis moi-même un jour posé la question, répondit Chiun. Et le maître qui m'enseignait me montra alors des dés. Il m'annonça que d'abord il me frapperait et qu'ensuite il m'apprendrait à faire

apparaître le chiffre de mon choix sur la face du haut. Car c'est ainsi que l'on joue aux dés, avec les chiffres qui apparaissent non pas sur les côtés ou en dessous, mais...

— Je sais, je sais, je sais.

— Je ne sais jamais ce que tu ignores. Ton ignorance ne cesse de m'étonner. Je dois par conséquent faire attention dans mon enseignement.

— Je sais jouer aux dés, petit père.

— Très bien. Le maître fit donc le geste de me gifler et je baissai ma tête pour l'éviter. La gifle pouvait paraître vive, mais pour un œil entraîné elle était lente. Il m'apprit l'équilibre des dés qui sont en réalité des cubes. J'y devins très fort, car ce ne sont que des cubes avec des points qui ont en général un équilibre tout à fait banal, sauf quand les tricheurs les faussent.

Remo acquiesça poliment de la tête.

— Un jour il prépara un festin et m'en donna la moitié. Mais avant que je ne mange, il me dit :

« Je te joue tout le repas. Tu peux jeter les dés. »

« J'étais bien sûr ravi.

— N'avez-vous pas imaginé qu'il pouvait avoir préparé un coup ? Un angle spécial ?

— L'enfant pense que le monde est arrangé pour être son cadeau personnel. Cherche dans ta propre tête des exemples.

— Oui, petit père, reconnut Remo, souhaitant presque un retour aux longues périodes de silence.

— J'envoyai les dés et gagnai. Mais lorsque j'avançai pour m'emparer du festin le maître me frappa.

« Tu n'as pas gagné, dit-il. Pourquoi ramasses-tu le festin ? »

« Mais j'ai gagné », répliquai-je.

« Et moi je dis que non », lança-t-il en me frappant une seconde fois.

« J'ai gagné », dis-je à nouveau, mais il me poursuivit à travers la pièce me menaçant de m'expédier à travers le mur avec la gifle que j'avais facilement évitée avant qu'il ne m'enseigne le maniement des dés. Puis il me dit une chose que jamais je n'oublierai : « Celui qui ne sait pas se défendre ne possède rien, pas même la chance ou la vie. » Et pour s'assurer que jamais je n'oublierais la leçon, il me força à le regarder manger. À Sinanju nous ne gaspillons pas la nourriture.

— Vous vous êtes fait avoir, hein ? fit Remo.

— Au contraire, ce soir-là il m'a donné de nombreux repas, ainsi qu'au village, et à toi également. Il m'a, cette nuit-là, garanti de nombreux repas. Car en le regardant manger, j'ai appris à toujours m'assurer que moi et les miens ne manquerons jamais.

— C'était une sacrée façon de se faire comprendre. Voler à un

gamin son dîner !

— Lorsque le maître a quelque chose d'important à enseigner, il l'enseigne. Mais lorsqu'un maître doit lutter avec un pâle morceau d'oreille de cochon, il doit raconter des histoires !

— Si c'est ce soir, comme j'en ai le pressentiment, petit père, je serai de retour à l'aube.

— Pour un insensé, le soleil ne se lève jamais.

— Je sais, je sais. Pigé ! Suffit !

— C'est même de trop pour quelqu'un qui n'apprécie pas les petits cadeaux et refuse de simples *choses* en échange.

Avant de franchir la porte, Remo demanda à Chiun s'il pouvait lui rapporter autre *chose* que la première chanteuse d'Amérique. Il le regretta au moment même où il le disait.

— Ramène-moi simplement quelqu'un qui sache écouter.

— C'est ce que je pensais.

— Travaille ton équilibre, ce soir. Mets de l'équilibre dans tes actes. C'est toujours bon.

— Oui, petit père, répondit Remo comme s'il s'adressait à sœur Marie-Françoise à l'école de l'orphelinat.

Le hall du motel était plein de guirlandes illuminées et un arbre de Noël, un vrai, reposait sur une table basse en plein milieu.

Remo sortit seul dans le grand froid songeant aux cantiques de Noël. Alors que tout le monde s'amusait, lui allait travailler.

La maison Wilberforce était encore éclairée. Remo put voir au travers de la fenêtre leur arbre de Noël, un petit cône artificiel vert, décoré de ce qui lui parut être du pop-corn. En tout cas c'était mieux qu'un fagot avec des balles de tennis. Plus loin, dans la même rue, un candélabre à huit branches illuminait un salon. Les Juifs célébraient Hannukah. Ils s'adaptaient en faisant d'une fête mineure une grande célébration, participant ainsi à l'ambiance générale et cela avec leur cinq mille ans de tradition, ce qui n'était quand même pas négligeable. Même Chiun était forcé de le reconnaître. Et lui, Remo, qu'avait-il ? La fête du Cochon. Un arbuste dégueulasse et des balles de tennis.

Une voiture dérapa dans la gadoue et l'éclaboussa au passage. Il fut furieux. Mais il mit sa colère de côté, car un homme ne peut être compétent quand il est absorbé par sa fureur. Il verrait ça plus tard. Peut-être en se défoulant avec quelques coups de pied dans des pneus en l'honneur de la fête du Cochon. Lorsque, minuit approchant, les cantiques s'estompèrent, les chanteurs rentrant se mettre au chaud, Remo comprit qu'il n'avait qu'une chose : sa discipline. Comme Chiun l'avait dit.

Sur le coup de trois heures du matin, une voiture phares éteints s'arrêta au milieu du pâté de maisons suivant, laissant tourner son

moteur. Deux hommes en manteaux foncés, portant sous le bras des paquets que Remo entendait clapoter, remontèrent péniblement vers lui. « Probablement du kérosène », pensa Remo. Il resta immobile à l'ombre d'un arbre et les laissa passer. Il sentit l'alcool de leur haleine et leur emboîta le pas. Deux silhouettes avançaient lourdement, suivies d'une ombre obscure aussi légère qu'une plume.

Ils traversèrent la rue, puis foulèrent ce qui, au printemps, était la pelouse des Wilberforce. Ils respiraient difficilement. Lorsque l'un d'entre eux s'attaqua à la fenêtre du sous-sol, Remo murmura :

— Joyeuse fête du Cochon.

— Chut ! fit l'homme qui maniait la pince-monseigneur.

— J'ai rien dit, fit l'autre qui maintenant portait les deux paquets.

— Très joyeuse fête du Cochon ! Adieu aux hommes de bonne volonté. Ou de mauvaise volonté, peu importe, reprit Remo.

— Eh ! qui vous êtes ? demanda l'homme à genoux, enfoncé dans la neige jusqu'aux cuisses, le visage violacé et furieux.

— Je suis l'esprit de Sinanju venu vous dire que vous vous trompez de maison. Ceci n'est pas la résidence Wilberforce.

— Qu'est-ce qu'il raconte ?

— Vous vous êtes trompés de maison. Venez avec moi.

— Qu'est-ce que vous foutez ici en tee-shirt ? N'avez-vous pas froid ? Qui vous êtes ?

— Je suis l'esprit de Sinanju venu vous montrer la maison à brûler. La veille de la fête du Cochon je viens en aide à tous les assassins.

— Personne ne brûle rien, répliqua l'homme en se levant. Sa voix faisait des petits nuages tristes dans le froid de la nuit. Il était tellement étonné par l'homme qui se tenait devant lui, qui ne portait qu'un tee-shirt, qu'il ne remarqua pas que cet étranger bizarre ne faisait pas de nuages en parlant.

— Vous n'êtes pas le père Noël, n'est-ce pas ? Bon. Alors que faites-vous ici avec du kérosène si ce n'est pour faire une flambée ? Correct ? Correct. Alors pourquoi mettre le feu à la mauvaise maison ? Suivez-moi, dit Remo.

— Tu connais ce type, Marvin ?

— Jamais vu.

— Je suis l'esprit de Sinanju venu vous montrer la bonne maison, répéta Remo. Venez avec moi. Je vous indiquerai la maison Wilberforce.

— Qu'est-ce que t'en penses, Marvin ?

— Je crois bien que j'en sais rien.

— Moi, c'est pareil.

— Tu crois qu'on devrait le liquider ?

— Moi, je fous le feu, je ne tue pas.

— On a qu'à voir ce qu'il raconte. Qu'est-ce qu'il est bizarre ! Il me

fout les jetons. Pas toi ?

La silhouette foncée leur faisait signe de le suivre. Les deux hommes se regardaient, déjà beaucoup moins sûrs d'être bien devant la maison Wilberforce.

— Alors on va voir, Marvin ?

— Pourquoi pas ?

Une fois de l'autre côté de la rue, la silhouette foncée qui semblait glisser sur la neige, leur fit signe de lui prêter une oreille attentive. Malheureusement, il n'avait pas l'intention de la rendre. Marvin-la-Larve sentit une douloureuse déchirure sur le côté du visage. Il voulut s'attaquer à l'homme avec ses mains gantées, mais elles ne bougèrent pas. Il ne sentait plus rien là où commençait sa moufle.

Son copain lança ses paquets contre l'inconnu. Marvin-la-Larve ne vit que l'éclair blanc d'une main, suivi du bruit mou d'un manteau qu'on secoue pour en faire tomber la neige. Son pote était cul en l'air, le visage dans la gadoue, ses jambes dressées partaient dans de drôles de directions.

— Nous célébrons la fête du Cochon en posant des questions, dit Remo, s'adressant à Marvin.

— Quoi ? fit Marvin-la-Larve.

— Tourne ta tête pour tendre l'oreille qu'il te reste. Très bien. Maintenant, Marvin, qui t'a envoyé ?

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Non, en période de fête du Cochon c'est l'esprit de Sinanju qui pose les questions. « Qui t'a engagé ? » demande l'esprit de Sinanju, et toi tu réponds...

— Nick Banno. Nick Banno.

— Ah, ah ? Et où habite Nick Banno ?

— Je ne dirai plus rien, répliqua Marvin-la-Larve.

Il vit bouger la main, sentit une soudaine brûlure dans sa poitrine et se souvint immédiatement où habitait Big Nick, combien il l'avait payé, à quoi il ressemblait. Se rappela même qu'au fond il ne l'avait jamais vraiment aimé, ce Big Nick.

— Bonne nuit et joyeuse fête du Cochon ! lança l'étranger bizarre en tee-shirt noir, et Marvin-la-Larve, cette fois-ci, ne vit même pas l'éclair d'une main. Il s'endormit très vite et pour toujours.

Un peu plus bas, le chauffeur de la voiture sans lumière essayait de distinguer ce qui était arrivé à Marvin et à son adjoint, mais la neige occultait sa vision. Il crut entendre quelqu'un dire un truc du genre « joyeuse fête du Cochon ». Puis il n'entendit plus rien. Pour de bon.

— *Jonchant la rue de corps, la, la, la, la, la*, chantait Remo.

L'air lui plut. Il chanta donc plus fort.

Une lumière s'alluma à une fenêtre du premier étage et quelqu'un lui cria de se taire.

— Joyeuse fête du Cochon, répondit Remo.

— Espèce de soulard ! répliqua la voix.

Et pour rester dans l'esprit de la fête du Cochon Remo décocha un direct du droit dans le pneu de la voiture la plus proche, espérant bien qu'elle appartenait à ce trouble-fête.

*

* *

La maison de Nicholas Banno était un chef-d'œuvre de mauvais goût. Elle brillait rouge, verte, orange et jaune avec des guirlandes de lumières bleues qui décoraient un jardin suffisamment rempli de statues pour faire honte à César.

Remo frappa.

Une lumière s'alluma en haut puis des pas résonnèrent dans la maison.

Un homme corpulent vêtu d'une veste d'intérieur en velours rouge ouvrit la porte. Ses yeux pleins de sommeil clignotaient encore. Il fit un effort pour dévisager son visiteur.

— Nicholas Banno ? demanda aimablement Remo, remarquant que sa poche droite, dans laquelle plongeait sa main, dissimulait un petit calibre.

— Ouais. Dites donc, vous êtes pas bien de sortir sans manteau... Rentrez vous chauffer.

— Ne me rendez pas la tâche difficile en étant gentil, fit Remo. Il faut vous mettre dans l'ambiance de la fête du Cochon. Sur ce, il lança : Mort sur terre aux hommes de mauvaise volonté !

Et là-dessus Nicholas Banno reçut deux tapes légères sur la poitrine. Il vit une de ses statues se pencher vers lui et sentit une incroyable douleur à la nuque qui ne cessa que lorsqu'il expliqua pour qui il travaillait et où était maintenant la personne en question. Il n'entendit pas sa femme inquiète lui demander si tout allait bien.

— Tout va bien, répondit Remo à sa place. Joyeuse fête du Cochon !

— Nick, tu vas bien ? Nick ?

Remo trottinait maintenant dans les rues de Scranton. L'esprit de Sinanju accomplissait ses visites de la fête du Cochon juste avant l'aube. Chiun évidemment n'approuverait pas. Mais ça c'était Chiun. Et si Remo, lui, désirait transformer son travail en jeu pour être dans l'ambiance des fêtes de Noël c'était son droit, non ? Toute discipline religieuse quelle qu'elle soit se trouve marquée par la nationalité qui l'adopte. En un certain sens, Remo était le fondateur d'une secte qu'il pouvait appeler « Sinanju américain » ou « Sinanju réformé » ou

encore « Rite américain de Sinanju ».

— Joyeuse fête du Cochon ! cria-t-il de nouveau, marchant au milieu de la rue. Il vit une voiture de patrouille qui l'évitait, ayant déjà fait apparemment, ce soir, son plein de noceurs archibourrés.

*

* *

D'après Nick Banno, John Larimer était président de la First National Agricultural and Trust Company de Scranton, un bon père de famille et un élément stable de la communauté, du moins jusqu'à deux heures trente du matin.

Ce matin-là, comme une fois chaque semaine, Larimer, tout comme l'avait raconté Nick Banno, commença à mener une joyeuse vie. John Larimer possédait un petit appartement dans un récent complexe immobilier de Scranton. Alors qu'en général même les présidents de banques ont des ressources limitées, John Larimer, lui, possédait de grandes réserves de liquide non imposables, et lorsqu'il cessait d'être un père de famille c'était pour profiter de la nuit avec Fifi, Sucre d'Orge, Minou, et Bichette qui étaient des compagnes de jeux fort chères.

Leur jeu exigeait de l'argent. Beaucoup d'argent. Et en liquide. John Larimer entra dans son appartement par la porte de service. Dans un placard il trouvait une nouvelle garde-robe fort différente des costumes gris et bleu marine qui lui étaient coutumiers durant la journée.

Il pendait son complet, rangeait ses chaussures, sa chemise blanche et sa cravate rayée pour revêtir des bottes rouges à talons, un petit pantalon court en soie jaune avec une cape assortie, un suspensoir incrusté de diamants et son chapeau de safari en vison.

Il passa plusieurs bagues en rubis et diamants à ses doigts et, abstraction faite de sa cinquantaine, de son petit bide et de sa mine de papier mâché, il aurait fait un honorable souteneur.

— Femmes ! Je suis à la maison ! beugla-t-il, une fois prêt, et il pénétra dans un salon luxueux recouvert de moquette avec des spots modernes éclairant d'épais canapés de cuir.

— Sweet Johnny ! cria Sucre d'Orge qui s'engouffra dans le salon vêtue d'un négligé rose et d'un manteau de fourrure blanche.

— Il est rentré ! L'homme est de retour, annonça Bichette à petits cris, arrivant dans le salon dans un négligé de dentelle noire avec mules assorties.

Sweet Johnny Larimer, debout au milieu de la pièce, fier et arrogant, les mains sur les hanches, son visage devenu un masque froid, les regardait toutes accourir.

Lorsque toutes ses femmes furent là, le caressant, le couvrant de baisers aux endroits sensibles, il les repoussa.

— Je viens pour le pèze, pas pour la baise. Le fric ou la trique.

Il attendit pendant qu'elles se ruaient dans leur chambre pour lui rapporter leurs gains. Évidemment il fallait oublier que les sommes qu'elles lui remettaient ne correspondaient qu'à un dixième de ce que, chaque semaine, il leur glissait dans d'épaisses enveloppes, sinon le jeu s'en serait trouvé gâché. Tout comme on faisait semblant d'ignorer que les filles, entre elles, opéraient un roulement pour jouer le personnage de la mauvaise gagneuse qui parfois pouvait se révéler pénible, mais qui était évidemment nécessaire.

Ce soir-là c'était le tour de Minou, une blonde décolorée avec de gros seins mous. Elle tira sur sa cigarette avant d'y aller, évitant de se regarder dans la grande glace de la coiffeuse.

« Le sale con ! se dit-elle. Qui est le plus con ? Toi, qui te fais tabasser, chérie, pas lui ! Oui mais c'est lui qui paie, pas toi. »

Si les jours où c'était son tour elle avait pu choisir entre rester ou retourner sur le trottoir, elle aurait choisi le tapin. Depuis un an et demi, il fallait qu'elle se raisonne à ce moment-là, se convaincre que pour une mauvaise soirée par mois ce serait bien bête de laisser filer le fric que cela lui rapportait. Sans compter que Sweet Johnny, étant président de la banque, lui indiquait de bons placements qui rapportaient gros.

— Il manque Minou. Elle doit être à court ! C'était la voix glapissante de Sweet Johnny.

Elle écrasa alors sa cigarette dans un cendrier. Une étincelle jaillit et la brûla au petit doigt. Elle sortit de sa chambre en le suçant.

— L'argent, femme ! fit Sweet Johnny.

— Voilà, mon chéri. J'ai eu une mauvaise semaine, fit Minou, lui présentant deux billets de dix et un de cinq.

— Ça fait vingt-cinq dollars. C'est léger ! Déconne pas avec mon blé, salope !

Minou sentit la gifle, mais son petit doigt lui faisait si mal qu'elle en oublia d'afficher une douleur magnifiée.

Ce fut une erreur. Le genou de John Larimer la chopa en plein ventre. Elle se plia en deux. Il ne lui avait encore jamais fait ça.

— Salope, salope ! Sale garce ! hurla-t-il.

Elle sentit son poids peser sur elle. Au même moment ses compagnes lui saisirent les poignets, la maintenant immobile. Cela dégénérait, ce n'était pas, comme d'habitude, une simple raclée.

— Lâche-moi espèce de sale banquier ! Sale banquier ! hurla Minou.

Immédiatement elle vit la haine envahir le visage de ses compagnes. Elle comprit aussitôt que les autres ne voulaient pas

perdre, à cause d'elle, une si bonne source de revenus.

Fifi, la première, la frappa en pleine bouche avec une lampe.

— Brûle-lui les nichons, Sweet Johnny ! Faut pas laisser une femme te parler comme ça ! T'es notre homme ! lança Fifi.

— Ouais, ouais, fit Larimer. T'as raison, c'est bien vrai.

— Elle déteste les brûlures. Brûle-la ! Brûle la salope ! C'est toi l'homme !

— Nooon, s'il vous plaît, nooon ! implora Minou, mais un oreiller s'abattit sur sa bouche, étouffant ses plaintes.

Elle sentit qu'on lui arrachait son négligé. Puis une bouche s'emparant de son téton, une longue chevelure lui chatouilla le cou. C'était donc une de ses compagnes.

— Faut qu'il soit bien dur pour que tu puisses brûler le bout. Ça fait vraiment mal.

Ses semblables la punissaient pour avoir presque compromis le jeu et leur vengeance serait aussi vache que celle de n'importe quel véritable maquereau.

Minou espérait que la douleur finirait bien par cesser, mais elle ne fit qu'amplifier et devint de plus en plus insoutenable. Elle l'envahissait jusqu'au nombril. L'odeur de sa propre chair brûlée lui montait au visage, mélangée au lourd parfum de ses consœurs.

Alors que la douleur atteignait ses poils pubiens, elle entendit une drôle de voix proclamer une drôle de fête.

— Joyeuse fête du Cochon à vous tous ! fit la voix.

Puis la douleur arrêta de progresser. Les mains la lâchèrent et elle entendit, dans un sifflement d'air, des os qui craquaient. Minou resta étendue sur le tapis tremblant de douleur. Elle attendit quelqu'un poser des questions à Larimer qui répondait en larmoyant.

— Merci et joyeuse fête du Cochon ! conclut de nouveau la voix.

Puis elle comprit qu'on retirait doucement l'oreiller de son visage. La voix lui demanda :

— Y a-t-il des vitamines E par ici ?

Minou garda les yeux fermés, persuadée que si elle les ouvrait elle souffrirait encore plus.

— Dans la salle de bains, murmura-t-elle. Une des filles en prend.

— Merci.

Elle n'entendit pas l'homme se diriger vers la salle de bains, mais très vite, pratiquement trop vite elle sentit un liquide couler sur le haut de son corps meurtri. On l'enveloppa ensuite délicatement dans des draps. Elle se sentit soulevée et déposée sur quelque chose de doux dans quoi elle s'enfonça. C'était un lit.

— Reposez-vous là, tranquillement. Et chaque jour, et même deux fois par jour, écrasez des gélules de vitamines E sur vos brûlures. C'est garanti. Ça aide à cicatriser et à guérir. Respirez à fond.

— La douleur, quelque chose pour la douleur, murmura-t-elle.

— Un peu d'acupuncture manuelle, ma chère. Rien de tel. Nous autres membres du « Rite américain réformé de Sinanju », connaissons ces choses-là.

Elle sentit une main rechercher un point sur sa nuque, puis comme une piqûre et son corps s'engourdit.

— Merci, merci beaucoup, fit-elle.

— J'ai une question à vous poser. Qu'est-ce qu'une fille pourrie comme vous fait dans un si beau métier ?

Minou ne voulait pas rire. Pas maintenant. Pas dans son état, après toute cette horreur. Mais elle trouva la réflexion très spirituelle.

— Le Rite américain réformé de Sinanju a le sens de l'humour. C'est d'ailleurs ce qui le différencie du rite orientale. Joyeuse fête du Cochon et bonne dernière nuit à tous !

Plus tard, aux environs de midi, lorsque la police et le bureau du coroner envahirent l'appartement et qu'ils la réveillèrent pour tous lui poser des questions, elle vit les corps recouverts d'un drap que l'on descendait sur des brancards. Elle tenta d'expliquer ce qui s'était passé, mais ils assurèrent qu'elle était en état de choc. Ils lui administrèrent un sédatif et un calmant pour la douleur qui annihilèrent malheureusement les bons effets de l'acupuncture manuelle à laquelle personne ne croyait mais qui l'avait si bien soulagée. De nouveau elle se sentit misérablement mal.

Lorsque Remo quitta l'appartement somptueux de Larimer, l'aube n'était pas encore tout à fait levée. Il se rendit à son dernier rendez-vous. Celui que lui avait indiqué John Larimer connu également sous le nom de Sweet Johnny.

La résidence Stace était une superbe maison de trois étages, mélangeant allègrement des styles d'architecture aussi différents que le grec et l'anglais. Sa façade imposante possédait une superbe serrure renforcée qui craqua avec un joli bruit sec. Stace, d'après la description de Larimer, ne faisait pas ses cinquante-cinq ans, avait des cheveux légèrement grisonnants aux tempes, était bien bâti malgré des épaules très légèrement voûtées.

Remo parcourut silencieusement la maison dans l'obscurité. Il vérifia tous les lits sans trouver d'homme de cinquante-cinq ans bien conservé et légèrement voûté. La maison abritait un homme très, mince dans une chambre de service, un rondouillard avec une femme grassouillette dans une autre chambre de service, deux jeunes garçons chacun dans sa chambre et un vieillard émacié et desséché, de toute évidence dans les derniers moments de sa vie, dans ce qui parut être la chambre principale.

Remo décida donc de réveiller le rondouillard de la chambre de

service. Ce dernier sous l'effet du choc, lui confirma qu'en effet M. Stace dormait dans la chambre principale mais qu'il n'en était pas sorti depuis deux jours. Remo rendormit illico son informateur en faisant attention à ce que ce ne soit pas définitif.

Le vieux spectre qui gisait dans le grand lit fut gentiment réveillé d'une légère tape sur son front tanné. Puis Remo le mena gentiment vers le sous-sol. Le vieillard était presque incapable de marcher. Ses pieds traînaient et ses yeux roulaient lentement en tous sens, sans but, comme à la recherche d'une jeunesse perdue. Arrivés en bas, il l'installa sur une caisse à côté de la chaudière.

— Êtes-vous Anthony Stace, alias Anselmo Stacio ? demanda Remo.

Le vieillard acquiesça.

— Ça n'a plus d'importance désormais. C'est fini, fit-il.

Remo contempla les fins cheveux blancs, la peau craquelée formant des poches sous les yeux, les mains osseuses parsemées de taches de vieillesse marron, et l'affaissement de la colonne vertébrale.

— Vous ne paraissez pas avoir la cinquantaine.

— C'est exact j'en ai pas l'air.

— Je suis désolé de vous avoir réveillé mon vieux, mais vous avez joué à de vilains jeux. Ce qui est peut-être souvent profitable, mais infailliblement fatal si vous vous mettez en travers du chemin de ceux de « Là-haut », de la haute Direction.

— Qu'allez-vous me retirer, jeune homme ? Un jour ? Quelques heures ? Une minute ? Ça ne fait aucune différence désormais. Que voulez-vous savoir ?

Le vieillard se tassa sur sa caisse.

— Savez-vous que vous êtes vraiment en train de gâcher l'ambiance de la fête du Cochon ? Vous ne voulez vraiment pas être un peu méchant ? Fâchez-vous ! Appelez vos gardes du corps ! Peut-être pourriez-vous me menacer ?

— C'est terminé. Rien n'y fera plus rien. Tout ça n'a plus d'importance. Rien n'a d'importance.

— Bon, si vous le prenez comme ça. Allez-y, gâchez toute la soirée.

Et Remo écouta Stace lui raconter qu'il avait voulu éliminer Wilberforce, il lui exposa comment la banque servait à couvrir des prêts illégaux à des taux usuraires. Il avoua les trois attentats sur la vie de Wilberforce. Et puis encore que tout cela n'avait plus aucune importance.

— Autre chose ?

— Je vous ai tout dit. Un dernier mot de recommandation. N'allez jamais à la clinique.

Était-ce alors un sourire qu'il vit sur le visage du vieillard ? Remo le dévisagea un moment pour s'assurer qu'il n'y avait rien d'autre.

Mais son âge et son moral à plat lui faisaient un blindage décourageant. Comme ce qu'il avait dit tenait debout, et que Remo semblait avoir maintenant tous les éléments en main, il lui fit ses adieux et dépêcha Anthony Stace, alias Anselmo Stacio, dans un autre monde en cette veille de la fête du Cochon.

Au même moment, à l'autre bout de la ville, Nathan David Wilberforce se réveillait avec un épouvantable rhume de cerveau.

M^{me} Wilberforce appela immédiatement un médecin.

CHAPITRE VI

M^{me} Wilberforce s'en voulait terriblement. Tout ça c'était de sa faute. Elle aurait dû être plus sévère avec Nathan David. L'obliger à porter ses bottines en caoutchouc... Aller voir à son bureau même pour bien vérifier... C'était certainement à l'heure du déjeuner, elle en était persuadée. Vraiment qu'on puisse sortir sans bottines dans la neige et que le gouvernement ne fasse rien, voilà pourquoi il y avait autant de radicaux de nos jours !

— C'est plus qu'un problème de bottines, madame Wilberforce, annonça gravement le médecin.

Il parlait à voix basse devant la porte de la chambre de Nathan David.

— C'est une pneumonie. Il va falloir l'hospitaliser immédiatement.

— Je vais lui apprendre la terrible nouvelle, fit M^{me} Wilberforce.

Le médecin approuva de la tête et demanda où se trouvait le téléphone. Il avait diagnostiqué une pneumonie car le malade en avait la plupart des symptômes. Alors pourquoi ne serait-ce pas en effet une bonne pneumonie après tout ? C'était d'ailleurs probablement une pneumonie. Une fois à l'hôpital on pourrait lui faire des examens plus approfondis qui confirmeraient son diagnostic... ou en établiraient un autre. De toute façon, il y avait quelque chose du côté des poumons, donc ce malade serait bien mieux dans un hôpital où l'on pourrait définir de quoi il souffrait ou du moins en avoir une vague idée.

Il ne savait que trop qu'il est impossible d'annoncer que l'on ne sait pas exactement de quoi souffre le malade, sans déclencher une panique instantanée. Il faut toujours leur donner quelque chose à quoi se raccrocher, quelque chose qu'ils savent tout à fait guérissable. Si plus tard cela s'avérait incurable, un spécialiste prendrait le cas. Après tout, il ne gagnait pas assez d'argent en se dérangeant un jour de fête pour reconnaître qu'il n'était pas sûr de son diagnostic... que cela pouvait être incurable. Alors qu'il était tout aussi probable que ça ne le soit pas.

Le corps humain étant une chose véritablement miraculeuse qui s'autoguérit de façons tellement diverses... et si c'était ici le cas, alors, lui, le docteur, aurait sauvé son patient et serait en bonne voie pour devenir un héros.

Il appela un hôpital où il avait certaines entrées, discuta âprement et obtint un lit. Non il ne pouvait attendre un jour de plus. Son malade était gravement atteint. Une pneumonie. Oui, expliqua-t-il au bureau des urgences.

Il s'excusa ensuite auprès de M^{me} Wilberforce de ne pas pouvoir attendre avec elle l'arrivée de l'ambulance. M^{me} Wilberforce en larmes accepta ses excuses.

— J'ai d'autres visites à faire. Nous sommes tellement demandés.

— Oui, je sais. C'est une vie difficile que celle de médecin, reconnut M^{me} Wilberforce.

Elle le regarda enfiler son pardessus en cachemire et marcher, lentement pour ne pas glisser, vers sa Cadillac équipée du téléphone.

En fin de journée, la maladie de Nathan David affichait certaines complications et dès l'aube une équipe de médecins s'affairait à son chevet craignant pour sa vie. Ils s'activèrent jusqu'à midi, heure à laquelle M^{me} Wilberforce fut convoquée dans un bureau privé où on lui présenta un des médecins, un homme d'aspect affable au visage aquilin.

— Nous avons fait tout notre possible, chère madame, fit le docteur.

— Il y a eu des complications ? demanda à mi-voix M^{me} Wilberforce.

— Oui, malheureusement, confirma le Dr Daniel Demmet.

*

* *

Remo fut très étonné de voir le Dr Harold Smith se donner le mal de traverser tout le continent pour venir en Californie le féliciter sur sa récente mission.

Remo et Chiun étaient installés à la Marina de La Jolla depuis deux jours. Ils avaient voyagé un dimanche car Chiun savait que ce jour-là il n'y avait pas de beaux drames à la télévision, juste de gros individus qui se couraient les uns après les autres ¹³.

Le maître de Sinanju avait d'ailleurs écrit une lettre aux différentes sociétés de télévision à ce sujet, leur suggérant qu'il serait mieux de célébrer le dimanche, jour de repos national, par un beau drame continu, au lieu de tous ces gros hommes qui se rentraient les uns dans les autres, d'ailleurs de façon tout à fait inapte. Chaque chaîne lui avait répondu en le remerciant de s'intéresser aux difficultés de programmation. Chiun en déduisit qu'ils lui demandaient élégamment certains conseils et il les avait obligés en leur définissant à chacun comment ils pourraient améliorer leurs programmes en éliminant la violence, les gros bonshommes qui se courent après et ceux qui, assis,

n'arrêtaient pas de parler. Il leur exposa qu'en passant du matin au soir des feuillets, ils fortifieraient les esprits de la population par la beauté. De nouveau, Chiun avait reçu des lettres de remerciement à son adresse postale établie par la haute direction dans un État du Nord-Est.

Chiun était enchanté. Pour lui cela signifiait que désormais il y aurait sept jours pleins de feuillets qui ne seraient jamais annulés pour laisser place aux gros balourds. Mais, dimanche après dimanche, Chiun vit son optimisme décliner et il finit par maudire ces directeurs de chaîne, les traitant de menteurs, qui mériteraient qu'on leur montre ce qu'était la vraie beauté.

Remo décida que la seule façon d'éviter une visite intempestive de Chiun auprès des responsables de chaînes, était de lui expliquer qu'ils étaient tous amis de l'empereur. Chiun accepta donc de se résoudre à ce qu'il appela « la folie américaine ».

Lorsque Smith arriva, les feuillets battaient leur plein. Remo l'entraîna donc rapidement dans la pièce voisine où ils pourraient tranquillement s'entretenir. Smith portait un pardessus bien trop chaud pour la température de La Jolla à midi.

— C'était vraiment rien du tout, dit Remo. J'ai remonté la filière jusqu'au sommet. Un jeu d'enfant. Vous avez eu mon rapport le lendemain matin.

— En effet, fit Smith.

Il ouvrit sa mallette et en retira trois pages dactylographiées translucides qui, superposées, donnaient un contexte compréhensible. Du moins pour Smith. Pour Remo cela restait indéchiffrable.

— Il y a eu quelques complications que je tiens à éclaircir, reprit Smith. Combien de personnes faisaient partie du réseau que vous avez exterminé ?

— Je ne sais pas. Voyons ça, un, deux, trois, euh ! quatre, le gros type aux statues, six avec celui qui jouait au maquereau, les putes, trois je crois bien, le vieux... Donc huit en tout. Oui, huit, compta Remo.

— Et tous devaient y passer inévitablement ?

— Ouais, bien sûr. C'est pas une partie de plaisir. Je ne passe pas mon temps à éliminer les gens parce que leur tête ne me revient pas.

— Je vois. Et auriez-vous par hasard parcouru Scranton en souhaitant à tous une joyeuse fête du Cochon ou un truc dans ce goût-là ? Nous avons d'étranges rapports concernant cette nuit-là. Toute la ville est, depuis, plongée dans un état de terreur, ce qui n'est pas exactement le but de notre organisation.

— Oh, ça ! La fête du Cochon, fit Remo en souriant. C'est une petite plaisanterie privée.

— On dirait que cette nuit-là vous en avez fait profiter

généreusement plusieurs individus.

Remo haussa les épaules.

— Il m'avait semblé que vous étiez très conscient de notre rôle, Remo. Si cette histoire s'ébruite vous aurez compromis le but de notre organisation. Vous ne m'avez pas l'air de saisir l'importance de la situation. Nous luttons pour conserver le pays en vie, non pas pour le plonger dans la terreur.

— Et s'il ne le souhaite pas, Smitty ?

— Vous mettriez-vous à penser comme Chiun, maintenant ? Qu'un empereur en vaut un autre ? Et que la seule chose importante est la maison de Sinanju ? Je sais comment raisonne Chiun.

— Chiun vaut chaque centime que vous lui versez. Vous n'avez rien à lui reprocher. Lui, au moins, n'a pas laissé l'organisation aussi vulnérable qu'un nouveau-né¹⁴. Vous voyez ce que je veux dire, Smitty ? Allons, soyons honnêtes ! Sinanju a beaucoup plus à offrir qu'un petit pays de trois cents ans.

— Je ne me plaignais pas de Chiun, Remo. Chiun est comme il est. Mais vous ? Où se situe votre loyauté ?

— Envers moi-même. Et si cela ne vous convient pas nous pouvons aujourd'hui même arrêter notre association. Car, au cas où vous ne le sauriez pas, nous sommes très demandés. Chiun n'arrête pas de recevoir des propositions à sa boîte postale.

— Je le sais, Remo. Je fais lire son courrier. Quel est votre position ?

— Je le fais, mon sale boulot, alors ?

— Dans ce cas continuez. Wilberforce est mort.

— C'est pas possible ? Comment ?

— Lorsque le cœur s'arrête ainsi que le cerveau, que l'individu cesse de respirer, il est mort, Remo. C'est ce que nous, dans ce petit pays de trois cents ans, nous appelons la mort.

— Qui l'a eu ? demanda Remo.

— Une pneumonie avec complications.

Remo se leva de sa chaise et s'inclina profondément.

— Mes excuses pour vous avoir une fois encore failli. La prochaine fois je garderai ses poumons avec ma propre vie.

— C'était votre mission de le garder en vie, fit remarquer sèchement Smith.

— Je croyais que nous avions établi une bonne fois pour toutes que je ne peux faire que ce que je peux et pas plus. Vous voulez sauver quelqu'un atteint de pneumonie, prenez une infirmière ou un docteur. Vous n'avez pas besoin de moi.

— Nous avons discrètement fait faire une autopsie sur Wilberforce. Il est possible qu'il ait été tué sur la table d'opération, précisa Smith.

— Dans ce cas choisissez mieux vos médecins. Qu'est-ce que vous

voulez que j'y fasse ?

— Je veux que, sans causer de ravages inconsidérés, vous identifiiez les médecins qui pourraient être les tueurs. Car nous sommes maintenant au-delà d'une simple coïncidence. La loi des probabilités indique clairement que ces morts récentes ont été des assassinats.

— Heureusement que nous avons les mathématiques ! Au moins nous sommes sûrs que Wilberforce est mort !

— Nous en savons beaucoup plus, rectifia Smith. Nous sommes convaincus qu'une équipe médicale est devenue meurtrière. J'ai apporté avec moi une liste de médecins douteux. Je ne veux absolument pas, sous aucun prétexte, un nettoyage complet sans raisons valables. Je ne veux pas d'un nouveau Scranton, prévint Smith.

— Dans ce cas, chéri, vous n'aurez pas un nouveau Scranton, ne vous énervez pas !

— Je ne m'énerve pas. Je suis simplement triste de constater ce qui vous arrive. Il existe quelque chose de bien et d'important dans ce pays, c'est l'espoir. L'espoir dont a besoin le monde en ce moment. Même si vous, avec d'autres, n'y croyez pas, vous n'empêcherez pas qu'il soit. J'aurais sincèrement voulu vous voir le partager.

Remo resta silencieux. Il entendit le bruit de la circulation, en bas, dans la rue, atténué par le bourdonnement de l'air conditionné. Il se sentait mal à l'aise.

— Ouais, d'accord, fit-il finalement. Parlons, d'autre chose.

— D'accord. Je comprends.

Au moment des cinq minutes d'informations, juste avant treize heures, Chiun se glissa dans la pièce pendant que Remo et Smith étudiaient la liste des médecins soupçonnés, ce qui les avait menés à une clinique privée des environs de Baltimore, fréquentée par de nombreux personnages du gouvernement.

— Pourquoi ne m'as-tu pas averti de l'arrivée du Dr Smith ? demanda Chiun, faux-cul. Lorsque j'ai entendu des voix je me suis dit : non, ce ne peut pas être le Dr Smith, Remo m'aurait avisé d'une visite aussi importante. Je ne pouvais même pas concevoir l'idée que le Dr Smith puisse se trouver parmi nous sans que tu m'en informes.

Chiun s'inclina gracieusement et Smith lui dédia un bref mouvement de tête.

— C'est sans importance, nous avons tout réglé, fit Smith.

— J'ai cru entendre qu'il y aurait eu quelques manquements ?

Et, durant quatre minutes et demie, il revendit les services de la maison de Sinanju à l'empereur Smith, en vanta la perfection ; il clama que servir parfaitement l'empereur Smith était l'unique désir de la maison de Sinanju. Il fit d'obscurcs allusions à certaines forces dans l'empire de Smith, qui ne lui voulaient aucun bien, mais

qu'heureusement la maison de Sinanju était là pour les contrer.

Approximativement quatre secondes avant que ne reprenne le prochain feuillet, Chiun jura une fidélité jusqu'à la mort et sortit sans que Smith ait pu placer une parole.

— Il a un certain charme, reconnut Smith.

— Ouais, du charme, fit Remo.

Lorsque Smith fut parti et que la musique d'orgue mit fin au dernier souci du Dr Ravenel, concernant l'absence de Marcia Mason au cocktail de Dorothy Dunsmore parce que sa fille célibataire risquait d'être enceinte du fils de Rad Dexter guéri récemment de la lèpre, Remo s'adressa à Chiun :

— Petit père, pourquoi cette tirade grotesque ?

— Un empereur demande des non-sens. Tu lui parlais de vérité, n'est-ce pas ?

— Ouais. Comment le saviez-vous ?

— J'ai entendu sa contrariété. Sache qu'aucun empereur ne veut la vérité. Le fait pour un homme d'être empereur est un mensonge constant envers lui-même. Que vas-tu dire à un khan, un tsar ou un prince ? Qu'il règne grâce au talent dont il a fait preuve en choisissant ses parents ? Ils naissent donc dans le mensonge et passent leur existence à chercher des faits qui confirmeront ce mensonge. Or un fait qui soutient un mensonge ne peut être qu'un mensonge en soi et c'est pourquoi lorsque tu as affaire à un empereur, tu dois à tout prix éviter de trop t'approcher de la vérité. C'est pour cela que Smith était contrarié.

— Mais nous n'avons pas d'empereurs comme ça en Amérique ! Les nôtres sont choisis selon leurs mérites et par voie d'élection.

— Au cours d'une élection, des millions de personnes votent, n'est-ce pas ?

— Oui, des millions.

— Et ces millions, se sont-ils une fois assis pour discuter avec cet homme pour qui ils votent ?

— Non. Évidemment pas. Mais ils l'entendent parler.

— Et ont-ils l'occasion de lui demander ce qu'il a voulu dire par telle et telle phrase, et pourquoi il dit cela aujourd'hui alors qu'hier il disait autre chose ?

— Ce sont les journalistes qui posent ces questions.

— Dans ce cas seuls les journalistes devraient voter.

— Et le mérite qu'en faites-vous ? demanda Remo croisant les bras.

— C'est le plus grand des mensonges. Celui qui nécessite le plus d'imagination pour exister et si un homme doit être choisi selon son mérite, alors tous ses actes doivent être méritoires. Comme cela est impossible, surtout s'il n'est pas né à Sinanju, il doit sans cesse inventer des mensonges pour prouver qu'il est tout le temps méritant.

À l'avenir tu ferais bien de dire à Smith les mensonges qu'il a envie d'entendre.

— Et qu'a-t-il envie d'entendre, petit père ?

— Que tu adores l'Amérique et que, pour toi, telle forme de gouvernement vaut beaucoup mieux que telle autre.

Il y eut un long silence pendant que Remo réfléchissait à la déclaration de Chiun. Que la deuxième partie soit un mensonge, il n'en doutait pas, mais aimer l'Amérique... peut-être qu'après tout il l'aimait, en effet.

Le silence fut brisé par Chiun marmonnant ses plaintes habituelles sur l'impossibilité, même pour le maître de Sinanju, de transformer de la boue en diamant.

CHAPITRE VII

Miss Kathleen Hahl prit un moment sur son emploi du temps surchargé pour recevoir un visiteur qui ne voulait pas la voir.

— Je veux voir l'administrateur de la clinique Robler et non l'administrateur déléguée. Quel est votre nom, jeune femme ? Et ne tournez pas autour du pot. On m'a débité plus de sottises au cours de ces deux dernières journées que depuis je ne sais plus combien de temps, commença M^{me} Wilberforce.

— Voulez-vous vous asseoir ?

— Je resterai debout, merci. Je n'ai pas l'intention de m'éterniser ici.

— Si vous vous asseyez je pourrai au moins vous parler, expliqua la jeune femme aux cheveux auburn, vêtue d'un ample chemisier blanc qui devait cacher Dieu sait quelle abréviation de soutien-gorge au lieu d'un bon modèle solide, compact et enveloppant, qui soutienne correctement. Le genre que Dieu avait prévu comme soutien-gorge.

Il y avait au moins une bonne chose dans ce grand malheur : Nathan David ne risquait plus d'être corrompu par cette fille.

La pensée de son fils replongea M^{me} Wilberforce dans sa tristesse, ce qui la rendit instantanément agressive.

— Je suis Miss Hahl. Je vous en prie, asseyez-vous. J'aimerais pouvoir vous aider.

— Bien, dans ce cas je demande à voir tous les médecins qui se sont occupés de Nathan David Wilberforce. Je sais qu'ils sont attachés à cet établissement. J'ai ici même la liste de leurs noms. Dans mon sac.

— Ce M. Wilberforce est donc actuellement chez nous ?

— Non. Il est mort. J'ai confié à vos médecins un garçon en pleine santé et vous m'avez rendu un cadavre. Vous l'avez assassiné ! Vous m'entendez, assassiné !

Et voyant que ce mot semblait avoir quelque effet sur la jeune femme, M^{me} Wilberforce le hurla à pleins poumons.

— Assassiné, assassiné ! Vous n'êtes qu'un hôpital d'assassins !

— Madame Wilberforce, je vous en prie. Comment puis-je vous aider ? Que voulez-vous ?

— Reconnaissez que vous n'êtes qu'une bande d'assassins !

Admettez-le ! Que vos médecins le confessent. Ils ont dû importer des docteurs pour tuer Nathan David. Les médecins d'ici n'étaient pas assez doués. J'ai parlé à mon avocat. Je sais. Ils se serrent les coudes. Mais je ne suis pas aveugle, avec moi ça ne prend pas. Je leur ai confié un garçon en parfaite santé qui portait consciencieusement ses bottines. J'en suis certaine, je vérifiais. Et qui prenait ses vitamines. Et vous l'avez tué. C'est exactement ce que vous avez fait : tué. Vous n'êtes qu'une association de meurtriers.

— Madame Wilberforce, voyons ! Vous savez bien qu'il n'en est rien, corrigea Miss Hahl d'une voix sincère, douce, conciliante, mais néanmoins ferme.

— Jusqu'à preuve du contraire, j'en suis bien persuadée. Je veux voir ses assassins. Je veux que l'on enquête sur eux et qu'on les inculpe. Vous n'avez qu'un seul médecin valable dans toute votre clinique et il n'est qu'anesthésiste. S'il avait été le chirurgien, je suis persuadée que Nathan David serait encore en vie aujourd'hui.

— Vous voulez parler du D^r Demmet ?

— Oui. Lui au moins a été correct. Il a fait preuve de compassion. Il était presque aussi effondré que moi. Si tous les médecins étaient comme lui. Nathan David ne serait pas mort. C'est le seul qui est venu me parler. Les autres ont baissé la tête et sont passés sans un mot, mais lui...

M^{me} Wilberforce fondit en larmes. Elle sentit un bras réconfortant lui entourer les épaules, c'était celui de la fille.

— La plupart des hommes peuvent être terriblement insensibles. Ils ne savent pas. Ils sont souvent durs de cœur, tellement égoïstes, fit Miss Hahl.

M^{me} Wilberforce sentit son dos tressaillir, mais elle étouffa rapidement la sensation excitante, comme elle l'avait fait tout au long de sa vie. Ce n'est pas maintenant qu'elle allait commencer à se laisser aller.

— J'exige une enquête sinon je... je... je ferai distribuer des tracts dénonçant la clinique Robler comme un repaire d'assassins et j'en enverrai à tous les élus du pays.

— Vous savez qu'il n'en est rien, madame Wilberforce, reprit Miss Hahl.

Sa main frôla l'épaule de la pauvre femme et commença à descendre vers la poitrine imposante. Une légère tape sur son poignet en stoppa la progression.

— Je n'aime pas qu'on me touche.

— Excusez-moi. Je ne m'en rendais pas compte.

— Ce n'est pas grave. Qu'allez-vous faire ?

— Je ferai faire une enquête. J'en chargerai le D^r Demmet. Mais vous devrez également m'aider, madame Wilberforce.

— Ne restez pas si près, cela me rend nerveuse.

— Vous ne devez en souffler mot à personne. Car vous savez comment sont les médecins. Si jamais ils soupçonnent qu'on enquête sur eux ils se mettront immédiatement sur la défensive.

— Dans ce cas vous êtes d'accord avec moi. Nathan David a été... je vous en prie, arrêtez avec vos mains... vous pensez donc aussi qu'ils ont tué Nathan David. Il s'agit bien de négligence médicale.

— Non, je ne le pense pas. Honnêtement, je ne suis pas d'accord avec vous. Mais je tiens à ce que vous en soyez vous-même convaincue. Vous êtes une mère éplorée et je tiens à ce que vous sachiez exactement ce qui s'est passé.

M^{me} Wilberforce repoussa une méchante main qui cherchait à se faufiler entre ses cuisses et se leva énergiquement.

— C'est bon. Mais si je n'obtiens pas satisfaction j'insisterai pour rencontrer le directeur et j'enverrai les tracts.

— C'est d'accord. Resterez-vous en ville ?

— Pas loin. À Baltimore même.

— Alors faites attention à la circulation. Les rues sont très dangereuses.

— Je ne sors jamais la nuit et je ne bois pas. Je n'ai donc pas de souci à me faire.

— Vous avez tout à fait raison. Vous êtes charmante, puis-je vous embrasser ?

— Non, certainement pas.

— Vous me rappelez ma mère. Juste un baiser filial ?

— Non. Pas question, répliqua M^{me} Wilberforce qui sortit immédiatement du bureau de son pas ferme et décidé.

Kathy Hahl se rassit derrière sa table de travail.

— Merde ! fit-elle en pianotant nerveusement un cendrier de la pointe de son crayon.

Elle ouvrit le tiroir central de son bureau et en ressortit une lourde bague dorée avec laquelle elle joua tout en composant le numéro du Dr Demmet. Il ne répondait pas. Elle l'appela chez lui. Rien non plus. Elle fit alors le numéro du Johnny Jogger Country Club et pensa que c'était par là qu'elle aurait dû commencer. Il y était bien.

— Salut, Dan. C'est Kathy. Comment allez-vous, chéri ?

— Non, fit immédiatement le Dr Demmet.

— Non ? Quoi « non » ?

— Peu importe ce que vous voulez, la réponse est négative.

— Je n'ai rien à vous demander, Dan, si ce n'est l'argent que vous me devez.

— Vous ne me ferez pas jouer une partie avec trois coups d'avance en golf d'hiver.

— Alors je vous donne un demi-coup par trou, Dan. Ça fait quatre

et demi pour vous.

— Vous ne m’avez jamais donné autant !

— Je vous donne ça, maintenant, parce que vous êtes un mauvais. Ne vous étiez-vous donc pas rendu compte que vous étiez un mauvais, un ringard, un perdant ?

Sa voix suintait le mépris mielleux.

— Je n’écouterai pas ces insultes pour cent dollars.

— Dans ce cas faites votre prix, Dan, mon bonhomme. Plus il sera élevé plus vite vous tomberez.

— Qu’avez-vous derrière la tête, Kathy ? Que voulez-vous ?

— Attendez-moi, j’arrive.

Kathy Hahl raccrocha et prévint sa secrétaire qu’elle ne reviendrait pas de la journée. Tout en roulant vers le club, elle prit note du temps qu’il faisait. Sur le parcours, il devait rester de la neige, donc : balles rouges. Une neige qui fond au soleil du Maryland, dans la journée, et gèle la nuit (sans compter que, ces trois derniers jours, il n’y avait pas eu tellement de soleil) : le terrain serait comme de la glace. Et, sur un tel terrain, tout n’était qu’une question de contrôle.

Demmet avait un avantage, sa force d’homme. Mais s’il essayait de s’en servir aujourd’hui, Kathy savait d’avance qu’elle pouvait lui donner un coup par trou même peut-être un et demi et l’emporter sans peine.

Elle avait passé toute sa jeune existence à battre les hommes. Elle n’avait pas le choix, c’était les seuls qui en valaient la peine puisqu’ils avaient l’argent.

Dans son boulot c’était pareil. Elle était devenue la première femme de la profession où continuait à régner le sexisme. Toujours les mêmes vieux arguments : les gens ne faisaient pas confiance aux femmes, surtout aux jeunes femmes, en matière d’argent.

La clinique Robler ayant une réputation d’institution progressiste, elle avait répondu à une petite annonce et on l’avait engagée en tant que directeur adjoint du programme de développement. Sa nomination entraîna une série d’interviews et d’articles dans la presse sur « quelle impression cela fait d’être la première femme dans ce job ? ». Le titre de directeur adjoint chargé de collecter des fonds pour la recherche était ronflant mais ne servait, au fond, qu’à une seule chose : rassurer d’éventuels interlocuteurs qui auraient risqué de se vexer d’être en rapport avec une rien du tout.

Pour une femme cela sous-entendait, en plus, qu’elle tapait à la machine, classait et alignait des chiffres tout en s’assurant que les directeurs adjoints mâles aient bien leur tasse de café.

Ce n’était guère enthousiasmant pour une des premières femmes à sortir de Yale. Elle aurait bien sûr pu suivre la route traditionnelle réservée à ses semblables en faisant fortune sur son dos. Elle avait

d'ailleurs eu pas mal de demandes en mariage. De bonnes propositions, mais les prétendants étaient de mauvais amants. Sans compter qu'elle aimait une fille de temps en temps également. D'ailleurs pourquoi devrait-elle, sous prétexte d'un contexte social moyenâgeux, se prostituer pour gagner sa vie ?

Il ne lui manquait plus qu'un petit coup de pouce.

C'est ainsi qu'elle en était venue à jouer régulièrement au golf avec le Dr Demmet, afin d'améliorer ses émoluments de directeur adjoint qui était naturellement plus bas que ceux de ses confrères masculins. Ce fut Demmet qui lui parla des salles d'opération, lui racontant des histoires de chirurgiens qui arrivaient tellement défoncés qu'il fallait les aider à enfiler leurs blouses. Il lui parla également de l'infirmière spéciale, la panseuse, qui était là uniquement pour bien s'assurer qu'il ne restait aucun instrument à l'intérieur du patient. Elle apprit ainsi un nouveau terme, « iatrogénie ¹⁵ », qui désigne les erreurs habituelles qui règnent dans un hôpital, par opposition aux erreurs accidentelles.

La différence était subtile et difficile à cerner, les médecins n'étaient pas idiots. Pour cause de négligences flagrantes, ils risquaient l'expulsion de l'Ordre, et c'est pourquoi les hôpitaux réglaient leurs propres affaires, assurant ainsi qu'aucun témoignage accusateur entre confrère ne filtre vers l'extérieur.

Kathy Hahl comprit alors qu'un médecin pouvait tuer qui il voulait sans jamais risquer d'être poursuivi, si, bien sûr, il évitait de cracher dans une incision chirurgicale.

Ce fut à peu près au même moment que se manifesta sa première chance. Le téléphone sonna alors qu'elle était seule dans le bureau. Une femme très en vue dans la communauté désirait léguer sa fortune à la clinique Robler où elle savait que son argent serait employé à des fins utiles.

Kathy Hahl alla donc rendre visite à cette femme, une vieille emmerdeuse que le monde ne regretterait que très peu. La vieille femme avait décidé que son petit-fils, l'actuel légataire universel cité dans son testament, n'était qu'un bon à rien, et ne méritait pas plus que le minimum vital. Kathy Hahl fit exactement ce qu'attendait le vieux crapaud, elle la confirma dans son idée, ensuite elle alla voir le petit-fils en question.

Elle avait rencontré des mecs qui avaient décollé, mais celui-ci, avec ses cheveux orange à l'Afro, aurait eu besoin d'un quart de siècle de désintoxication pour redescendre. Il lui raconta que chaque semaine grand-mère versait sur son compte bancaire cent cinquante dollars, qu'elle réglait également le loyer, le gaz et l'électricité et s'assurait qu'on lui livre quotidiennement de la nourriture. Arrivé au milieu de la semaine, lorsqu'il avait dépensé tout son argent de poche, il vendait la nourriture pour acheter sa poudre. Kathy lui parla. Elle

lui dit qu'elle le sentait opprimé par la civilisation contemporaine, que ça lui faisait de la peine, et que pour l'aider elle pourrait lui apporter de la drogue gratis. Ce qu'elle fit. En échange, elle obtint une petite signature au bas d'une déclaration non datée et d'un chèque. Le jeune homme estimait que c'était sans importance vu que son compte n'excédait jamais les cent cinquante dollars hebdomadaires.

Kathy savait que bizarrement, dans son métier, on respectait beaucoup plus quelqu'un qui ramène un chèque de dix mille dollars qu'une donation de cinq cent mille dollars sous prétexte que les donations viennent d'elles-mêmes mais que pour obtenir du liquide il faut ramer.

À la même période, le Dr Demmet était lourdement débiteur à son égard et également fortement endetté, comme elle le découvrit auprès des bookies de Baltimore. Kathy lui apporta la solution pour régler toutes ses ardoises. Le premier réflexe de Demmet fut de s'écrier que son idée était absurde, folle, et qu'elle ne pouvait pas y songer un instant.

Kathy Hahl lui fit remarquer simplement que la vieille carne n'avait probablement plus très longtemps à vivre même sans une intervention externe, et, ayant ensuite exposé combien la vieille était horrible, elle embringua Demmet dans un pari parallèle avec un bookie connu comme ayant tendance à casser facilement des bras et des jambes lorsqu'on ne lui versait pas rapidement l'argent qu'on lui devait.

La vieille femme passa sur la table d'opération au premier éternuement, léguant sa fortune non pas à Robler – la rédaction du nouveau testament ayant été remise à plus tard – mais à son petit-fils. Ses avocats furent franchement étonnés de constater que ce dernier en ait fait don si généreusement à la clinique Robler et s'en ouvrirent à leur client qui ne se souvenait de rien. Ils lui montrèrent alors la déclaration portant une date récente ainsi que l'énorme chèque qui l'accompagnait. Il se contenta d'un :

— Super, vieux !

À la suite d'une seconde rentrée de fonds importante, les administrateurs de la clinique Robler virent en Miss Hahl leur nouveau directeur du développement. Encore une première Robler. Elle devenait la première femme à diriger la prospection financière d'une clinique. En se servant judicieusement de Demmet et grâce à l'argent qui rentrait ainsi régulièrement, Kathy Hahl fut rapidement promue administrateur déléguée. Elle approchait du but. Elle montait vers les cimes de la réussite tout en pouvant encore coucher avec qui elle voulait.

C'est alors qu'elle prit une décision qui lui parut si claire, si évidente qu'elle se demanda bien pourquoi elle n'y avait pas songé

avant. Si les gens pouvaient mourir en léguant leur fortune à la clinique Robler, pourquoi n'en profiterait-elle pas également pour son compte personnel ?

Elle craignit d'être obligée de recruter d'autres médecins, mais il s'avéra que Demmet suffisait à la tâche. Il était de loin le meilleur anesthésiste du coin et pouvait pratiquement sélectionner ses opérations.

Peu à peu, il devint l'associé de Kathy Hahl. Ce jeu de vie et de mort lui donnait une sensation de puissance. Et elle découvrit alors, ce que peu de gens savent, les autres n'ayant pas l'occasion de l'expérimenter, que la puissance est un genre de drogue. Elle commence par vous plaire puis on ne peut plus s'en passer.

Ce fut alors que Kathy Hahl décida que tous les personnages de l'État qui venaient se faire soigner à la clinique pouvaient en quelque sorte servir à augmenter sa puissance et sa fortune. Au même moment, cette vieille gouine qui dirigeait le laboratoire du cinquième, fit une découverte qui pourrait, si les tests se révélaient positifs, donner à Kathy les véritables moyens de ses ambitions.

Il fallait donc qu'aujourd'hui Demmet, qui l'attendait au bar du club en sirotant un vin léger, accepte de tester cette découverte.

Il portait une veste beige, ample et bien chaude, un pantalon en cachemire rouge et des chaussures de golf écossaises.

— Vous êtes-vous décidé sur les paris, Dan ? demanda Kathy Hahl à peine fut-elle assise à ses côtés.

Elle connaissait déjà la réponse. Puisque Demmet ne buvait qu'un vin léger, les enchères seraient lourdes. Il ne buvait de l'alcool qu'avant les parties non intéressées.

— Quatre coups et demi, proposa-t-il.

— C'est ce que je vous ai offert.

— Pourquoi ne pas plutôt parier tout ce que je vous dois sur cette partie ? Quitte ou double ?

— Cela voudrait dire que vous me devez le double de ce que vous ne pouvez pas, actuellement, me payer.

— Je peux faire des extras pour vous, rappela Demmet.

— Il faut être raisonnable, Dan. Nous ne vendons pas du meurtre en supermarché.

— Parfois on dirait que si, répliqua Demmet. Prenons par exemple Wilberforce. Pourquoi l'avoir éliminé ? Puisque d'après ce que j'ai compris l'homme qui voulait le voir disparaître avait refusé d'en payer le prix ?

— Exact, fit Kathy Hahl. Mais il est lui-même mort et je ne tenais pas à ce que les autorités s'appesantissent trop longuement sur son décès, ce qu'ils auraient fait si Wilberforce avait poursuivi son enquête fiscale. Wilberforce devait donc disparaître.

— Vous voulez dire que Wilberforce ne rapporte strictement rien ?
Kathy approuva de la tête.

— Moi j'ai fait mon boulot et je veux être payé, reprit Demmet.

— Bon ! d'accord, disons que maintenant vous ne me devez plus que la moitié de ce que vous ne pouvez pas me rembourser.

— Pourquoi êtes-vous en train de m'acculer ? Je sais très bien que c'est ce que vous êtes en train de faire.

— Tout ce que vous me devez contre une faveur, proposa Kathy Hahl.

— Je refuse de descendre quelqu'un dans la rue, prévint Demmet.

— Vous n'aurez pas à le faire.

— Ça ne me plaît guère plus.

Kathy fit signe au barman qui, plus loin, s'endormait presque, accoudé au comptoir.

— Deux Martini très secs. Un sans glace l'autre avec, ordonna-t-elle.

— Mais qu'est-ce que vous faites ? interrogea Demmet.

— Je nous commande à boire. Nous allons faire une partie pour nous détendre, n'est-ce pas ?

— Vous me bousculez, Kathy. Je vous connais. Vous êtes en train de me coincer.

— Monsieur ne prend pas de zeste, mais une olive verte. C'est ça, une olive verte dans le Martini avec glace. Merci.

— Vous ne m'entraînez pas dans un pari aveugle, Kathy, prévint Demmet.

Les Martini arrivèrent dans des verres givrés. Kathy Hahl s'empara du sien et but quelques gorgées. Il était bien sec comme elle les aimait. Une sensation chaude lui envahit le corps.

— À votre santé, lança-t-elle.

Demmet leva son verre sans boire.

— Vous avez peur de me donner ces quatre coups et demi d'avance et vous vous défilez, fit Demmet.

— Non pas du tout. Allez, buvez.

— Vous êtes rusée, Kathy, très rusée, mais savez-vous que vous êtes également stupide ? Vous êtes même complètement insensée si vous voulez savoir la vérité. Vous auriez pu tout avoir sans...

— Chut !

— Je n'allais rien dire de mal. Vous auriez pu tout avoir sans risques. Il vous suffisait de devenir M^{me} Daniel Demmet.

Kathy Hahl éclata de rire dans son verre. Le liquide gicla. Elle essuya les quelques éclaboussures sur le bar à l'aide d'une petite serviette en papier. Elle riait toujours.

— Je suis désolée, Dan. Je ne voulais pas rire.

— C'est bon. Nous jouerons donc à quatre coups et demi, salope !

répliqua Demmet et il lui balançâ son verre au visage.

Lorsqu'ils arrivèrent sur le premier *tee* ¹⁶, elle riait encore.

— À vous l'honneur, Dan, je n'ai pas encore la force de jouer ma première balle, ânonna-t-elle se balançant sur son *driver*, le visage rouge cerise, les yeux pétillants de joie. N'y allez pas trop fort, ce n'est pas une journée à frapper dur.

Le Dr Daniel Demmet plaça sa balle et planta ses pieds, véritables générateurs de rage raccordés à son *driver*. Il allait expédier cette balle sur le *fairway*, bien plus loin que n'importe quelle femme hilare ne pourrait le faire. Il la briserait sur ce premier trou en prenant le risque d'un *swing* fort malgré le *fairway* glacé. Avec un peu de chance, il pouvait réussir un *eagle* ¹⁷.

Le club remonta lentement en arrière, entraînant le haut de son corps puis il descendit frapper la balle pour remonter sur sa gauche. Son mouvement était puissant. La balle partit, s'élevant doucement. Arrivée au sommet de sa courbe elle s'incurva légèrement sur la droite. Il l'avait *slicée*. Elle se posa correctement sur le *fairway*, mais le *slice* l'expédia dans le *rough* au milieu des feuilles. Il savait qu'il ne la retrouverait jamais.

Il remplaça une autre balle rapidement sur le *tee* et, essayant d'oublier le souvenir de ce *slice* désastreux, frappa très vite pour en terminer avec ce trou. Cette fois-ci il ne coupa pas sa balle qui fila droit dans les bosquets. L'ayant suivie des yeux il revint en trotinant vers la voiture électrique qu'il partageait avec Kathy Hahl, prit trois balles dans son sac et courut vers le *tee*, décidé cette fois-ci à éviter le *rough*. La balle partit de nouveau sur sa droite mais resta sur le *fairway* tout simplement parce qu'il ne l'avait pas frappée assez fort.

— Au mieux vous le ferez en cinq coups, fit Kathy, prenant place sur le premier *tee*.

Elle se déhancha à plusieurs reprises. Exécuta un *swing* d'échauffement puis s'écarta de la balle, inspira profondément et fit un second *swing*.

Agrippant fermement son club, elle se planta bien sur ses pieds, puis d'un *backswing* très lent, frappa un *drive* doux et légèrement montant qui retomba cent vingt mètres sur le *fairway* où la balle continua à rouler sur au moins quatre-vingt-cinq mètres.

— Allez, allez, dépêchez-vous. Vous avez l'intention d'y passer la journée ? cria Demmet. De quoi vous êtes-vous servie pour ce coup ?

— Un bois cinq. Une petite finesse personnelle.

— Vous vous êtes servie d'un bois cinq sur un trou de quatre cent trente-cinq mètres ?

— Je joue à ma façon, Dan.

Ayant quatre coups de retard, Demmet savait qu'il devait faire quelque chose de fantastique. Sa balle était en haut d'une touffe

d'herbe gelée.

Il annonça à Kathy qu'il allait se servir de son *driver* et pourquoi ne le regarderait-elle pas jouer ?

Elle le fit. Demmet également. Jouant un golf de dernier recours vu son retard, Demmet frappa la balle bas et droit. Elle décolla et fila vers le *green*. C'était de la conduite sur verglas. Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle eut voyagé sur trois cent quatre-vingts mètres. Demmet, triomphant, regarda Kathy Hahl son visage rougi par le vent froid de l'après-midi.

— Alors ? fit-il ravi.

— C'est pas mal, reconnut Kathy Hahl dont le coup suivant s'arrêta à cinquante mètres du *green*.

Son troisième coup écorna la balle. Demmet, un peu sur le côté, tenta le tout pour le tout avec un coup penché, mais les balles de golf ne mordent pas sur des *greens* gelés. La balle rebondit et sortit du *green*. Au deuxième trou il était déjà vaincu. Au troisième, il avait six points de retard, au quatrième, sept. Au cinquième, il abandonna pour les premiers neuf trous, suggérant qu'ils passent directement au dixième. Ils étaient seuls sur le parcours.

Conduisant leur petite voiture électrique le long d'une allée bordée d'arbres, Kathy, d'un coup de pied, lui enleva le sien de l'accélérateur. La voiture s'immobilisa.

— Dan, vous savez que vous n'allez pas me battre, fit-elle.

— Nous verrons, nous verrons. Allez venez, il fait froid ici.

— Au mieux vous pouvez espérer un match nul et vous n'y arriverez pas, reprit-elle, posant sa main gantée sur son pantalon. Je veux quelque chose, Dan, et en échange je suis prête à effacer l'ardoise, d'accord ?

Elle lui embrassa le lobe de l'oreille. Il était rouge de froid.

— Que voulez-vous ? interrogea-t-il.

— Je veux que vous me débarrassiez de M^{me} Wilberforce.

— Encore une opération spéciale ?

— Non, nous ne pouvons pas courir ce risque. Ce serait trop proche et trop semblable à la mort de son fils. Nous tenons un bon filon, il ne faut pas le gâcher, expliqua-t-elle d'une voix douce comme de la soie. D'ailleurs..., reprit-elle.

— D'ailleurs, quoi ?

— D'ailleurs, je voudrais essayer quelque chose de nouveau sur M^{me} Wilberforce.

— Quoi ?

— Il s'agit d'une drogue particulière.

— Dans ce cas donnez-la-lui vous-même. Vous n'avez qu'à la lui mettre dans son jus de pruneau du matin.

— J'ai essayé mais ça ne marche pas. Mon truc doit être injecté en

période de haute excitation pour être efficace à petites doses. Il faut que le sang soit en circulation intense pour véhiculer le poison, sinon cela risque de prendre trop de temps et j'ai peur qu'on découvre quelque chose avant que tout soit terminé.

— Quel genre d'excitation ?

— Celui-ci.

Elle remonta sa main jusqu'à sa braguette.

— Je vois. Et vous avez pensé à moi ?

— Oui.

— Comment vais-je faire ? Vous avez vu M^{me} Wilberforce, autant se taper un char d'assaut.

— Ne pensez pas à elle. Pensez à moi en faisant ça. Pensez à ça.

Elle fit glisser, en abaissant son visage, la fermeture Éclair du Dr Demmet.

Plus tard, il lui demanda de quel médicament il s'agissait précisément.

— C'est le prix de ma victoire d'aujourd'hui, Dan. Vous ne posez pas de questions.

Il haussa les épaules. Ça n'avait, au fond, pas d'importance.

Il retrouva M^{me} Wilberforce ce soir-là dans sa chambre de motel pour rediscuter de l'opération de son fils. Il essaya de penser à Kathy Hahl, à sa bouche chaude, cet après-midi, sur le parcours, mais la combinaison de Kathy Hahl et de M^{me} Wilberforce l'envoya vomir dans la salle de bains.

S'étant repris, il se nettoya le visage et enfila la bague spéciale que lui avait remise Kathy. Il retourna dans la chambre où l'attendait M^{me} Wilberforce.

« Ce serait peut-être plus facile de la balancer du haut d'une falaise », pensa-t-il.

CHAPITRE VIII

Le hall d'entrée de la clinique Robler s'élevait sur trois étages. Un gigantesque arbre de Noël éclairé de lumières multicolores, décoré de fines boules en verre et portant sur ses branches de nombreuses chaussettes de laine rouge nominatives s'élevait sur toute la hauteur.

Ce fut la première chose que virent en entrant les deux hommes. Ils s'arrêtèrent.

— Pouah ! fit le vieil homme, un fragile Oriental qui malgré le froid du mois de décembre ne portait qu'un kimono bleu.

— Ça suffit, Chiun ! fit son compagnon, apparemment beaucoup plus jeune, le visage mangé par des lunettes de soleil presque noires.

Le col de son manteau était relevé et une écharpe blanche lui cachait le bas du visage. Le vieil Oriental le soutenait par le coude comme pour l'aider à marcher.

— Pouah ! cracha à nouveau Chiun. Regarde-moi ça ! Vous autres, Occidentaux, avez vraiment l'art et la manière de transformer n'importe quoi en cochonnerie. Vous arrivez même à rendre un arbre laid. Il suffit de vous laisser faire.

— Chiun, fit Remo, sa voix étouffée par le foulard de soie blanche, le bureau d'admission est là-bas. Allez nous enregistrer et n'oubliez pas qui nous sommes.

— J'abandonnerai avec joie la connaissance de nos identités si je pouvais débarrasser ma mémoire de cette monstruosité.

— Inscrivez-nous, soupira Remo qui partit s'installer sur une rangée de canapés en cuir.

Un gardien en uniforme était installé derrière un bureau où il faisait office de réceptionniste et de standardiste. Il regarda le vieil Oriental debout devant le haut comptoir. Son visage arrivait tout juste à hauteur.

— Oui ? fit-il.

— Joyeux Noël ! lança Chiun.

— Joyeux Noël ?

— Oui, j'ai pensé apporter un peu d'esprit de fête dans votre vie. Cet arbre vous plaît-il ? demanda-t-il désignant l'objet en question d'un doigt par-dessus son épaule évitant de se retourner.

— Vous savez, on en a un chaque année, répondit le gardien.

— Ceci n'est pas une réponse à une question parfaitement claire, dit Chiun. Aimez-vous cet arbre ?

— Je suppose que oui, fit le gardien blasé. Je ne le regarde jamais vraiment.

— Ça n'en vaut pas la peine, en effet. Ne le regardez pas.

— Vous avez quelque chose à voir avec les arbres de Noël ? interrogea le gardien.

— Non, répliqua Chiun. Je suis le Dr Parle. Une chambre est réservée pour moi et mon malade, M. Williams. Quel est le numéro de la chambre ?

— Ah, oui ! en effet, fit le garde se redressant sur son haut tabouret en bois. Vous êtes dans la nouvelle aile. Suite 515.

Sa voix trahissait maintenant un nouveau respect quoiqu'il n'eût aucune idée de qui pouvait bien être ce M. Williams ou le vieillard devant lui. Mais le bureau de l'administrateur délégué l'avait fait aviser de leur arrivée en lui précisant qu'il s'agissait d'un malade très important envers qui il fallait faire preuve de beaucoup de sollicitude.

— Comment y allons-nous ?

— Je vais vous y conduire, dit rapidement le gardien en se levant d'un bond.

— Ce n'est pas la peine, indiquez-moi le chemin.

— Le couloir là. Vous le prenez jusqu'au bout. Il vous mènera à la nouvelle aile. Puis vous prenez l'ascenseur jusqu'au cinquième.

— Merci, fit Chiun en s'éloignant.

— Docteur ! appela le gardien toujours debout.

Chiun pencha la tête pour indiquer qu'il écoutait.

— N'avez-vous pas froid ?

— Froid ?

— Avec juste cette robe.

— Pourquoi aurais-je froid ? Votre chaudière est-elle en panne ?

— Non. Mais dehors il fait moins douze degrés.

— Moins treize.

— C'est pareil, commenta le gardien. Vous n'avez pas froid ?

— Je n'ai jamais froid quand il fait moins treize dehors et souvenez-vous de ne pas regarder l'arbre.

Il s'éloigna du gardien qui, perplexe, se grattait le crâne.

— Comment ça s'est passé ? interrogea Remo lorsque Chiun fut devant lui.

— Très bien. Nous avons la suite 515. Mais nous devons faire attention de ne pas attraper froid. Je crois que leur chaudière est cassée.

— Pourtant il a l'air de faire assez chaud ici.

— Je sais, mais il ne fait que moins treize dehors.

— J'ai eu l'impression, petit père, qu'il faisait plutôt moins douze.

— Pourquoi ne vas-tu pas discuter avec le gardien ? Vous pourriez échanger des idées sur vos sujets préférés : les arbres laids et les températures inexactes ?

— Conduisez-moi à ma chambre, fit Remo. Je suis malade et j'aimerais bien pouvoir m'allonger.

— Est-ce une plaisanterie ?

— Conduisez-moi à ma chambre.

Vu les deux cent soixante-quinze dollars par jour que coûtait la suite, elle était gaie et claire. Le salon était spacieux et l'éclairage dans la chambre à coucher tamisé. Au lieu de l'horrible vert habituel des hôpitaux, les pièces étaient tapissées d'un joli papier clair à fleurs jaunes.

Ils trouvèrent également dans la suite un petit arbre de Noël en plastique sur le haut du cabinet à liqueurs. Deux infirmières blondes et également décoratives, les attendaient.

— Monsieur Williams ? fit l'une à l'intention de Remo dès qu'ils entrèrent. Je suis Miss Baines et voici Miss Marshall. Nous sommes ici pour rendre votre séjour parmi nous agréable.

Remo allait parler, mais Chiun agita ses bras enveloppés de larges manches, gesticulant vers la porte et dit :

— Partez !

— Partez ? fit Miss Baines.

— Je suis le Dr Park. Si nous avons besoin de vous nous vous appellerons.

L'infirmière sourit, gênée, mais elle et M^{lle} Marshall quittèrent la suite.

— Vous n'aviez pas besoin de leur parler sur ce ton, fit remarquer Remo une fois qu'elles furent sorties.

— J'ai cru comprendre que c'était ainsi que se comportaient les médecins, répliqua Chiun inspectant leur nouvelle résidence. Que penses-tu de cette pièce ?

— Pas mal, en tout cas bien mieux que certaines chambres de motels.

— Quelque chose en dérange la symétrie.

Remo leva des sourcils interrogatifs.

— Voilà, ceci, fit Chiun raflant le petit arbre de Noël en plastique.

Le tenant à bout de bras, comme pour éviter qu'il le contamine, il le porta jusqu'à un placard dans lequel il l'enferma à clef.

— Voilà. C'est beaucoup mieux ainsi.

— Vous n'auriez pas dû faire ça, Chiun. Vous auriez pu le redécorer avec des balles de tennis.

— Le redécorer pour que tu puisses à nouveau me refuser mon cadeau promis ?

— Promis, petit père ? demanda Remo qui ne se souvenait pas

avoir jamais promis de donner à quiconque Barbara Streisand.

— Aux yeux d'un homme juste une chose qui doit être faite, est une promesse envers le monde et envers lui-même. C'est ce qui différencie les hommes droits des pâles morceaux d'oreille de cochon.

— D'accord, Chiun, d'accord. Êtes-vous bien sûr d'avoir compris notre plan ? reprit Remo essayant de changer de sujet.

— Oui, je suis tout à fait sûr d'avoir compris *notre* plan. Mais cela m'insulte de l'appeler *notre* plan. C'est *ton* plan. Tu es monsieur Williams, personnage à grosse fortune, je suis ton médecin. Nous allons essayer de trouver quelque chose de suspect dans cet hôpital. Tu feras savoir aux gens d'ici que tu as des problèmes d'impôts en espérant que quelqu'un te contactera.

— C'est tout à fait ça.

— Je suis gratifié que tu aies partagé ta sagesse avec moi.

— Vous savez également pourquoi nous procédons de cette façon, n'est-ce pas, Chiun ?

— Oui, parce que tu es stupide.

— Non, parce que cette fois-ci nous allons être intelligents. À Scranton j'ai tout fait à votre manière. J'ai remonté la filière jusqu'au sommet. C'était merveilleux, sauf que le type que j'étais censé protéger a été tué. J'ai éliminé sept ou huit personnes et cela n'y a rien changé.

— C'était *ma* façon ? demanda Chiun. Se balader tel un soldat ivre en souhaitant aux gens une joyeuse fête du Cochon tout en éparpillant des corps dans le paysage ? Ma façon c'est d'éliminer la personne qui suscite le problème. Amuse-toi tant que tu veux, mais si tu te trompes de cible tu n'auras rien fait. Ne me blâme pas pour ton incapacité à identifier la cible exacte. Je ne suis, après tout, qu'un pauvre serviteur qui n'est pas admis dans vos secrets à toi et au Dr Smith.

— Justement cette fois-ci nous allons découvrir exactement qui est le responsable avant d'aller toucher à qui que ce soit.

— Et pour cela il nous faut jouer au docteur et au malade ?

— Évidemment, Chiun. C'est la beauté de la chose. Grâce à notre argent nous pourrions circuler dans l'hôpital comme on veut. Personne ne va déranger quelqu'un qui a envoyé vingt-cinq mille dollars d'avance.

— C'est beaucoup d'argent ?

— Énormément, répondit Remo, même pour un hôpital. Ça peut durer jusqu'à deux semaines complètes si vous n'êtes pas à la Sécu.

— Je réserve mon jugement sur ton plan.

— Ça va marcher comme sur des roulettes, fit Remo. Finie la violence !

CHAPITRE IX

Le Dr Daniel Demmet entra dans le bureau et balança négligemment la bague dorée sur la table. Puis il se servit un verre et s'installa dans un confortable fauteuil en cuir. Il fixa un instant la vodka d'un air maussade avant de la porter à ses lèvres et d'en boire la moitié d'un coup.

— C'est quand même un peu tôt dans la journée, même pour vous, non ? remarqua Kathy Hahl, assise de l'autre côté de la table de travail.

— C'est bon à n'importe quel moment de la journée, répliqua Daniel Demmet d'une voix geignarde.

— Pas pour un médecin en tout cas, dit-elle.

— Pour le genre de médecin que je suis, c'est parfaitement acceptable.

— C'est donc ça qui vous dérange ?

— Oui. Si vous tenez absolument à le savoir. J'en ai marre.

— Vous êtes tout simplement dégoûté parce que M^{me} Wilberforce ne vous a pas vraiment excité, fit Kathy en souriant.

— Oui. Peut-être que ça joue. Qu'y a-t-il dans cette bague ?

— Juste de la recherche, répliqua Kathy Hahl. Quelque chose de nouveau que l'on expérimente. Aucune raison de vous faire du souci là-dessus.

— Va-t-elle mourir ? demanda Demmet, avalant le reste de sa vodka.

— Évidemment, répondit Kathy Hahl. Nous ne pouvions pas la laisser vivre, n'est-ce pas ? Pas depuis qu'elle nous harcèle et raconte à qui veut l'entendre que l'on a tué son cher fils.

— Peut-être, mais ça ne me plaît plus.

— Vos bookmakers, eux, sont assez contents, car au moins vos dettes sont réglées. Et votre compte en banque se trouve régulièrement approvisionné. Quant à moi, ça me plaît également parce que... parce que ça me convient.

— Prenez un verre avec moi, proposa Demmet agitant légèrement son verre.

— Vous feriez mieux au contraire d'arrêter un peu... Vous avez une opération cet après-midi si je ne me trompe ?

— Oui, reconnu-il sinistrement. Mais aujourd'hui je peux y aller rond comme un petit pois si ça me chante. Je n'ai personne à tuer.

— Pas la peine de venir pleurer sur mon épaule. J'ai pas le temps de vous consoler aujourd'hui.

— Non ?

— Non. Une importante personnalité vient d'arriver à la clinique.

— Pourquoi ne pas la tuer tout de suite, avant qu'elle n'ait l'occasion de se plaindre de la nourriture ?

— Celui-là on veut le garder en vie.

— Qu'est-ce qui le rend si différent des autres ?

— Personne ne le sait encore. Il voyage sous le nom de Williams, accompagné de son médecin personnel, et nous a versé vingt-cinq mille dollars d'avance pour l'utilisation des facilités qu'offre la clinique.

— Williams ? Jamais entendu parler d'un Williams qui soit connu.

— De toute évidence il ne s'agit pas de son vrai nom. Mais j'aurai vite fait de découvrir sa véritable identité. Peut-être aura-t-il envie de faire une donation conséquente à la clinique Robler en cas de décès soudain.

— De toute façon, tant que vous ne décidez pas de l'exterminer, il ne me concerne pas. Et même alors, peut-être, ne me sentirai-je pas concerné.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? interrogea Kathy Hahl.

— Vos histoires ne me plaisent plus du tout. Il y en a trop. M^{me} Wilberforce était une horrible sorcière, mais elle n'avait rien à voir avec quoi que ce soit. Sur elle, c'était un acte gratuit.

— Elle représentait un danger potentiel. La seule façon d'éviter ce genre de dangers, c'est de les éliminer.

— La seule façon d'éviter la soif, c'est de l'éliminer, dit-il en se resservant. Vous en prenez un ?

— Non, merci.

Elle avait souri, mais sèchement, sans la moindre chaleur, sans le moindre humour.

— Dans ce cas, je peux espérer que quelqu'un d'autre voudra bien, répliqua furieux Demmet, et il quitta le bureau en claquant la porte.

Kathy Hahl le regarda partir, puis s'empara de la bague dorée posée sur la table, devant elle.

Peut-être bien que le Dr Daniel Demmet commençait à avoir peur ? Cela le rendrait dangereux. Mais si l'expérience sur M^{me} Wilberforce s'avérait aussi concluante que celle sur Anthony Stace, le Dr Demmet devenait révocable.

Elle glissa la bague dans son sac.

CHAPITRE X

M^{me} Wilberforce fut trouvée dans son lit de motel là où l'avait laissée le D^r Demmet.

Il l'avait prise aux premières heures du jour. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas eu un homme, si longtemps. Toute sa vie elle avait houspillé et malmené ceux qui l'entouraient et ensuite elle avait tout reporté sur son fils, essayant de briser son énergie, sa volonté et son corps. C'est pour ça que lorsque Demmet, sans lui demander son avis, l'avait renversée sur son lit pour lui faire l'amour, elle avait compris que toute sa vie elle n'avait au fond désiré qu'une chose : un homme qui lui tienne tête... et la baise.

Demmet fit justement cela puis la laissa dans son lit en train de penser combien le sexe était une chose bien agréable. Elle était absolument persuadée que ce merveilleux D^r Demmet n'avait rien à voir avec cette véritable conspiration du silence autour de la mort de son pauvre fils. Il lui avait d'ailleurs très bien expliqué et avec beaucoup de tact que malheureusement il était impossible de le sauver et que, malgré tous ses efforts...

Elle pensa à tout cela juste avant de fermer les yeux, décidée à s'endormir. Mais le sommeil ne vint pas. Une violente douleur la prit tout d'abord du côté gauche de la tête puis sur la droite et finalement elle eut l'impression qu'un marteau-piqueur lui défonçait le crâne.

Elle s'était alors levée et rendue dans la salle de bains pour prendre de l'aspirine. Elle en prit deux. Lorsqu'elle renversa sa tête en arrière pour bien les faire passer, elle eut une rapide vision de son image dans le miroir de l'armoire à pharmacie.

Elle eut un choc et se pencha pour mieux s'examiner. « L'activité sexuelle est censée rajeunir, pensa-t-elle, et donner un air épanoui. » Mais elle se découvrait des yeux cernés de rides et bordés de lourdes poches qui n'étaient pas là la veille. Son mal de tête ne faisait qu'empirer. Elle songea qu'il devait sérieusement perturber son organisme pour causer les effets qu'elle contemplait dans la glace. Elle espérait qu'il ne s'agissait que d'une simple migraine et non pas des premiers symptômes de cette horrible maladie qui avait emporté Nathan David, la pneumonie. Ce serait terrible, quoique elle, au moins, aurait ce gentil D^r Demmet pour la soigner.

Elle retourna se coucher en essayant de ne pas penser à son mal de crâne, mais ce ne fut que vers cinq heures du matin qu'elle s'assoupit.

Elle dormit bien au-delà de son heure de réveil habituelle, six heures quarante-cinq. Une femme de chambre vint frapper à neuf heures trente, entra, la vit dans son lit et ressortit sur la pointe des pieds. Lorsqu'elle revint sur le coup de midi trente, la pancarte *ne pas déranger* était toujours sur la porte. Elle entra de nouveau et constata que M^{me} Wilberforce continuait à dormir. Cela lui parut anormal. Elle l'appela doucement pour la réveiller, mais sans résultat.

La femme de chambre décida alors de prévenir le directeur.

— Qu'est-ce que c'est ? fit le directeur lorsque, finalement, il se décida à la suivre jusqu'à la chambre. J'espère que c'est important.

— Cette femme refuse de se réveiller. Je crains qu'elle ne soit malade.

Le directeur s'arrêta sur le pas de la porte.

— Voyons. Ah ! oui, c'est la chambre de M^{me} Wilberforce. Elle est arrivée hier.

— Madame Wilberforce ! appela-t-il.

Les couvertures ne bougèrent pas.

— Madame Wilberforce ! répéta-t-il un peu plus fort sans toujours oser entrer dans la chambre.

— Elle ne répond pas, fit la femme de chambre. Je crois qu'elle est malade.

— J'espère que vous avez raison, sinon vous allez m'entendre ! répliqua le directeur qui avait pris l'habitude de parler durement à la jeune Portoricaine depuis qu'elle lui avait fait l'affront de refuser de passer un après-midi avec lui dans une des chambres vides du motel, en le menaçant de mettre sa femme au courant s'il insistait.

Le directeur avala longuement sa salive. Pénétrer dans une chambre occupée par une femme n'est pas le genre de choses qu'un directeur d'hôtel fait de gaieté de cœur.

— Quant à vous ne bougez pas d'ici, murmura-t-il à la fille, s'assurant ainsi la présence d'un témoin.

Il la bouscula et avança jusqu'au lit où il se remit à appeler la forme sous les couvertures du nom de M^{me} Wilberforce, mais toujours sans succès. Il se saisit doucement d'un morceau de couverture et secoua légèrement.

— Madame Wilberforce !

Un faible grognement lui répondit. En faisant très attention, le directeur rabattit alors le drap qui recouvrait la tête. Il s'arrêta net, fixa le visage et se rejeta brutalement en arrière.

— Mais ce n'est pas M^{me} Wilberforce !

— Ce n'est pas elle ? fit la jeune fille, avançant dans la chambre.

— Non, venez voir.

Elle avança, d'abord hésitante, puis, d'un pas décidé, vint aux côtés du directeur regarder le visage sur l'oreiller. Involontairement elle lâcha un cri. Ce qu'elle découvrit était d'une laideur indescriptible. La peau était desséchée et les rides de l'extrême vieillesse y creusaient de profonds sillons. Les cheveux étaient gris et d'occasionnels longs poils blancs portaient des joues et du menton.

— M^{me} Wilberforce est beaucoup plus jeune, fit le directeur. C'est moi qui l'ai enregistrée hier. Ce n'est pas elle.

La tête sur l'oreiller bougea légèrement. Les muscles des paupières frémirent puis lentement, comme en attente de la mort, ultime délivrance, les yeux vitreux jetèrent un regard terne sur l'homme et la femme debout à côté du lit.

Les lèvres tremblèrent légèrement mais aucun son n'en sortit. Elles bougèrent de nouveau, les muscles au coin de la bouche se tordant spasmodiquement, puis la bouche s'entrouvrit. Une voix rauque s'en échappa :

— Je suis M^{me} Wilberforce.

*

* *

Chiun regardait la télévision et Remo était allongé, s'exerçant à la méditation, lorsque le téléphone à côté du canapé en velours vert retentit.

— Smith à l'appareil, fit la voix acide et aigre. Je viens d'apprendre que M^{me} Wilberforce... il me semble que vous l'avez rencontrée... vient d'être emmenée à la clinique Robler.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Je n'en sais rien. Elle est tombée malade dans un motel juste en dehors de la ville il y a à peu près une heure. Vous voyez le rapport bien évidemment ?

— D'abord son fils, ensuite elle. Pourquoi ? j'en sais rien.

— Essayez de le découvrir.

— Rien de neuf par ailleurs ? Rien de nouveau sur l'enquête d'I.R.S. ?

— Rien. Apparemment Wilberforce devait tout garder dans sa tête. Nous ne saurons probablement jamais ce qu'il avait découvert. Tenez-moi au courant. Au fait cette ligne est tout à fait sûre. Nos propres hommes l'ont vérifiée.

Remo raccrocha lentement, puis se leva d'un bond. Il regarda le dos de Chiun absorbé par les images sur l'écran de télévision.

Pas la peine de le déranger, d'autant moins qu'il n'avait aucune chance d'y parvenir. Chiun ne bougerait pas de devant ses feuillets avant la dernière image. La pièce pouvait sauter, être inondée ou en

feu. Lorsque la fumée se serait dissipée, les eaux retirées et les débris volatilisés, Chiun serait toujours là en position de lotus en train d'écouter le Dr Lance Ravenel résoudre les problèmes du monde avec sagesse et gentillesse.

Remo portait un tee-shirt marron, un pantalon en jersey de laine et des mocassins de cuir à semelles de caoutchouc importés d'Italie.

— Je m'en vais, Chiun, annonça-t-il à voix haute.

Aucune réponse.

— Peut-être ne reviendrai-je jamais. C'est ma mission la plus dangereuse, précisa Remo.

Silence.

— Mais ce sera la meilleure.

— Pas très difficile, répliqua Chiun, puis le silence régna, uniquement interrompu par les voix télévisées.

— Chiun, vous êtes une merde ! hurla finalement Remo.

Mais il n'obtint pas de réponse pour autant. Il mit les lunettes noires qu'il n'aimait pas vraiment porter et qui de surcroît exaspéraient Chiun.

Remo les avait achetées en se promenant dans les rues de San Francisco en fin d'après-midi avec lui. San Francisco était une de leurs villes préférées parce que sa nature cosmopolite et polyglotte ne trouvait rien à redire devant ce vieil Oriental de quatre-vingts ans en kimono accompagné d'un jeune Américain mince aux traits durs. Et, tant que Remo gardait Chiun loin de Chinatown, tout se passait bien.

Ce jour-là, ils marchaient sur Union Square et Chiun insista pour entrer dans un grand magasin. Remo partit regarder les clubs de golf. Lorsqu'il revint il trouva Chiun dans un coin du rez-de-chaussée observant un ophtalmologue ajustant des verres pour une jeune femme.

Chiun ricanait tout haut. Le spécialiste et la jeune femme se retournaient constamment pour le regarder.

— Que faites-vous, petit père ? s'enquit Remo.

— J'observe cet homme esquinter la vision de cette jeune femme.

— Chut, on va vous entendre !

— Bien, fit Chiun. Pense au nombre d'yeux que je pourrais sauver si seulement ils voulaient bien tous écouter.

— Chiun, certaines personnes ont besoin de lunettes.

— Faux. Personne n'a besoin de lunettes pour voir.

— Mais si voyons. Vous avez déjà vu ces drôles de pancartes de lecture qui commencent toutes avec E. Certaines personnes n'arrivent pas à en déchiffrer les lettres.

— Ah, ah ! mais ils ne lisent pas des mots, fit Chiun triomphant. Qui serait assez bête pour épeler à la suite de simples lettres ?

— Là n'est pas la question, certaines personnes n'arrivent même

pas à distinguer les lettres.

— C'est tout simplement parce que leur muscle oculaire ne marche pas correctement. Les muscles ont besoin d'entraînement. Et au lieu d'exercer leur muscle pour qu'il fonctionne convenablement que font les gens ? Ils vont voir un soi-disant docteur qui les leur enferme derrière des morceaux de verre. S'assurant de la sorte que la pauvre personne n'aura plus jamais l'occasion de faire travailler ses muscles correctement. Ce que fait cet homme est une chose terrible.

— Mais certaines personnes ne savent pas contrôler leur muscle oculaire, protesta faiblement Remo.

— C'est tout à fait exact, reconnut Chiun. D'ailleurs la plupart sont américains. Ce pays est un cloaque de paresse. Nous avons beaucoup voyagé et il n'y a vraiment qu'ici que presque tout le monde porte des lunettes. Cela te suffit-il comme preuve de la paresse de tes concitoyens ?

— Ce n'est pas entièrement vrai, Chiun. Beaucoup de gens dans ce pays ont des difficultés avec leurs yeux car ils abusent de la télévision.

Chiun surpris en resta bouche bée.

— Tu mens ! fit-il.

— Non. Trop de télévision abîme les yeux.

— Oh ! gémit Chiun. Oh, l'infamie ! Veux-tu dire que ces merveilleux drames pourraient nuire à ma vision ?

— Peut-être pas à la vôtre, mais à celle de la plupart des gens.

— Oh, l'infamie ! Dire une chose pareille... et uniquement pour me blesser !

— C'est la vérité, petit père.

Chiun resta un instant silencieux, méditant sur l'atrocité d'une telle révélation, puis avec un sourire rusé il leva son index terminé par un ongle effilé.

— Bah ! Supposons même que tu dises la vérité, as-tu songé à tout le bien que ces feuilletons font à l'âme et au cœur ?

Remo soupira.

— C'est vrai, petit père. Ils sont très beaux et enrichissent la vie de chacun, aveugle ou non. Je préférerais que tout le pays devienne aveugle plutôt que de voir la splendeur de ces feuilletons raccourcie, ne serait-ce que d'une minute.

— Il reste de l'espoir pour toi, Remo. Mais pas pour lui, ajouta-t-il en désignant du doigt le docteur des yeux. Il devrait dire aux gens d'exercer leur muscle oculaire et non les envelopper dans des bandages de verre qui les empêcheront à tout jamais de voir correctement.

— Qu'est-ce que c'est que tout ce bruit ? lança alors une voix féminine.

Une jeune femme blonde à l'accent Scandinave sortit d'une pièce

de derrière le rayon *Optique*.

C'est alors que, pour la calmer, Remo avait acheté une paire de lunettes aux verres très foncés, bien qu'il n'en portât jamais. Chiun avait bien sûr raison. Sans aucune aide, le muscle oculaire entraîné est tout à fait apte à s'accommoder des éclairages et des distances. Les lunettes de soleil n'étaient que des béquilles pour un muscle handicapé.

Pendant qu'il essayait diverses montures, Chiun avait demandé à la jeune femme de lui trouver une paire de lunettes avec des verres en bois.

— Étant donné qu'il insiste pour s'esquinter la vue, nous pourrions au moins la protéger contre les éclats de verre.

Remo se décida pour les verres les plus foncés qu'il puisse trouver, les glissa dans la poche de sa veste. Il les portait pour la première fois quand ils pénétrèrent dans la clinique Robler. Elles devinrent une composante de son déguisement de milliardaire.

La musique d'orgue qui émana du téléviseur mit fin à ses pensées. Elle annonçait les publicités. Chiun en profita pour regarder Remo avec ses lunettes de soleil.

— C'est parfait, fit-il. Tu es venu ici à la recherche de quelque chose et la première chose que tu fais est de te couvrir les yeux pour ne rien voir ! C'est une approche typiquement américaine face à un problème.

D'un air dégoûté, le maître reporta son attention vers l'écran, reléguant Remo au plus bas échelon de ses intérêts, pour se concentrer sur une bonne femme chevaline qui vendait de la lessive.

Remo fit un pied de nez au dos du maître et sortit dans le couloir.

Les murs et le sol étaient en marbre crème dégageant une trompeuse impression de fraîcheur. Y posant une main, Remo sentit de la chaleur. La dernière nouveauté en matière de chauffage, des murs chauffants ! De toute évidence la clinique Robler n'avait pas l'air de s'inquiéter de son avenir financier.

Trois portes après celle de sa chambre, il vit un placard et s'y faufila. Sur une étagère il trouva exactement ce qu'il cherchait et en ressortit quelques instants plus tard vêtu d'une longue blouse blanche.

Avec sa blouse et ses lunettes il avait tout du play-boy traînant une gueule de bois, ce qui, de ce point de vue, caractérisait bien la plupart des médecins qu'il avait connus.

Il prit les escaliers et descendit au quatrième où il interrompit grossièrement une infirmière qui, assise à un bureau, parlait au téléphone.

— Où est le service des urgences ?

— Au premier étage, docteur, répondit-elle. Cet ascenseur là-bas.

— Votre col est légèrement élimé, fit Remo. Vous devriez faire plus

attention.

— Oui, docteur, répondit-elle et, perplexe, elle le regarda s'éloigner en se demandant qui il était.

Remo se rendit au service des urgences à pied et fut stupéfait de constater combien il était facile de circuler dans une clinique.

Personne ne l'arrêta, personne ne lui demanda qui il était, ou aurait pu, étant donné sa mise, lui poser des questions d'ordre médical. On aurait pu. Mais personne n'en fit rien. Il passa la tête dans plusieurs chambres, cherchant M^{me} Wilberforce, mais jamais on ne lui demanda un avis ou une aide.

Sa présence paraissait admise, mais non reconnue d'intérêt professionnel. Il ne savait pas si c'était bien ou mal, mais décida qu'en tout cas c'était insultant et certainement dû à l'absence de stéthoscope. Croisant un médecin dans le couloir, il lui déroba le sien subrepticement. Le médecin continua sans se rendre compte de rien et Remo passa le stéthoscope à son cou.

L'instrument fit merveille. À peine eut-il parcouru dix mètres qu'on l'arrêta pour lui demander son avis sur trois cas différents.

Dans le premier cas on l'interrogea sur un malade souffrant d'une jambe cassée. Il conseilla de l'aspirine et beaucoup de repos. Il accusa le second malade d'être un simulateur occupant indûment un lit d'hôpital. Et ce ne fut que dans la troisième chambre qu'il eut sa première occasion d'utiliser son stéthoscope. Il fut vraiment étonné de constater qu'on entendait en effet quelque chose avec ce machin-là.

Une grosse femme était allongée sur une table d'examen. Un jeune homme en blanc, de toute évidence un interne, l'examinait. Il leva un regard plein d'espoir sur Remo. Ce dernier posa le stéthoscope sur l'estomac de la femme et éclata de rire.

— Wouah ! Quel bordel ! On dirait de la soupe aux pois en train de cuire.

— Pardon, docteur ? demanda l'interne.

— D'après moi deux cuillères de bicarbonate toutes les trois heures devraient remettre de l'ordre là-dedans, et quant à vous, madame, vous feriez mieux de laisser tomber la bière.

L'interne s'approcha de Remo et lui glissa à l'oreille :

— Mais c'est de migraines dont elle se plaint.

Remo secoua la tête d'un air entendu.

— Bien sûr, fit-il. Elles viennent de la bière, c'est la levure qui gonfle à l'intérieur de son corps et les gaz qui en résultent font pression dans la cavité crânienne. Je me souviens très bien de frère Théodore expliquant justement cela à sa dernière conférence. Surveillez la levure. Et vous, madame, arrêtez la bière.

— Mais je, jamais je..., fit la femme dans le dos de Remo, qui, arrivé à la porte, se retourna.

— Et ne vous faites pas de souci pour la facture, dit-il en souriant. Vous n'aurez qu'à me l'envoyer.

Il sortit, espérant trouver encore quelqu'un sur qui il pourrait essayer son stéthoscope de nouveau.

Au bout du couloir se trouvaient deux larges portes métalliques avec une grande ouverture vitrée et grillagée au centre de chaque panneau. Remo jeta un œil puis poussa le battant. Il pénétrait dans le service des urgences.

Il y avait quatre pièces. Toutes étaient vides sauf une dans laquelle il devait trouver M^{me} Wilberforce.

Il trouva un masque chirurgical dans la poche de sa blouse, le mit, puis il poussa la porte.

Sur une table d'examen il y avait quelqu'un, partiellement recouvert d'un drap blanc. Et, autour, une équipe d'hommes et de femmes, médecins et infirmières, tout affairés. Deux infirmières massaient les jambes et les pieds du malade. Un docteur et une infirmière étaient penchés sur la région du cœur.

Les yeux de Remo furent attirés par un autre homme qui, debout aux côtés du malade, préparait une piqûre. De l'adrénaline, sans doute.

« L'a pas l'air heureux », songea Remo qui remarqua également que ses deux mains, l'une tenant la petite ampoule d'adrénaline et l'autre la seringue, tremblaient. Il a bu. Remo avança dans la chambre en sifflotant. Quelques têtes se tournèrent vers lui.

— Salut ! lança-t-il. Continuez, continuez, ne vous dérangez pas pour moi. Si je vois quelque chose qui cloche je vous en aviserai.

Et il leva son stéthoscope en signe de ralliement. Les visages retournèrent vers le patient.

Décontracté, Remo s'approcha. Il s'agissait bien d'une femme, mais d'une femme âgée comme il put le constater lorsque l'infirmière, qui ôtait à intervalles réguliers le masque à oxygène de sur son nez et sa bouche, lui donna un bref aperçu du visage. Remo repensa à M^{me} Wilberforce, l'énorme matrone qui l'avait coursé dans sa maison, et regarda à nouveau la vieille femme recroquevillée sur son lit.

« Merde ! pensa-t-il. Où est la mère Wilberforce ? »

Il allait quitter la chambre lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur la pancarte au pied du lit où il put lire, inscrit au feutre : *WILBERFORCE*.

Il retourna voir le visage de la femme. Comment était-ce possible ? Mais ces yeux... ce nez crochu... peut-être bien... c'était possible. Il l'observa attentivement. Il y a à peine quelques jours elle ressemblait à un membre de la garde prétorienne et aujourd'hui ce n'était qu'une petite chose rabougrie, fragile et *vieille*. Comment était-ce possible ?

Il regarda de nouveau le médecin qui, toujours tremblotant, avait terminé de remplir sa seringue. Derrière la malade il suivit le

graphique désordonné qui s'inscrivait sur l'écran de contrôle. La respiration artificielle continuait ainsi que le massage des membres inférieurs.

Une autre personne pénétra alors dans la pièce. Tout comme le médecin aux mains tremblantes, la jeune femme ne portait pas de blouse blanche, mais un chandail moulant et une jupe qui mettait en valeur ses longues jambes bien faites.

Elle entra d'une démarche impériale, comme si l'hôpital lui appartenait. Une des infirmières prenant conscience d'une intrusion leva les yeux, prête à réprimander l'importun. Mais lorsqu'elle vit de qui il s'agissait elle retourna à son massage de la jambe droite.

La beauté aux cheveux auburn s'avança aux côtés du médecin à la seringue.

— Comment cela se passe-t-il, docteur Demmet ?

— C'est un cas sérieux, Miss Hahl, répondit-il d'une voix faible et tremblotante.

— Ah ?

— Il y a une détérioration générale de toutes les fonctions vitales. Sénilité avancée.

— Pourrez-vous la sauver ?

— Je ne sais pas.

— Essayez, dit la femme, ses yeux fixant ceux du médecin. Essayez, répéta-t-elle.

« C'est presque un défi », pensa Remo.

— J'en ai bien l'intention, répliqua le docteur.

— Tant mieux. Tant mieux.

Le médecin se pencha et enfonça l'aiguille entre les côtes de la patiente, puis d'un coup il injecta l'adrénaline directement dans le cœur.

La jeune femme en chandail jaune regarda un instant, puis parcourut des yeux la salle. Son regard s'arrêta sur Remo debout derrière le groupe d'infirmières et de médecins. Il réalisa combien il devait paraître en dehors du coup avec ses lunettes de soleil.

La jeune femme vint vers lui.

— Qui êtes-vous ?

Remo opta pour l'excentricité.

— Williams, mon nom. Maladie, ma passion.

— Williams ? Êtes-vous *le* Williams ?

Remo approuva de la tête. Il constata que la jeune femme en était tout impressionnée. Ses yeux intelligents se mirent à briller comme illuminés de l'intérieur.

— Mais pourquoi êtes-vous là ? demanda-t-elle.

— J'aime les hôpitaux. J'ai toujours voulu être médecin. Je joue au golf tous les mercredis et j'ai un stéthoscope, pour moi tout seul. Je

voulais être ici. J'aurais manqué ça pour rien au monde.

— Je suis Kathy Hahl, l'administrateur déléguée. Je voulais venir vous voir pour m'assurer que vous ne manquiez de rien.

— Pas la peine. Je suis ravi d'être ici. Je m'amuse follement. Passionnant de voir tous ces gens extraordinaires s'acharner sur cette pauvre vieille dame. Drôle de chose, il paraît qu'elle n'est pas aussi vieille qu'elle en a l'air ?

— En effet, il paraît.

— Un cas tout à fait remarquable.

Kathy Hahl approuva de la tête.

— Un genre de vieillesse instantanée, continua Remo. J'en n'avais jamais entendu parler avant.

— Il semble que ça peut arriver. Un très fort traumatisme peut produire ce résultat. Or il paraît que cette femme vient récemment de perdre un fils auquel elle était très attachée.

Remo ne répondit pas. Il observait le médecin au chevet de la malade. Comment s'appelait-il... Dr Demmet ? Il appuyait sur la poitrine de la malade avec son poing. L'électrocardiogramme n'était plus que faibles collines et douces vallées, Demmet insista plus fort.

— Vivez, nom d'un chien, vivez ! cria-t-il.

— Hummm ! fit Remo. Oui, un choc. Son fils, Nathan. Ils étaient très proches.

Comme il continuait à observer le médecin, il ne vit pas l'éclair qui passa dans le regard de Kathy Hahl lorsqu'il prononça le prénom de Nathan. Personne n'avait mentionné ce nom de « Nathan ». Elle comprit subitement que M. Williams n'était pas seulement un milliardaire excentrique, mais autre chose. De probablement très dangereux.

Demmet serra les poings et les secoua devant son visage manifestant sa propre frustration.

— C'est terminé, fit-il d'une voix lourde vers l'équipe médicale. Vous n'avez qu'à arrêter. Elle est morte.

Il regarda alors dans la direction de Kathy Hahl et de Remo.

— Je n'ai pas pu la sauver, dit-il à Kathy Hahl par-dessus le cadavre de M^{me} Wilberforce.

— C'est vraiment dommage, docteur Demmet, répondit Kathy Hahl, et Remo crut discerner une intonation de sarcasme. C'était sans aucun doute au-dessus de vos talents médicaux !

Demmet la regarda puis reporta son attention sur sa patiente et Remo vit disparaître la fureur qui s'inscrivait sur son visage pour laisser place à une expression presque de soulagement. Puis il pivota et sortit de la salle des urgences. « Voilà un comportement étrange, songea Remo, ce Dr Demmet vaudra la peine d'être surveillé. »

— Il a l'air de le prendre très mal, fit Remo sur le ton de la

conversation à Kathy Hahl.

— Oui, répondit-elle. Certains médecins se sentent personnellement responsables et cela rend leur vie difficile. Elle marqua un temps d'arrêt puis d'un ton gai reprit : Et vous, monsieur Williams, tout va bien ?

— Parfaitement.

— Les soins médicaux vous conviennent ?

— Je ne sais pas car j'ai amené mon propre médecin. Il ne laisse personne m'approcher.

— Vous avez l'intention de rester quelque temps parmi nous ?

Qu'avait-elle dit tout à l'heure ? Elle était quoi ici ? Administrateur déléguée. Tout à fait le genre de personne qu'il lui fallait pour répandre la rumeur que Remo voulait voir circuler dans l'hôpital.

— Pas trop longtemps. Jusqu'à ce qu'un petit futé d'I.R.S. me lâche un peu, lui murmura-t-il confidentiellement à l'oreille.

— Oh ! je vois, vous avez des ennuis avec les impôts.

— La malédiction de la classe des milliardaires, fit Remo.

— Eh bien ! souhaitons que tout s'arrange.

— Espérons-le.

— J'habite l'hôpital, monsieur Williams. Le standard sait toujours où me joindre. Si vous avez besoin de quelque chose... de n'importe quoi, n'hésitez pas à m'appeler. De jour comme de nuit.

Elle jeta à Remo un regard haute tension.

Lorsque Remo regagna sa suite il se sentait tout heureux. Il était dans l'hôpital depuis à peine quelques heures, et déjà il avait un suspect en la personne du Dr Demmet et pouvait espérer que son allusion à ses difficultés fiscales susciterait une proposition.

C'était en tout cas une bonne journée de travail. Tout dans la tête rien dans les muscles. Plus de Scranton. Il continuerait à intellectualiser cette affaire jusqu'au bout. Et lorsqu'il aurait terminé sa mission sans répandre la moindre goutte de sang, Smith serait ravi et Chiun serait forcé de reconnaître qu'il savait réfléchir. Aux yeux de Remo c'était presque déjà fait. Il savourait sa victoire. Il s'arrêta un instant devant la porte de sa suite puis, poussant le battant, bondit dans la pièce, sa blouse blanche au vent et son stéthoscope tournoyant autour de son cou.

— Yaaaahhh !

— Qu'est-ce que ce « yaaaahhh » ? demanda Chiun, assis près de la fenêtre, contemplant le hideux spectacle des bas quartiers de Baltimore, à quelques kilomètres de là.

— Cela s'appelle une entrée triomphante, expliqua Remo. Je suis le Dr Lance Ravenel venu sauver le monde de l'agonie du psoriasis.

— Tais-toi, fit Chiun. Le Dr Ravenel n'est pas le sujet qui convient à ta légèreté de demeuré.

— Hummm ! fit Remo, tout d'un coup à plat, son ballon de joie crevé par cette remarque. Vraiment ?

— Non, le Dr Ravenel est un noble membre d'une noble profession. La corporation des guérisseurs. Tu as bien vu comment il rend aux gens leur bonne santé dans les beaux drames.

— Mais ce ne sont que des histoires.

— Il y a plus de vérité dans ces histoires que dans tes soi-disant faits.

— Pfou !

— Veux-tu dire qu'il n'y a aucune vérité dans la façon qu'a le Dr Ravenel de guérir ses malades ?

— Souvenez-vous de San Francisco. Vous disiez que la maladie n'est qu'un manque de discipline de la part du malade. Avez-vous changé d'avis ?

— Non, c'est en effet ce qui cause la maladie. Mais si les médecins ne peuvent pas faire en sorte que les gens pensent correctement et mettent ainsi un terme à leurs souffrances, il faut bien qu'ils fassent autrement. Et c'est là un don qu'ils possèdent et que tu ne dois pas dénigrer, surtout pas toi qui n'en a aucun.

— Et depuis quand êtes-vous devenu un porte-parole de l'Ordre des médecins ?

— Je ne sais pas ce qu'est l'Ordre des médecins, mais si cela a à voir avec ne dire que la vérité, alors j'en fais partie.

Remo se contenta de grogner. À présent, complètement abattu après avoir été si emballé. La victoire ne lui paraissait plus aussi certaine que tout à l'heure. Il lui restait encore du pain sur la planche.

Autre chose le perturbait également. Le vieillissement soudain de M^{me} Wilberforce lui revenait sans cesse en mémoire. Il comprit que cela lui rappelait Anthony Stace à Scranton. Remo cherchait alors un vigoureux homme de cinquante ans et n'avait trouvé qu'un vieux spectre aussi desséché qu'un parchemin, qui paraissait accueillir la mort avec délivrance. Lui était-il arrivé la même chose ? Ce vieillissement soudain ? Et n'avait-il pas dit à Remo : « Méfiez-vous des hôpitaux » ? Kathy Hahl disait qu'un gros choc pouvait donner ce genre de résultat, mais Remo n'avait jamais entendu parler d'un choc suffisamment puissant pour provoquer un tel délabrement.

— Chiun, comment un homme vieillit-il ?

— En faisant don des meilleures années de sa vie à un ingrat qui ne reconnaît pas le meilleur des cadeaux.

Chiun était toujours fâché.

— Chiun, allons, pour une minute oubliez Barbara Streisand, voulez-vous ? Je viens juste de voir mourir une femme. Il y a trois jours c'était une matrone pleine de vigueur qui aurait pu lutter avec un ours.

— Ça me semble, par conséquent, ne pas être une très grosse perte.

— Non. Mais tout à l'heure elle paraissait avoir cent ans. Elle était recroquevillée et toute ridée. Vieille, vraiment vieille. La semaine dernière j'ai rencontré un homme dans la même situation. Il avait vieilli en vingt-quatre heures.

— Et tu ne le comprends pas ?

— Non.

— Il y a beaucoup de choses en ce monde que nous ne comprenons pas. Comme, par exemple, qu'un mangeur de viande américain puisse apprendre les secrets de Sinanju. Comment arrive-t-il à escalader un mur, rompre un lien, résister à une potion ?

Remo attendit que Chiun veuille bien répondre à ses propres questions comme il le faisait d'habitude. Mais cette fois-ci il se tut.

— J'ai changé, Chiun, suggéra Remo. C'est comme ça que j'ai pu réussir ces choses.

— Et tu as changé parce que tu en as eu la volonté.

— Voulez-vous dire que ces gens ont vieilli parce qu'ils l'ont voulu ?

— Non, fit Chiun. Je dirais qu'ils ont vieilli parce qu'ils n'ont pas voulu rester jeunes. Peut-être qu'une potion médicinale de ton pays les a vieillis. Mais cela n'aurait pas pu arriver s'ils ne l'avaient pas laissée faire. Personne ne change à moins de s'y autoriser. Ne vieillissent que ceux qui ont attendu de vieillir.

— Merci beaucoup pour une réponse qui n'en est pas une.

— N'hésite pas à m'appeler dès que tu as un problème, répliqua Chiun et il retourna à sa contemplation des sinistres faubourgs de Baltimore.

CHAPITRE XI

— Il s'appelle Dr Demmet. Non, je ne connais pas son prénom. Demmet c'est tout.

— Attendez une seconde, répondit Smith. Je vais interroger l'ordinateur.

Remo entendit Smith poser l'appareil puis tapoter sur une console incorporée à son bureau. Trente secondes plus tard il reprenait le téléphone.

— S'il y a quoi que ce soit sur ce Dr Demmet nous aurons un compte rendu d'ici une minute, annonça Smith. Mais pourquoi lui ? Qu'est-ce qui vous a frappé ?

— Je ne sais pas vraiment, fit Remo. Juste l'expression sur son visage dans la salle des urgences.

Remo se repassa la scène dans sa tête et revit les traits tirés de Demmet, ses efforts désespérés pour sauver sa patiente puis l'expression de soulagement quand il ne put plus rien pour elle.

— Oui, reprit Remo. Sa façon d'être, c'est tout.

— Ça ne pèse pas lourd comme élément concret, répliqua sèchement Smith. En tout cas certainement pas vingt-cinq mille dollars !

— Rassurez-vous, reprit Remo, j'ai aussi songé à faire distribuer un questionnaire au personnel de la clinique du genre : lequel d'entre vous est le meurtrier ? Si ce n'est pas vous veuillez indiquer cinq suspects par ordre de probabilité décroissante. Je vous les enverrai pour que vous puissiez faire analyser les résultats par votre stupide ordinateur qui décidera probablement que le coupable c'est moi. Bien sûr que je n'ai rien de concret ! Bordel, je viens juste d'arriver !

— Attendez, dit Smith, les résultats tombent.

Au bout d'une minute entière de silence il se mit à lire :

— Demmet Daniel M. D. ¹⁸ né à Elkton, Maryland...

— Sautez le *Who's who*, soyez gentil, interrompit Remo.

Après une légère pause, Smith reprit :

— Demmet était l'un des médecins appelé en consultation auprès de Nathan Wilberforce, il était l'anesthésiste au cours de l'opération de Boulder, l'autre type d'I.R.S. qui est décédé.

— Alors est-ce suffisamment concret, maintenant ? claironna

Remo.

— C'est hautement suggestif, concéda Smith.

— Suggestif, mon cul. C'est du solide, oui !

— Peut-être, en tout cas je garderais un œil sur Demmet si j'étais vous.

— Merci, fit Remo. Et si vous étiez à ma place que feriez-vous si vous aviez vu une femme vieillir de quarante ans en quelques jours ?

— Qu'êtes-vous en train de me raconter ?

Remo comprit que Smith était sérieusement intéressé. Il lui parla donc d'Anthony Stace puis de M^{me} Wilberforce. Lorsqu'il eut terminé, un lourd silence régnait à l'autre bout du fil.

— Je constate que maintenant vous êtes beaucoup moins rapide sur les suggestions, plaisanta Remo. Vous semblez toujours croire qu'ici, sur le terrain, tout est très facile. J'ai l'impression que vous ne vous rendez pas bien compte du genre de travail que je fais.

— Plutôt médiocre en général, répliqua Smith. En ce qui concerne le problème du vieillissement, je n'ai aucune explication à vous fournir pour l'instant. Je vais essayer d'obtenir des rapports d'autopsie sur les deux corps.

— C'est ça, faites donc, ça vous occupera. Et moi, pendant ce temps, je reste ici à faire le sale boulot. Celui qui permet justement d'éclaircir des questions de ce genre.

— Vous m'en voyez vraiment confus, fit Smith. Je ne me doutais pas que vous fournissiez un tel effort.

— C'est justement là le problème, personne ne réalise combien je travaille dur.

— J'essaierai de m'en souvenir, fit Smith, qui là-dessus raccrocha.

Remo en fit de même mais très lentement, contrôlant une furieuse envie de réduire l'appareil en poudre. Et ce uniquement parce que la facture irait à Smith et qu'il n'avait aucune envie de se faire à nouveau sermonner. Il parcourut du regard le grand salon.

Chiun dormait sur une natte dans un coin. Remo le regarda puis alla dans la chambre à coucher s'allonger sur le lit. Lentement il se mit à respirer profondément, inspirant l'air jusqu'au fond de son estomac, essayant de se débarrasser de la tension et de l'énervement résultant de sa conversation avec Smith. Inspire profondément jusqu'à l'aine. Retiens ta respiration. Expire. Inspire sur deux temps, retiens sur deux temps, puis une lente expiration sur deux temps et recommence. Il respira ainsi de nombreuses fois.

Peu à peu l'exercice respiratoire lui permit de se détacher de son environnement. Il se détendait, se calmait. L'énervement quittait peu à peu son corps et son esprit. Il entraînait dans un profond silence, un repos total, lorsqu'un « Rrrrooonnn » strident le fit tressaillir. On aurait dit une scie non huilée travaillant sur du bois vert. Le bruit lui perça les

tympan tel un pic à glace. Nom d'un chien, qu'est-ce que c'était ?

Le « Rrrrooonnn » reprit encore plus fort.

C'était Chiun. Le maître ronflait !

— Chiun, ça suffit ! cria Remo à la porte ouverte.

— Rrrrooonnn.

— Oh, pour l'amour du ciel ! grogna Remo qui se leva et claqua la porte, mais avant qu'il ait regagné son lit le ronflement reprit de plus belle.

D'un pas agressif il se rua dans le salon et s'arrêta net aux pieds de Chiun endormi.

Qu'est-ce qu'il aurait aimé lui enfoncer un doigt de pied dans les côtes pour le faire arrêter ! Mais il ne tenait pas à se retrouver avec, pour le moins, une jambe cassée.

— Comment voulez-vous que je dorme ? demanda-t-il à voix haute.

— Rrrrooonnn.

Résigné, Remo enfila ses mocassins à semelles de caoutchouc et sortit dans le couloir obscur de l'hôpital. Sa fureur l'avait repris et il songea un instant faire célébrer à sa façon, par tout l'hôpital, la fête du Cochon.

Impossible. Smith serait dingue avec un nouveau Scranton. Il décida donc d'arpenter le corridor. Ses semelles de caoutchouc crissèrent sur le sol en marbre bien ciré. Décidant d'absorber son esprit dans les mouvements de son corps, il s'exerça à la marche silencieuse.

Un peu plus loin débouchait un autre couloir encore plus sombre, et il décida de s'entraîner au crawl latéral des Ningas. Le dos appuyé au mur il parcourut le corridor en croisant son pied gauche devant le droit, en détendant ensuite au maximum sa jambe droite avant de repasser la gauche devant. Et ainsi de suite. Il parcourut de la sorte le couloir d'un bout à l'autre, de plus en plus vite jusqu'à ce qu'il atteigne la vitesse d'un sprinter. Il fit quatre fois l'aller-retour, mais n'en tira aucune détente car sur l'ultime parcours sa semelle de caoutchouc crissa lors du dernier mouvement et sa négligence ne fit que l'énerver davantage.

Il se résolut alors à courir et se précipita à fond de train sur une porte indiquant *sortie de secours*, descendit jusqu'à l'étage du dessous, y parcourut un couloir à toute vitesse puis redescendit un autre étage, recommença le long d'un autre corridor et ainsi de suite jusqu'à ce que finalement il débouche dans le hall d'entrée. Ce fut en vain : il restait tendu.

Il remonta les escaliers jusqu'au cinquième étage où il prit sur sa gauche, s'éloignant de sa chambre par un long couloir qui menait vers l'extrémité de la nouvelle aile. Il opta alors pour un exercice auditif. Persuadé qu'il devait y avoir un poste d'infirmière pas loin. Il tendit

l'oreille. Très vite il capta le bruit d'une plume grattant sur une feuille de papier. L'infirmière écrivait. Mais peut-être n'était-ce pas cela. Il écouta plus attentivement encore et perçut également, cette fois-ci, le faible chuintement d'un tissu bougeant à l'unisson avec le stylo. Probablement la blouse en nylon de l'infirmière. « Pas si mal », pensa-t-il assez content.

Il reporta alors son attention sur la porte de la troisième chambre du couloir, qui était légèrement entrouverte.

Remo se concentra alors pour éliminer tous les autres bruits de l'étage et écouta intensément. Il percevait deux personnes dans cette chambre. Deux hommes. Non... il y avait une femme. La respiration de l'homme était légère et nasale, la femme, elle, respirait plus profondément et plus doucement.

Non, Remo, tu te trompes. Impossible. Comment pourrait-il y avoir dans un hôpital un homme et une femme dans la même chambre ? Tu divagues. Il écouta de nouveau. C'était pourtant bien ça : un homme et une femme !

Manquait plus que ça ! La soirée était vraiment complète ! Il déconnaît même dans ses exercices auditifs. Il se glissa jusqu'à cette porte mystérieuse. L'infirmière – en était-ce bien une ? – n'était toujours pas en vue.

Il poussa la porte entrouverte et pénétra dans la chambre plongée dans l'obscurité. Il discerna bien deux lits. Un homme occupait le premier, une femme le second. Bon. Au moins il ne s'était pas trompé. Il se sentait assez content. Néanmoins il se demandait vraiment ce que faisaient un homme et une femme dans une même chambre d'hôpital. C'était un service mixte ou quoi ? N'y avait-il donc plus aucun respect des convenances ?

Se sentant enfin soulagé et détendu il suivit le couloir et aperçut au coin l'infirmière à son poste, rédigeant son rapport sur ses malades. Au même moment elle leva la tête et le vit. Ses yeux s'écarruillèrent sous la surprise et sa main instinctivement se posa sur le téléphone.

Remo tout sourire s'avança vers elle.

— Salut ! fit-il.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle, la main toujours sur l'appareil.

— Eh bien voilà ! en réalité je suis un enquêteur secret de la commission gouvernementale « contre le vice et pour la moralité ». Et j'aimerais savoir comment il se fait que dorment dans la même chambre un homme et une femme ? Dans la chambre 561.

— C'est M. Downheimer. Sa femme reste avec lui pendant qu'il récupère de son opération. Mais qui vous a autorisé à venir ici ?

— Rien ne m'arrête dans ma chasse à l'immoralité, reprit Remo. Elle doit être traquée partout, et anéantie si nous voulons préserver la fibre morale de la république. Car nous sommes en république et non

en démocratie.

— Mais...

— Bien sûr beaucoup de gens pensent qu'il s'agit d'une démocratie, mais ils se gourent. Chiun, lui, pense que c'est un empire, et se goure aussi. Une république vous dis-je, tout simplement une république.

— Je crois que je vais appeler un surveillant, annonça-t-elle en soulevant le combiné.

— Je n'ai jamais rencontré de surveillant qui fasse la différence entre une démocratie et une république, fit Remo. Mais si vous pensez qu'il peut participer à notre conversation, dans ce cas, surtout, allez-y, appelez-le. Quoiqu'il commence à se faire tard, je pensais me retirer.

— Il pourra vous montrer la sortie.

— Mais je ne sors pas. Je retourne à ma chambre.

— Où est votre chambre ?

L'infirmière était blonde avec un minois mutin. Le badge accroché à sa blouse indiquait son prénom : Nancy. Remo pensa un instant l'inviter dans sa chambre. Mais y renonça, sachant que Chiun n'approuverait pas. Sans compter qu'elle donnait l'impression d'être une bonne infirmière, et que probablement elle ne quitterait pas son poste de garde.

— Je suis dans la chambre 515, indiqua Remo. Par là-bas, fit-il lançant un pouce par-dessus son épaule. Je m'appelle Williams.

— Vous êtes *le* monsieur Williams ?

— Je ne sais pas si *le* M. Williams c'est moi, mais je m'appelle bien Williams et ne suis qu'un modèle courant de milliardaire ermite, coupable de fraude fiscale et qui aime bien rigoler.

L'infirmière rougit.

— Oh oh ! fit-elle enlevant immédiatement la main du téléphone. Je savais que vous étiez à cet étage, mais j'ai jamais pensé que je vous verrais.

— Soyez gentille, Nancy, et promettez-moi de ne dire à personne que je suis ici. Je ne tiens pas à voir débarquer les journalistes. D'accord ?

— Bien sûr.

— Bien. Demain soir vous êtes encore de garde ?

L'infirmière approuva de la tête.

— Parfait. Dans ce cas peut-être viendrai-je à nouveau vous faire un brin de causerie.

— Ça serait gentil.

Remo se dirigea alors vers une large porte métallique à double battant surmontée d'un écriteau en plastique blanc et rouge qui disait : *DEFENSE D'ENTRER. INTERDIT AUX VISITEURS.*

— Vous ne pouvez pas passer par là, monsieur Williams, appela l'infirmière.

— Ah ? Et qu'y a-t-il là ?

— Le laboratoire de recherches de l'hôpital. Personne ne peut y entrer. Il vous faudra refaire le tour.

— D'accord, fit Remo. À demain.

Puis il courut silencieusement vers sa chambre.

Lorsqu'il arriva devant sa suite, il se sentait beaucoup mieux. Nancy était charmante et il s'était débarrassé de sa colère et de la tension sans avoir eu à tuer qui que ce soit.

Il s'allongea sur son lit, souriant au plafond, se sentant en paix avec le monde, et, avant qu'il ne s'assoupisse, la dernière chose qu'il entendit fut :

— Rrrrooonnn.

— Sale Chinois ! siffla-t-il entre ses dents et il s'endormit après s'être demandé ce que pouvait bien cacher les portes fermées du laboratoire de recherches.

CHAPITRE XII

— Je n'ai pas dormi de la nuit, annonça Chiun qui avait revêtu un kimono vert et qui, debout, regardait par les fenêtres du salon.

— Quoi ? fit Remo.

— Non, je n'ai pas arrêté d'être réveillé par un horrible bruit. Mais dès que je m'éveillais, je n'entendais plus rien. C'était très étrange. L'as-tu entendu ?

— Était-ce un long bruit horrible semblable au cri d'une oie folle ?

— Oui, c'est ça.

— Non, je n'ai rien entendu. Mais ce soir, ensemble, nous essayerons de le surprendre.

Chiun le dévisagea, cherchant à percevoir un signe trahissant le mensonge, mais Remo garda un visage vide d'expression.

— Tu peux être un bon fils, parfois.

— Merci, petit père.

— Même si tu ne me donnes pas le seul cadeau de Noël que je désire alors que moi je t'ai offert ce splendide arbre.

Remo détourna la tête en soupirant. Un jour, il serait peut-être obligé de présenter Barbara Streisand à Chiun.

Il passa sous la douche et ensuite demanda :

— Qu'allez-vous faire aujourd'hui, petit père ?

— J'ai pensé que j'irais observer ces merveilleux médecins pendant qu'ils guérissent leurs malades et sauvent leurs mourants. Comme le Dr Ravenel dans les beaux drames. Ai-je le droit ?

— Bien sûr, fit Remo. Après tout vous êtes le Dr Park, médecin coréen très réputé.

— Et toi, que feras-tu ?

— Aujourd'hui, je vais aller jeter un œil derrière des portes fermées.

Sur ce, Remo enfila sa blouse blanche, se passa le stéthoscope autour du cou, puis mit ses lunettes de soleil. Il sortit et déambula dans son accoutrement vers le laboratoire de recherches.

Arrivant en vue de la double porte, il s'arrêta un instant. Sa présence était totalement ignorée par les médecins et les infirmières. Il passa sa tête dans la chambre 561, celle de M. et M^{me} Downheimer. Ils étaient assis sur le bord de leurs lits respectifs, la table de nuit entre

eux, et faisaient une partie de kalah, vieux jeu africain qui se joue avec des cailloux. Tous deux regardèrent Remo lorsqu'il parut dans l'encadrement de la porte.

— Bonjour ! lança-t-il.

— Bonjour ! répondit M^{me} Downheimer.

— Votre séjour se passe-t-il agréablement ? demanda Remo.

— Oui, merci.

— Je suis venu vous voir hier dans la nuit. Vous dormiez profondément.

Remo jeta un œil par-dessus son épaule vers les portes du laboratoire, toujours pas le moindre mouvement.

— Oui, je me sens vraiment reposé, aujourd'hui, répondit M. Downheimer.

— Dans ce cas continuez comme ça. Qui gagne ?

— Moi, fit M. Downheimer.

— Non, moi, fit M^{me} Downheimer.

Remo perçut alors un bruit de porte au bout du couloir.

— Reposez-vous bien, fit-il rapidement. Et il sortit.

Un type plutôt costaud en blouse blanche avec des cheveux gras lui tombant sur les épaules sortait du laboratoire, poussant les deux battants métalliques qui s'ouvrirent avec un lourd grincement.

L'homme les referma ensuite à clef derrière lui, appuyant bien sur la poignée pour s'assurer qu'il les avait correctement verrouillés. Satisfait, il avança vers Remo, le dépassa et continua le long du couloir. En le croisant il lui fit un signe de tête auquel Remo s'empessa de répondre tout en n'étant pas sûr que le type soit vraiment un médecin. D'ailleurs, réflexion faite, il décida que non, vu qu'il n'avait pas de stéthoscope.

Remo suivit des yeux l'individu jusqu'à ce qu'il tourne le coin des ascenseurs. Puis il se dirigea vers les lourdes portes métalliques. D'un air décontracté il fit un léger signe de tête en passant devant le bureau de l'infirmière qui, poliment, lui envoya un « Bonjour, docteur », puis le regarda avancer vers le laboratoire.

Il fouilla dans les poches de sa blouse blanche tout en faisant avec ses ongles un bruit simulant le cliquetis des clefs, se plaça bien entre la serrure et l'infirmière, puis mima le geste d'introduire une clef dans la serrure pendant que de sa main gauche il forçait la poignée. La porte s'ouvrit.

Il remit ses clefs imaginaires dans sa poche, se tourna, sourit à l'infirmière, entra et referma le battant derrière lui.

Il se retrouva dans une large pièce très bruyante. Sur sa gauche, partait toute une enfilade de petits bureaux, et sur sa droite s'ouvrait un immense laboratoire qui lui rappela le laboratoire de chimie de son lycée, à Newark. Exception faite du bruit. La pièce était pleine de

cages toutes occupées par des rats, des chats, des chiens et plusieurs singes. Leurs cris combinés étaient insupportables et Remo réalisa que les portes renforcées filtraient efficacement le chahut qui régnait ici.

Vers le fond se trouvaient deux longues tables couvertes d'instruments divers : éprouvettes, flacons, alambics, pots de toutes sortes...

Contre les murs et même devant certaines fenêtres dont elles bouchaient la vue, s'élevaient de nombreuses armoires blanches. L'une d'entre elles, à moitié ouverte, contenait des réserves de produits chimiques variés.

Remo avança dans la pièce et les animaux se turent. Il sentait leurs yeux sur lui, observant ses moindres mouvements.

Et maintenant ? Il réalisa que toute cette histoire n'avait été qu'une perte de temps. La clinique avait un laboratoire de recherches privé, et alors ? Pendant un instant il pensa repartir, puis, haussant les épaules, se décida, puisqu'il était là, à faire un tour.

La première cage renfermait un chat de gouttière noir. Sur le devant une petite pancarte attachée aux barreaux indiquait : *Clyde. Né le 14.11.72*. Le chat, d'un air insolent, regarda Remo lire la pancarte, puis se lécha les babines.

Remo passa un doigt entre les barreaux pour lui chatouiller le cou, mais l'animal recula s'aplatissant au fond de sa cage.

« Drôle de comportement pour un chat », se dit Remo, puis il passa à la cage suivante.

Elle renfermait également un second chat noir. Mais celui-ci, à la moustache grise, était très émacié. Il était tranquillement allongé dans un coin, et lorsque Remo se planta devant le grillage, il se leva avec beaucoup de difficultés et resta immobile au milieu de sa cage. Il bâilla et Remo constata qu'il lui manquait beaucoup de dents et que ses gencives étaient vieilles, toutes ridées et noires.

On aurait dit le grand-père de tous les chats. Non, la grand-mère, rectifia Remo, lisant la petite pancarte : *Noémie. Née le 14.11.72*.

— Noémie, fit Remo. Gentille.

Et il passa entre les barreaux un doigt que la chatte considéra avec un profond mépris comme si c'était quelque chose qu'un chien avait trouvé dans un caniveau.

— Alors, Noémie ? fit doucement Remo.

Puis haussant les épaules, il lança :

— Au diable les chats !

Il se dirigea vers la porte d'entrée, lorsque, soudain, il stoppa net. Quelque chose n'allait pas du tout. Il retourna vers les cages. Clyde et Noémie, mère et fils ? Grand-mère et petit-fils ? C'est ce qu'on dirait. Clyde était jeune et fringant, l'autre fatiguée et maigre. Pauvre vieille Noémie !

Vieille ? Remo consulta à nouveau les petits écriteaux.

Noémie. Née le 14.11.72.

Clyde. Né le 14.11.72.

Les deux chats avaient donc le même âge. Mais comment était-ce possible ? L'un était jeune et en bonne santé, l'autre décrépète et exténuée. Remo aurait-il finalement découvert quelque chose ?

Il parcourut toute la rangée de cages. Elles étaient toutes couplées par deux. Dans la première se tenait un jeune animal et dans la suivante sa réplique en vieillard, alors que chaque pancarte indiquait que les deux animaux étaient nés le même jour. Quelqu'un ou quelque chose, il ne savait pas comment, avait fait vieillir l'un des deux. Comme il l'avait constaté avec M^{me} Wilberforce et avec Anthony Stace à Scranton.

Arrivé devant la table du fond, Remo s'apprêtait à parcourir les fiches, lorsqu'une voix le surprit :

— Hé là ! qu'est-ce que vous faites ici ?

Remo pivota. Le costaud aux longs cheveux gras venait d'entrer.

— Je vous ai demandé ce que vous faisiez ici ? reprit-il.

— Je vous ai entendu, je ne suis pas sourd !

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Ça va calmez-vous, fit Remo, le D^r Demmet m'a autorisé à venir jeter un coup d'œil.

— Il n'a pas à autoriser qui que ce soit à venir se balader par ici. Qui êtes-vous ?

Un autre homme entra à ce moment-là. Il portait l'uniforme médical, blanc et deux-pièces. Il était jeune, blond et encore plus costaud que le premier. Regardant Remo, il demanda :

— Qui est ce type, Freddy ?

— Je m'appelle Williams, répondit Remo.

— Vous êtes médecin ?

— Non, en réalité je suis un malade, mais j'ai tellement entendu parler de vos merveilleuses découvertes sur le vieillissement que j'ai eu envie de venir jeter coup d'œil. Et le D^r Demmet m'a dit que c'était sans problème.

— Ce n'est pas sans problème. Personne n'a le droit d'entrer ici à part nous, répliqua Freddy aux cheveux gras. Puis il ajouta : Al, appelle le patron.

— Cela ne sera pas nécessaire car j'allais justement partir, dit Remo en s'éloignant.

L'homme aux cheveux gras lui barra le chemin.

— Vous allez attendre, fit-il glacial.

— Si vous insistez, soupira Remo.

Le blond se rendit alors dans un des bureaux de l'autre côté. Remo regarda Clyde et Noémie dans leurs cages. Et simultanément d'un

rapide mouvement de doigts, il fit sauter les loquets.

— Hé ! qu'est-ce que vous faites ? demanda Freddy.

— J'ouvre les cages, répondit Remo en ouvrant toutes les cages de la rangée et se dirigeant vers la sortie.

Freddy se précipita sur celle de Clyde et Noémie, mais avant qu'il ne puisse les refermer, Clyde s'était échappé.

— Voulez-vous arrêter ! hurla-t-il à Remo.

Remo, tout en sifflotant, continuait, et Freddy, sur ses traces, refermait les cages aussi rapidement qu'il le pouvait, tout en gueulant. Le chahut alerta le blond qui revint.

Il avança sur Remo, mais déjà le sol du laboratoire grouillait d'animaux. Deux chimpanzés sautaient d'une cage à l'autre en poussant de petits cris perçants. Celui à l'allure jeune fit un bond qui le mena sur une table de laboratoire où il renversa allègrement les éprouvettes.

— Attrape ce singe ! hurla Freddy à Al qui, ignorant du coup Remo, se précipita sur le chimpanzé.

Remo, tout en sifflotant, avança négligemment vers la porte d'entrée qu'il força et sortit.

En passant devant le bureau de l'infirmière, il lui glissa confidentiellement à l'oreille :

— Ils vont être occupés pendant un bout de temps là-dedans, si j'étais vous je ne les dérangerai pas.

Avant qu'il ne tourne le coin et emprunte le couloir qui mène à sa chambre, Remo jeta un regard derrière lui et vit un chimpanzé franchir la porte du laboratoire avec Freddy et Al sur ses talons.

— Joyeuse fête du Cochon ! leur lança Remo.

Il entendit les petits cris du chimpanzé accompagnés des pas lourds de Al et de Freddy essayant de le coincer.

Franchement quel hôpital ! Pour une clinique aussi réputée, des chimpanzés dans les couloirs, ça la foutait mal ! Il en parlerait à Chiun.

Mais le maître n'était pas dans leur suite. Il faisait ses visites.

*

* *

— Je suis le Dr Park. Quel est le problème ?

Le médecin qui était au chevet de son malade leva les yeux sur le frêle Oriental en kimono vert.

— Docteur qui ? demanda-t-il.

— Dr Park. Je suis ici pour une consultation. Oh ! je comprends, vous ne souhaitez pas parler devant votre malade. Vous avez tout à fait raison. Venez par ici me dire ce qui ne va pas.

Chiun fit quelques pas en arrière. Le médecin le regarda intrigué, puis avec un imperceptible mouvement d'épaules le rejoignit.

— Le malade, fit-il tout bas, est un homme d'âge mûr souffrant d'une occlusion intestinale de nature inconnue. Une intervention s'impose.

— Vous êtes sûr qu'il ne simule pas ?

— Simuler ?

— Oui, la plupart des gens ici font semblant, me semble-t-il.

— Et pourquoi ? demanda le médecin amusé.

— Qui sait ? répliqua Chiun. Il semble que ce soit le passe-temps national. Enfin, je vais examiner ce malade...

Chiun s'approcha du lit. Le malade, un homme dans la cinquantaine, au teint sanguin le regarda plein d'espoir.

— Quel est le lieu de votre mal ? s'enquit Chiun.

— Là, fit l'homme posant sa main sur le bas de son abdomen.

Chiun regarda un instant l'endroit indiqué.

— Mangez-vous de la viande ? demanda-t-il.

— De la viande ? Bien sûr.

— N'en mangez plus. Sauf du canard. Mangez du poisson et du riz.

Le malade le fixa incrédule puis regarda son médecin.

— Si je vous guéris, me le promettez-vous ? demanda Chiun.

— Bien sûr, je le promets.

— C'est bon.

Chiun retira les couvertures exposant de longues jambes maigrichonnes. Puis du bout des doigts il ausculta la jambe gauche du malade, descendant jusqu'au-dessus du pied où il insista un instant sur un point. Il hocha la tête avec satisfaction lorsque le malade grimaça. Il posa son index gauche sur l'endroit sensible et passa sa main droite sous le pied, puis il poussa ses deux doigts l'un vers l'autre emprisonnant le pied au milieu.

— Ouille ! Ça fait mal ! cria l'homme.

— Silence ! ordonna Chiun. Je suis en train de vous guérir.

Et Chiun recommença avec cette fois encore plus de force.

Le malade se mordit la lèvre contre la douleur, puis haleta lorsque Chiun appliqua une dernière pression.

— Voilà, fit-il, ça y est, c'est parti.

Le médecin qui avait observé la scène en silence, s'avança.

— Qu'est-ce qui est parti ? demanda-t-il.

— La douleur. Son estomac fonctionnera. Il sera de nouveau bien. Il ne mangera plus de viande et par conséquent ne souffrira plus de cette maladie.

Le docteur regarda le malade qui, tout d'abord surpris, affichait maintenant un léger sourire qui s'épanouissait peu à peu sur son visage.

— J'ai plus mal à l'estomac, lança-t-il joyeux.

— Bien sûr, fit Chiun. Obéissez à mes ordres. Plus de viande.

Le médecin s'approcha alors plus près et à son tour appuya sur la paroi intestinale du bout des doigts :

— Ça vous fait mal ? Ici ? Là ?

Le malade secouait négativement la tête.

Le médecin insista.

— Je vous dis, docteur, ça ne me fait plus mal.

Le praticien haussa les épaules et se tourna vers Chiun.

— Docteur Park, m'avez-vous dit ?

— Oui. Qui d'autre pouvons-nous aider ?

— Par ici, s'il vous plaît.

En marchant dans le couloir, Chiun lui expliqua qu'il avait étudié la médecine avec ce très grand homme, le Dr Lance Ravenel.

— Lance Ravenel ?

Chiun approuva de la tête.

— Je suis désolé, mais je n'en ai jamais entendu parler, commenta le docteur.

— Vous ne regardez donc pas *Lorsque tournent les planètes* à la télévision en début d'après-midi ?

— *Lorsque tournent les planètes* ? Le Dr Lance Ravenel ?

— Oui, de très beaux drames, expliqua Chiun. Un merveilleux médecin...

C'est ainsi que le maître de Sinanju essaya de dispenser un peu de sagesse à un soi-disant médecin des États-Unis d'Amérique. Pour toute récompense, ce dernier lui posant les deux mains sur les épaules lui annonça qu'il allait le conduire aux autorités. Sur ce, le maître de Sinanju déposa le soi-disant médecin dans un placard à balais. C'est ce que le maître expliqua par la suite à Remo dans leur chambre.

— Je suis franchement dégoûté de la médecine américaine, Remo.

— Laissez tomber. Avez-vous tué le médecin ?

— Tuer ? Moi ? Ici dans cette institution pour aider les souffrants ? Je n'ai fait que l'endormir.

— Dieu merci ! Et ensuite que s'est-il passé ?

— J'ai parlé avec d'autres médecins, mais aucun n'était intéressé par mon projet.

— Quel projet ?

— Je leur ai expliqué la vérité. Que les gens dans cet hôpital n'étaient pas vraiment malades, mais faisaient semblant. Je leur ai dit ce qu'ils devraient faire pour arrêter ce simulacre général.

— Mais ils n'ont pas voulu vous écouter.

— Exact, répondit Chiun. Ils préfèrent leurs pilules et leurs couteaux. N'importe quoi plutôt que de se servir de leurs têtes.

— Ne soyez pas fâché, petit père. Le monde n'est tout simplement

pas prêt à accepter votre projet de vider les hôpitaux.

— Je suis écœuré, Remo. Ils n'avaient même pas entendu parler du Dr Ravenel. Je commence à croire que ce drame a dû être tourné en Grande-Bretagne. Il paraît que là-bas ils ont d'excellents médecins. Je crois que je vais suggérer aux docteurs d'ici d'aller en Angleterre pour prendre des leçons auprès de leurs collègues.

— C'est ça, Chiun. Je suis sûr qu'ils seront ravis.

CHAPITRE XIII

Remo décida de s'entretenir avec le Dr Demmet, une décision que de son côté Kathy Hahl avait déjà prise.

Elle trouva Demmet dans le service de radiologie où, remplaçant un radiologue absent, il surveillait le travail d'un interne qui développait des clichés.

Lorsqu'il vit Kathy Hahl, seins en avant, jupe courte et cheveux flottants passer la porte, il envoya l'interne déjeuner. Ce dernier lui décocha un grand sourire complice après avoir zyeuté Kathy Hahl.

— Ce petit salaud est insultant ! lança Kathy Hahl une fois le battant verrouillé.

— Pas pire que d'autres. Les médecins qu'ils produisent dernièrement sont de vraies ordures ! répliqua Demmet assis derrière un bureau sur lequel s'empilaient des rapports. Sa voix était pâteuse.

— Si on prenait un verre ? lança-t-il.

Kathy Hahl refusa de la tête. Et pendant qu'il plongeait une main dans un tiroir d'où il ressortait une bouteille de vodka rose, elle contourna son bureau et vint poser ses fesses à côté de sa main gauche.

— Ça ne vous dérange pas que je boive seul, n'est-ce pas ? fit-il.

Elle secoua négativement la tête.

— Vous le faites souvent ces derniers temps, souligna-t-elle d'une voix chaude.

— Pourquoi pas ? C'est une des choses que je fais vraiment bien.

Il se remplit un gobelet de carton en vida un bon tiers d'un trait. Il le remplit de nouveau, reboucha la bouteille et la rangea.

— Toujours en train de vous apitoyer sur vous-même ? demanda-t-elle.

Puis, doucement, elle leva ses jambes qu'elle posa sur le tiroir ouvert du bureau et reprit :

— Avant, vous vous intéressiez à autre chose, fit-elle avec comme une invite dans la voix.

— J'avais des tas de sujets d'intérêt, répondit Demmet prenant une autre gorgée. J'étais même un assez bon médecin. Le saviez-vous ?

— Et vous étiez également un joueur qui ne payait pas ses créanciers et qui allait finir avec des bottes en ciment au fond d'une

rivière. Alors, je vous en prie, pas d'apitoiement ni de larmoiement du genre « j'aurais pu être ».

Demmet but de nouveau puis demanda d'un air maussade :

— À quoi dois-je l'honneur ?

— Nous avons du travail.

— Ah ?

— Oui, ce Williams qui vient de rentrer. C'est un faux. Il passe son temps à fouiner dans l'hôpital et à poser des questions.

— Et alors ?

— Il s'intéresse beaucoup à vous. Je crois qu'il travaille pour le gouvernement.

— Laissez-le poser ses questions. Que peut-il bien découvrir ?

— Il pourrait par exemple constater que vous étiez présent au cours des interventions mineures auxquelles mystérieusement ne survécurent pas les types d'I.R.S. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais moi je préférerais qu'il ne s'en rende pas compte.

— Dans ce cas empêchez-le de découvrir cela, fit Demmet en vidant son gobelet et en le posant soigneusement sur un rond mouillé inscrit sur le buvard de son sous-main. J'ai terminé. Je ne tuerai plus personne pour vous.

— Celui-là n'est pas pour moi, mais pour vous.

— Pas question, répliqua Demmet ressortant la bouteille du tiroir.

Kathy Hahl retira ses pieds du tiroir et les monta sur le bureau, ramenant ses genoux contre sa poitrine, puis, lentement, elle caressa l'arrière de ses cuisses blanches tout en regardant Demmet se servir un autre verre.

Elle secoua légèrement la tête. Non seulement Demmet devenait alcoolique, mais en plus il perdait le contrôle de lui-même, ce qui risquait d'être fatal. Avant que cela ne le devienne pour elle, elle s'assurait que ce le soit pour lui.

Demmet but d'un air renfrogné puis se tourna vers elle. Il regarda son visage et elle lui sourit chaleureusement. Il laissa alors ses yeux courir le long de ses jambes. Elle ramena ses mains devant elle et commença à se caresser amoureusement d'un doigt.

— Ça fait longtemps, Dan, fit-elle avec un sourire alléchant. Si on le faisait ? demanda-t-elle.

— Je préfère boire, répondit-il.

— C'est ce que vous croyez, Dan. Mais souvenez-vous. Souvenez-vous des trucs que je sais faire.

Il regarda son visage et elle ramena le bout de sa langue sur sa lèvre supérieure.

— Souvenez-vous, soupira-t-elle tout bas. Souvenez-vous au golf et de la fois sur la table de la morgue, et dans mon bureau. Combien de fois dans mon bureau, Dan ? Douze ? Cent ?

Elle se leva et vint à ses côtés passer sa main sous sa chemise, elle tira doucement sur les poils de sa poitrine en approchant son visage de son oreille :

— Souvenez-vous... répéta-t-elle lancinante.

Demmet prit une nouvelle gorgée.

— Je ne veux pas me souvenir.

— Mais vous ne pouvez pas non plus oublier, n'est-ce pas, Dan ? reprit-elle sa main glissant de sa poitrine vers son estomac. N'est-ce pas, Dan ?

Malgré lui Demmet sentit son corps s'éveiller. Elle darda brièvement sa langue dans son oreille gauche. Demmet essaya de se concentrer sur le gobelet plein de vodka devant lui. La langue lui mouillait toute l'oreille, puis il sentit une succion lorsqu'elle y colla ses lèvres.

Avec un rugissement rentré, Demmet se leva, la prit dans ses bras et enfouit sa tête dans son cou.

— Salope ! cria-t-il. Espèce de sacrée salope de nympho !

Ses épaules se soulevaient spasmodiquement. Kathy Hahl s'en aperçut et comprit qu'il pleurait.

— Oui, je suis une salope de nympho. J'ai envie d'un mâle superviril. Vous maintenant. Ne me faites pas attendre.

Ses mains s'attaquaient à sa ceinture, la défirent et Demmet sentit glisser son pantalon. Il la força à se rasseoir sur le bureau, puis de sa main gauche, retroussa sa jupe. Elle ne portait rien en dessous.

Il voulait lui faire mal, la dominer, la punir. Mais lorsqu'ils furent unis, il sentit son corps trembler. Le contact et le mouvement furent plus qu'il ne pouvait maîtriser. Il perdait tout contrôle. La cadence s'accrut et il se sentit partir au travers d'un univers de feux d'artifice et de vacarme. Des doigts lui pincèrent les fesses. Cela lui fit mal, mais c'était bon. Son jaillissement fut explosif. Tout son être y était concentré au point qu'il ne sentit même pas le picotement d'une aiguille qui s'enfonçait dans sa fesse gauche où elle déposa son venin.

Il resta appuyé contre Kathy Hahl, vidé, tremblant, dégouté de lui-même, et l'entendit rire.

— Pas mal cette fois-ci, Dan, lança-t-elle. Je crois que vous avez tenu au moins douze secondes.

— Chienne ! dit-il, la détachant brusquement de lui. Espèce de chienne malfaisante !

— Allons, Dan, allons du calme. Prenez un verre, vous vous sentirez mieux. Si je me souviens bien, c'est une chose que vous dites savoir bien faire !

— Chienne !

Kathy Hahl se leva, rabattit sa jupe et arrangea son chandail.

— Puisque vous le prenez comme ça, fit-elle. Je m'en vais.

— Je vous préviens, je ne toucherai pas à Williams.

— Je le sais. Alors n'en parlons plus. Je m'en chargerai moi-même.

Sur ce, elle pivota et quitta la pièce. Elle referma à clef derrière elle.

Demmet la regarda partir, puis, penaud, remonta son pantalon. Ce ne fut que lorsqu'il se rassit derrière son bureau qu'il sentit une petite brûlure à la fesse gauche. Il passa sa main sous lui et réalisa alors avec horreur ce qui devait en être la cause. Le dégoût qu'il avait vis-à-vis de son comportement se mua en terreur devant l'effrayante perspective.

*

* *

— Où est le Dr Demmet ? demanda Remo.

— Je ne sais pas, monsieur. Je vais voir, répondit l'infirmière et elle composa un nombre à trois chiffres sur son cadran. Après une brève conversation, elle raccrocha et dit à Remo :

— Il remplace aujourd'hui le Dr Walker en radiologie. Vous le trouverez en salle 414.

— Merci.

Remo rencontra devant la salle 414 un jeune rouquin qui frappait violemment à la porte.

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? s'enquit Remo.

— Je suis le Dr Royce. Je travaille aujourd'hui avec le Dr Demmet. Je reviens de déjeuner et il ne répond pas.

— Laissez-moi voir cette porte, fit Remo passant devant l'interne.

Lui cachant ainsi la serrure, il enfonça ses doigts dans le panneau, à côté de la poignée. Le bois se fendit et la serrure métallique céda. La porte s'ouvrit toute grande.

— Elle était simplement coincée, expliqua Remo à l'interne.

Il pénétra dans la pièce, le jeune médecin sur ses talons, et chercha Demmet. Personne. Remo sentit alors un courant d'air frais sur la droite. Une fenêtre était grande ouverte. En la regardant, Remo aperçut un morceau de tissu blanc qui flottait au vent. L'interne le vit aussi et se rua vers la fenêtre.

Il regarda au-dehors et s'écria :

— Docteur Demmet. Que faites-vous là ?

— Ça va, p'tit gars, répondit une voix que Remo reconnut comme étant celle de Demmet. Ça va. Vous avez fait du bon boulot sur les plaques.

— Rentrez, monsieur, je vous en prie, rentrez ! hurla l'interne.

— Plus jamais, p'tit gars. Plus jamais.

L'interne se tourna vers Remo l'air désespéré.

Remo examina rapidement la pièce et découvrit une autre fenêtre

sur la gauche. Il monta sur les meubles de rangement et l'ouvrit.

Un étroit rebord de deux centimètres courait le long de la façade juste au-dessous des fenêtres du quatrième étage. Il lui faudrait parcourir environ six mètres là-dessus jusqu'au coin de l'immeuble, puis trois mètres sur l'autre côté, avant de rejoindre Demmet. Remo s'y avança, face au mur, raidissant ses jambes, portant le poids de son corps contre la façade en surmontant ainsi l'instable répartition des forces qui le tiraient vers le vide. Il regarda vers le haut tout en progressant lentement.

Un bras en l'air, appuyé au mur, Remo avançait tel un crabe, un pied enjambant l'autre, son autre main s'enfonçant dans le mur comme une griffe de tout le poids de son corps. Il progressait régulièrement, se plaquant constamment contre la paroi pour contrebalancer la force qui tendait à le précipiter dans le vide.

Il arriva au coin et se servit de ses deux mains pour le contourner. Demmet se tenait maintenant devant lui. Les talons sur le rebord et les bras tendus au-dessus de sa tête agrippés à un isolant électrique en porcelaine.

Le docteur l'aperçut à son tour.

— Qu'est-ce que vous voulez ? cria-t-il.

— Rentrons à l'intérieur et je vous l'expliquerai.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Williams.

Il continuait toujours à avancer vers le toubib car, immobile, il se ferait happer par le gouffre.

— On m'a parlé de vous, fit Demmet d'une voix pâteuse et Remo réalisa qu'il était fin rond. Je ne veux pas vous parler.

— C'est quand même mieux que de rester là dans le froid.

— Froid ? Quel froid ? demanda Demmet en ricanant.

Les convulsions de son rire secouèrent son corps, Remo vit ses doigts glisser sur leurs prises. Puis les lâcher. Il agita un instant les bras, tentant de maintenir son équilibre sur le rebord si étroit, puis il tourna son visage vers Remo avec une expression plus de tristesse que de peur.

— Je ne veux pas vieillir, dit-il.

Son dernier mot fut étiré et amplifié par l'air arraché à ses poumons. Ayant perdu l'équilibre, Demmet bascula dans le vide vers le parking, quatre étages plus bas. Il atterrit sur une Fleetwood Brougham avec un claquement sec. Remo pendant ce temps continuait à progresser sur le rebord et plongea dans la pièce par la fenêtre que Demmet avait ouverte.

L'interne était pétrifié, en état de choc.

— Désolé, mon vieux, fit Remo. J'ai essayé.

L'interne approuva mécaniquement de la tête et, passant devant

Remo, alla regarder par-dessus les meubles de rangement, le corps de Demmet étendu, inerte sur le toit de la voiture.

Il déglutit péniblement, puis regarda sur la gauche. Pour la première fois il remarqua le rebord sur lequel s'était tenu Demmet. Pas plus de deux centimètres. Comment ce docteur avait-il... quel était son nom déjà... Williams ? Comment avait-il fait pour avancer et essayer d'attraper Demmet ?

Il se retourna vers la pièce pour lui poser la question :

— Comment avez-vous ?...

Mais il n'y avait plus personne.

CHAPITRE XIV

L'histoire de la marche miraculeuse de Remo, le long du rebord aurait certainement fait le tour de la clinique, si la première personne à qui l'interne l'avait racontée n'avait pas été Kathy Hahl, qui, dès la chute de Demmet, s'était précipitée en salle de radiologie pour vérifier que ce dernier n'avait pas laissé de lettre compromettante.

Miss Hahl, l'administrateur déléguée de l'hôpital, avait alors soigneusement expliqué au jeune interne, combien il était important de ne pas parler de M. Williams. Ce dernier avait en effet l'intention de faire une donation importante au programme de recherches de la clinique, ce qui justement créerait certainement un grand nombre d'ouvertures pour de jeunes médecins brillants et pleins d'avenir. Or, M. Williams détestait toute publicité, et risquait de changer d'avis si le bruit de son exploit filtrait.

— Après tout, continua-t-elle entourant les épaules du jeune homme d'un bras affectueux, appuyant sa poitrine contre son bras, il n'a rien à voir avec la mort tragique du Dr Demmet. Il essayait en vain de le sauver. Il n'y a donc aucune raison de parler de lui.

L'interne impressionné autant par sa logique que par son attitude affectueuse approuva.

— Je crois que la meilleure chose serait de n'en piper mot à personne, répéta Kathy Hahl. Pourquoi ne passeriez-vous pas me voir demain en fin de journée à mon bureau, nous pourrions en reparler ? suggéra-t-elle.

Rougissant, le jeune interne accepta et la quitta.

Lorsque la porte se referma sur lui, Kathy Hahl retourna derrière son bureau pour réfléchir. Ce M. Williams n'était certainement pas ce qu'il prétendait être. Il n'était pas le milliardaire reclus qui fuyait dans une institution médicale d'éventuels problèmes d'impôts. Il travaillait pour le gouvernement et devait être un de ses agents secrets. Elle n'avait plus aucun doute à ce sujet. Il l'avait fortement démontré avec son allusion maladroite et sa visite au laboratoire. Il était probablement stupide, mais de toute évidence dangereux. Cette marche impossible sur ce minuscule surplomb de façade le certifiait.

Kathy Hahl alla à la fenêtre, l'ouvrit et vérifia qu'en effet il ne faisait pas plus de deux centimètres. Cela lui avait paru

invraisemblable au départ, et ce n'était que devant l'insistance de l'interne qu'elle avait commencé à le croire, car le jeune docteur, tout en étant nerveux, n'était ni hystérique, ni en état de choc.

Marcher là-dessus était impossible... et pourtant ce Williams l'avait fait. Ce devait être un sacré bonhomme !

Cette pensée la fit sourire. Le mot clef était « homme ». Malgré tous ses talents il restait un homme et elle possédait envers eux un certain atout.

*

* *

Le Dr Smith, derrière son bureau de Folcroft, était déjà au courant du décès de Demmet lorsqu'il appela ce même après-midi Remo au téléphone.

— Êtes-vous responsable de sa mort ? demanda-t-il immédiatement.

— Mais non voyons ! répliqua Remo. C'était mon suspect principal.

— Alors ?

— Alors, maintenant je ne sais plus. Juste avant de tomber dans le vide, bizarrement il m'a dit qu'il ne voulait pas vieillir. Ça m'a fait penser à Stace et à M^{me} Wilberforce.

— J'ai reçu les rapports d'autopsie concernant leurs décès, annonça Smith.

— Alors ?

— Les deux rapports font état d'un vieillissement considérable, pratiquement des cas de sénilité rarement atteints. Une détérioration générale des tissus et des fonctions organiques qui est habituellement associée au grand âge. Et pourtant Stace avait cinquante-cinq ans et M^{me} Wilberforce soixante-deux.

— Vous avez des idées ? s'enquit Remo.

— Aucune. L'ordinateur affirme qu'aucun produit chimique connu n'est capable de causer ce genre d'effet.

— Moi, je crois pourtant qu'il doit en exister un, reprit Remo. La clinique possède un laboratoire expérimental et j'y ai vu une série d'animaux intéressants. Sur deux nés le même jour il y a un jeune et un vieux.

— Dans ce cas continuez dans cette direction.

— D'accord. Je vais m'asseoir sur mon lit et essayer de comprendre. Toujours pas de violence.

— Parfait. Plus de Scranton. Mais, au fait, n'hésitez pas à vous servir de Chiun.

— Me servir de Chiun ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— En général il est plutôt doué pour résoudre ce genre d'énigme.

Servez-vous de son cerveau si vous en avez besoin.

— Voulez-vous dire que je ne suis pas assez intelligent pour trouver tout seul ?

— Quelque chose dans ce genre-là, approuva suavement Smith.

— Dans ce cas vous serez content d'apprendre qu'en ce moment même, votre génie coréen se promène dans l'hôpital à la recherche de Marcus Welby ¹⁹.

— Je suis sûr qu'il le trouvera. Servez-vous de lui.

— D'accord.

Remo raccrocha furieux.

C'était difficile, après avoir décidé de faire appel à son cerveau, vu qu'on s'était fait engueuler pour s'être servi de sa force physique, de voir Smith sous-entendre qu'au fond on n'était bon qu'à jouer les gros bras.

C'était les vingt-cinq mille dollars qui exaspéraient Smith, car il gardait l'argent de CURE comme si c'était le sien propre. Or la somme que Remo avait demandée pour impressionner favorablement le personnel de la clinique et se garantir ainsi une certaine liberté de mouvement sur les lieux, lui était restée en travers du gosier.

— Quel salaud ! fit Remo s'allongeant sur le canapé.

La porte s'ouvrit à ce moment-là. Il tourna la tête s'attendant à voir entrer Chiun, mais il vit apparaître la superbe créature à la chevelure auburn qu'il avait rencontrée au chevet de M^{me} Wilberforce.

— Monsieur Williams, dit-elle. Vous souvenez-vous de moi ? Je suis Kathy Hahl, l'administrateur déléguée.

— Bien sûr, fit Remo. Mes félicitations pour votre clinique. C'est un endroit tout à fait agréable.

— Merci, nous en sommes d'ailleurs assez fiers. Je me suis permise de passer voir si vous aviez besoin de quelque chose, dit-elle en s'approchant de Remo, plongeant ses yeux dans les siens.

— Non, rien à moins que vous ayez dans votre personnel un médecin du nom de Marcus Welby ou une chanteuse en trop qui s'appellerait Barbara Streisand.

Devant son regard soudain perplexe, il continua :

— Non ? Dans ce cas je ne crois pas avoir besoin de quoi que ce soit.

— Je pensais à quelque chose de plus concret, reprit-elle.

— Comme quoi ?

— Comme une visite guidée dans l'hôpital. J'ai appris que vous aviez déjà commencé tout seul.

— Oui, un peu.

— J'ai également entendu parler de votre tentative de sauvetage sur le Dr Demmet. C'était très courageux de votre part.

— Pas vraiment, fit Remo, n'importe qui à ma place en aurait fait

autant.

Elle se pencha vers lui.

— Vous êtes un homme très étrange, dit-elle. Je n'ai pas peur de vous le dire. Lorsque je fus informée de votre venue, je m'attendais à accueillir un vieux grincheux, pas quelqu'un comme vous.

— Surprise agréable ? demanda Remo, lorgnant sa poitrine parce que c'était ce qu'elle semblait vouloir qu'il fasse, et qu'il ne voulait pas la décevoir. D'ailleurs, elle avait de très beaux seins.

— Très agréable, répondit-elle. Alors voulez-vous visiter nos installations de recherches ? Nous sommes actuellement sur un projet très intéressant.

Remo sourit et se leva l'effleurant au passage. Il enfila ses chaussons à semelles en caoutchouc et Kathy Hahl regardant ses pieds lui demanda :

— N'avez-vous pas d'autres chaussures ?

— Pourquoi ?

— Parce que vos semelles font de l'électricité statique. Et nous avons beaucoup de produits inflammables dans le laboratoire. Le personnel deviendrait dingue s'il vous voyait déambuler avec ça. Attendez-moi ici, je vais aller vous chercher une paire de chaussures adéquates.

Remo se rallongea.

— Je vous attends.

— Ça en vaut la peine, vous verrez, dit-elle quittant la pièce.

Il regarda ses fesses bien moulées onduler. C'était dans des moments pareils qu'il réalisait à quel point il était dommage que Chiun l'ait volé de son plaisir sexuel.

Depuis Chiun, l'activité sexuelle n'était qu'une discipline parmi d'autres, un autre talent à maîtriser. Remo l'avait appris et maintenant il avait du mal à rester éveillé pendant l'amour. Heureusement que les cris de plaisir de ses partenaires l'y aidaient. Regardant sortir Kathy Hahl, il trouva que c'était doublement dommage. En d'autres temps, il aurait certainement apprécié la rencontre d'une jeune femme aussi appétissante.

Remo était en train de rêvasser à d'anciens moments de plaisir lorsque deux hommes poussant une chaise roulante pénétrèrent dans sa suite.

Il s'agissait de Freddy et d'Al dont il avait, ce matin même, fait la connaissance dans le laboratoire. Si eux le reconnurent sans sa blouse de médecin, ils ne le montrèrent pas.

— Monsieur Williams ? demanda le brun.

— Ouais.

— Nous n'avons pas trouvé de chaussures à votre taille, Miss Hahl nous a donc dit de vous amener dans cette chaise roulante.

Remo se leva et avança vers la chaise roulante se retenant pour ne pas éclater de rire devant un piège aussi grossier. Mais vraiment ils le prenaient pour un con parfait !

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas trouvé de chaussures à ma taille alors que vous ne connaissez même pas ma pointure ?

— Euh ! euh ! en réalité nous n'avons plus du tout de chaussures. Alors asseyez-vous là et on va vous emmener.

Remo se laissa tomber dans la chaise roulante.

— Chouette, je ne suis jamais monté sur un de ces trucs-là ! Est-ce que je peux faire tourner les roues ?

— Tant que vous le voudrez, répondit le brun aux cheveux gras contournant la chaise roulante. Et comment, hein, Al ?

Le blond devant la porte gloussa.

— Bien sûr qu'il peut.

Remo s'adossa, posa ses bras sur les accoudoirs, ferma les yeux et dit :

— À la maison, James.

— T'es à la maison, petit futé, répliqua le bonhomme derrière lui.

Remo ne s'était pas assez méfié et il sentait maintenant une aiguille s'enfoncer dans son épaule gauche. « Merde ! pensa-t-il, ça risque d'être du poison. Quelle connerie ! » Soudain sa tête se mit à le faire violemment souffrir.

— La plus grosse dose qu'on n'a jamais balancée, commenta le blond.

Remo sentait son crâne se fendre. Il essaya de se relever, mais quelque chose lui frôla le visage. Un morceau de tissu. Ils lui levèrent les bras et les passèrent dans des manches très étroites qu'ils croisèrent devant lui et fixèrent dans son dos. Remo avait du mal à se concentrer, il réalisa quand même qu'on venait de lui enfiler une camisole de force. Les deux hommes le mirent ensuite debout. Si seulement sa tête voulait arrêter de lui faire aussi mal.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda-t-il difficilement.

— T'es trop jeune pour tout connaître, répondit l'un des hommes, du moins pour l'instant, ajouta-t-il avec un gloussement.

Remo se sentit jeté violemment sur le canapé. Puis il entendit les roues de la chaise crisser sur le sol, lorsqu'ils sortirent, suivi du bruit de la serrure qu'ils verrouillaient. Il avait l'impression que sa tête avait doublé de volume. La douleur qu'il ressentait derrière les yeux était intolérable. Sa bouche était sèche et un tremblement de froid secoua son corps.

Il devait sortir à tout prix. La porte verrouillée empêcherait quiconque de venir voir comment il cillait. Il était allongé sur le ventre, ses bras croisés devant lui, écrasés par son propre poids. Il fit des efforts désespérés pour rouler sur le dos. Chaque tentative

intensifiait sa souffrance.

Qu'avaient-ils bien pu lui injecter ? La drogue qui fait vieillir ? Mais que pouvait-il bien faire ?

Finalement, à bout de forces, il arriva à se retourner. Il essaya d'ignorer la douleur, de chercher au plus profond de lui de nouvelles forces, mais le mal restait le plus fort. Il était anéanti. Remo soupira et fit appel à ses dernières réserves. Il réussit de nouveau à faire pivoter sa main droite de sorte que ses doigts pointent vers le haut, loin de son corps, vers le plafond. Contre ses doigts repliés, il sentait l'étoffe rugueuse de la camisole de force. Pas le moindre espace pour remuer. Rien à faire. Il continua néanmoins à essayer. Il retourna sa main droite l'appuyant fortement contre sa hanche gauche, réussissant ainsi à obtenir un demi-centimètre de jeu à l'intérieur de la manche. De toutes ses forces il poussa ses doigts vers le haut contre le tissu. Il recommença à plusieurs reprises et à chaque fois il avait l'impression qu'on lui tapait à coups de marteau sur la tête.

Ses doigts s'attaquaient au tissu et son crâne hurlait de douleur. Puis le tissu céda sous la pression répétée des ongles. Les trois doigts du milieu réussirent à passer au travers de la manche. Il les ramena contre le tissu essayant d'en saisir fermement le plus possible. Doucement il contracta le biceps de son bras droit qui s'éleva en pliant au coude. Le tissu se déchira. Après un nouvel effort, il libéra son bras.

Exténué, crevé, vanné, Remo se reposa. Son mal de tête empirait. Il avait l'impression que son crâne s'emplissait d'air et que bientôt il exploserait. Pas de temps à perdre. Il enfonça sa main droite libre dans la camisole près de la hanche droite. Tourna ses doigts, déchira. La camisole céda avec un long crissement. Il pouvait maintenant bouger son bras gauche, il allait se lever, ouvrir la porte et appeler à l'aide. Il commença à s'asseoir s'aidant de ses mains. Ce mouvement accentua la douleur à un degré tel qu'il ne put la supporter.

Remo retomba en arrière et sombra dans un profond sommeil qui l'emporta. Il ne voulait plus que dormir, dormir profondément pour oublier le mal dans sa tête, et il se convainquit qu'il avait besoin d'un peu de repos pour retrouver la forme. Sa tête roula mollement sur le côté et il plongea dans l'inconscience.

*

* *

— C'est fait, annonça le brun à Kathy Hahl.

— Où est-il ?

— On l'a enfermé dans sa chambre, répondit Al, le blond. Et vous en faites pas il en sortira pas. Pas avec la dose qu'on lui a mise, elle est dix fois plus importante que d'habitude.

Kathy Hahl sourit.

— Ça sera intéressant. Retournez le voir dans une vingtaine de minutes pour voir ce qui lui arrive. Mais faites attention. Je serai dans mon bureau.

Les deux hommes échangèrent un sourire, la regardant s'éloigner de sa démarche chaloupée. Puis ils se sourirent de nouveau anticipant la récompense tout à fait spéciale que Kathy Hahl mieux que quiconque savait offrir.

Elle, par contre, avait d'autres idées en tête. Williams avait approché la vérité de trop près et sa mort allait entraîner inéluctablement la venue d'autres agents gouvernementaux très curieux et très efficaces. Il était donc temps pour elle de récupérer sa superbe découverte et de quitter les lieux.

*

* *

— Remo !

Qu'est-ce que c'était que ce bruit ? C'était une voix. Mais il ne voulait parler à personne pour le moment. Il ne voulait que dormir pour oublier cet horrible mal de crâne.

— Remo !

Il ne répondrait pas. Peu importe qui l'appelait, il ne parlerait pas. Il ignorerait la voix un point c'est tout. Et s'il se taisait l'autre finirait bien par s'en ciller. Remo ne voulait qu'une chose : dormir.

— Tu ne peux pas dormir, Remo, je ne te laisserai pas.

Mais vous le devez. J'ai mal. Soyez gentil, qui que vous soyez, laissez-moi dormir.

— Tu as mal, Remo, mais c'est la preuve que ton corps vit. Il faut laisser ton corps lutter. Il faut te servir de ta volonté pour donner à ton organisme une raison de combattre. Dis à ton corps de lutter.

C'était Chiun. Chiun, pourquoi ne partez-vous pas ? Je ne veux pas me battre. Je ne veux que dormir. Je suis tellement fatigué. Tellement vieux.

— Personne ne vieillit sans le vouloir, Remo. Seul toi peux arrêter le processus. Tu dois te vouloir de nouveau jeune. Je vais t'aider, Remo. Ferme ton poing droit.

Peut-être que s'il faisait ce que demandait Chiun, ce dernier s'en irait...

Remo ferma son poing droit.

— Bien, fit la voix, maintenant la main gauche. Garde la main droite fermée.

Main droite, main gauche. C'était horrible, il était perdu. Pourquoi fallait-il toujours que Chiun prenne un malin plaisir à lui compliquer

les choses ? Pauvre Remo ! Oh, pauvre Remo !

Remo ferma son poing gauche.

— Maintenant, tu dois ouvrir et fermer rapidement tes mains. Cela va te faire mal mais je t'accompagnerai. Je prendrai un peu de ta souffrance, Remo. Ouvre et ferme les mains.

Tout ce que vous voulez, petit père, pour vous faire taire. Vous n'avez pas le droit de crier le jour de la fête du Cochon. Je ne vous demande qu'un peu de paix, de calme et de repos.

Remo ouvrit et ferma ses mains rapidement à plusieurs reprises.

— Bien. Vois-tu, Remo, tu peux vivre. Tu dois vivre parce que ton corps le veut. Tu lui en as donné le désir. Tu veux vivre, Remo, n'est-ce pas ?

Je ne veux que dormir, petit père.

— Maintenant ton estomac, Remo. Pense à ton estomac. Concentre toute ta force sur ton estomac. Comme je te l'ai appris il y a plusieurs années. Nous devons faire courir le sang vers ton estomac. Tu le sens courir dans tes veines, Remo ? Si nous arrivons à l'amener dans ton estomac, la douleur disparaîtra.

Tout pour soulager cette douleur. Chiun ne voulait pas le laisser dormir, mais peut-être que si Remo faisait ce qu'il voulait, Chiun le laisserait tranquille...

Il concentra sa volonté sur son estomac.

— Bien, Remo, encore. De plus en plus. Le sang dans ton corps doit courir vers ton estomac pour y amener le poison.

Oui, Chiun. Oui, Chiun. Dois faire aller le sang dans l'estomac. Loin de la tête. Plus de mal de crâne si j'y arrive. Astucieux, Chiun, astucieux...

Remo sentit son sang s'activer et le milieu de son corps s'échauffer. Ses mains continuaient à s'ouvrir et à se fermer en cadence.

— Le sens-tu, Remo ? Sens-tu le sang dans ton estomac ?

— Je le sens, fit faiblement Remo. Maintenant, oui.

— Bien, répliqua Chiun, et Remo sentit alors un poing dur comme de l'acier compact le frapper en plein estomac.

C'était Chiun. Son estomac se noua, se détendit, se noua de nouveau, puis spasmodiquement il se convulsa et Remo sentit le liquide remonter le long de son œsophage puis dans sa bouche pour couler le long de son menton et inonder le tapis de l'hôpital. Des vagues successives de convulsions secouèrent son estomac pendant qu'il recrachait tout son contenu sur le tapis.

Salopard de Chiun ! Sale Chinois, me frapper quand je suis si malade !

Son corps entier était soulevé par des hoquets chaque fois qu'il vomissait. Puis, après un temps qui lui sembla être une éternité, il se calma enfin. Il cracha pour se nettoyer la bouche.

Le mal de crâne était parti. La fatigue qui l'accablait telle une chape de plomb, avait disparu. Il ne lui restait que la douleur à l'estomac là où Chiun l'avait frappé.

Remo ouvrit les yeux qui clignotèrent dans le soleil couchant inondant la pièce et se tourna vers Chiun.

— Nom d'un chien, Chiun, ça fait mal !

— Oui, reconnu ce dernier, ça fait mal. Je t'ai fait mal parce que je te hais. Je voulais que tu souffres. Je t'ai d'ailleurs frappé à l'estomac au lieu de te laisser là mourir tranquillement. Je n'avais jamais réalisé avant, à quel point je te détestais, Remo. Je te frapperais à nouveau dans l'estomac à plusieurs reprises tellement je te hais !

— Ça va. Ça suffit !

Remo s'assit et sentit alors la contrainte de la camisole de force. Il la regarda.

— Mon Dieu, j'avais oublié ! fit-il.

— Tu devais jouer au jeu de la vérité, Remo. C'est pour cela que tu as laissé quelqu'un t'enfermer dans ce costume de fou qui te sied à merveille. Tu devrais le porter tout le temps.

Remo se leva et arracha la camisole.

— C'était le médicament pour vieillir, Chiun. J'ai failli y passer. Je pouvais me sentir vieillir, devenir de plus en plus fatigué et de plus en plus faible de minute en minute.

— Et maintenant, connais-tu le tueur ?

— C'est cette Kathy Hahl, la bonne femme qui dirige l'hôpital. C'est elle qui m'a tendu un piège. Je vais la voir.

Il se leva. La porte pendait hors de ses gonds fendue au milieu. Remo se tourna vers Chiun.

— Je vois que vous étiez pressé d'entrer.

— Je croyais avoir laissé la soupe sur le feu, répondit Chiun. Va !

Remo découvrit qu'il pouvait parfaitement bien marcher. Il enfila ses mocassins et sortit dans le couloir.

Le bureau de Kathy Hahl était sur le même étage que le laboratoire, mais à l'autre bout du couloir. Remo vit les portes du laboratoire s'ouvrir et réussit à se faufiler à temps dans une sortie de secours.

Le brun et le blond passèrent devant lui, se dirigeant vers sa chambre où, au même moment, le maître de Sinanju allumait sa télévision, et s'apprêtait à visionner sa moisson journalière de beaux drames. Une activité qui apportait toujours une certaine paix à son âme, malgré la violence et la laideur qui régnaient dans le monde, tout autour de lui.

CHAPITRE XV

Remo décida de s'arrêter tout d'abord au laboratoire au cas où Kathy Hahl s'y trouverait.

En avançant vers les doubles portes métalliques, il s'aperçut que la serrure avait été changée.

— Excusez-moi, monsieur, mais vous n'avez pas le droit d'entrer là.

Remo se tourna vers la personne qui l'apostrophait, une infirmière de garde.

— Merci, fit-il. Je n'oublierai pas d'en parler dans mon rapport.

Il alla jusqu'à la porte et ne se donna pas la peine, cette fois-ci, de faire semblant d'en avoir la clef. Il recroquevilla ses doigts en un poing bien compact puis expédia sa main contre la porte qui frémit, puis céda. Une fois à l'intérieur il la referma derrière lui.

— Kathy ? appela-t-il.

— Elle n'est pas là, lui répondit une voix féminine, venant d'un des bureaux sur sa gauche.

Remo suivit la voix et trouva dans le troisième bureau, une femme d'un certain âge, assise, écrivant au crayon sur une grande feuille de papier jaune déjà couverte de chiffres. Elle leva les yeux.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-elle en voyant Remo. Les visiteurs sont formellement interdits ici !

— Je ne suis pas un visiteur, répondit Remo. Je suis le Dr Shiva, mandaté par le conseil de l'Ordre. Miss Hahl m'a dit que vous pourriez me parler du sérum pour vieillir.

— Ah ! vous êtes au courant. Dans ce cas je suis ravie de faire votre connaissance.

La femme se leva et s'avança vers Remo.

— Je suis le Dr Hildie. C'est moi qui l'ai découvert.

— Comment agit-il ?

La femme passa devant Remo et se dirigea vers le laboratoire où elle s'empara d'une éprouvette à moitié remplie d'un liquide huileux.

— Le voici, fit-elle. Et là-bas vous pourrez constater quelques résultats de nos travaux, ajouta-t-elle désignant la rangée de cages.

Pour la première fois depuis qu'il était entré, Remo entendit les animaux.

— Oui, je sais, Freddy et Al me les ont déjà montrés l'autre jour. Mais comment fonctionne ce sérum ?

— Si vous vous souvenez, docteur Shiva, il y a à peu près un an, des savants isolèrent dans l'organisme des personnes âgées, une protéine jusqu'alors inconnue. Cette même protéine n'existe pas dans les corps jeunes. L'idée m'est venue que cette protéine qui résultait d'un vieillissement organique, à l'inverse, pouvait peut-être également le provoquer. Nous avons pu, ici, grâce à l'aide financière de Miss Hahl, fabriquer synthétiquement cette protéine tout en intensifiant considérablement sa puissance.

— Et ça a marché ?

— C'est certain en ce qui concerne ces animaux.

— Et les expérimentations sur les humains ont-elles donné des résultats équivalents ?

— Oh ! non, fit-elle. Nous ne l'avons jamais essayé sur des êtres humains. Et d'ailleurs pourquoi ? Autant il peut y avoir un intérêt à faire mûrir plus rapidement un animal, pour un être humain je n'en vois pas l'intérêt.

— Comment l'administrez-vous ? demanda Remo. En intramusculaire ?

— Nous avons d'abord essayé de la mélanger à la nourriture, mais c'était trop lent. La meilleure façon est de l'injecter dans le système sanguin. La vitesse d'absorption de ce liquide, continua-t-elle en levant l'éprouvette, est très rapide, et peut se faire par n'importe quel tissu.

— Même si par exemple je m'en frottais le bras ?

— Oui, quoique la couche cornée de l'épiderme ralentisse le processus. Mais par exemple votre langue, elle, l'absorberait beaucoup plus vite comme n'importe quel tissu conjonctif.

— Je vois. Merci, docteur Hildie. Vous permettrez que je continue à jeter un coup d'œil ?

— Bien sûr. Si vous avez besoin de quelque chose je serai dans mon bureau.

— Merveilleux, je vous appellerai.

Le Dr Hildie remit l'éprouvette sur son support et retourna à son bureau. « La pauvre n'est donc au courant de rien, pensa Remo, et ne se doute même pas à quoi sert sa grande découverte. »

Il attendit qu'elle soit hors de vue avant de s'emparer délicatement de l'éprouvette et de la glisser dans la poche de sa chemise. Puis il quitta le laboratoire et se dirigea vers le bureau de Kathy Hahl à l'autre extrémité du couloir.

Ils furent tellement étonnés, lorsqu'ils pénétrèrent dans la suite, de voir le dos d'un vieillard assis par terre en train de regarder la télévision, que Freddy et Al ne remarquèrent même pas la camisole, de force déchirée sur le canapé.

— Williams ? appela Freddy.

Chiun tourna lentement son visage ridé, teinté de bleu par la lumière du poste.

Freddy, le brun, le regarda et se mit à ricaner.

— Je savais bien qu'il avait un air bizarre ce Williams. C'était ses yeux qui le trahissaient. Il est à moitié Jaune.

Chiun continuait à les observer, ne disant toujours rien.

Al d'un coup de tête, rejeta une mèche en arrière.

— Tu te rends compte, c'est terrifiant, fit-il. En une demi-heure !

— Comment te sens-tu, Williams ? demanda Freddy. Ton mal de tête est-il déjà passé ? Sais-tu à qui tu ressembles ? À Confucius. T'es seulement décrépît, mais t'en fais pas, mon vieux, t'as plus longtemps à attendre. Bientôt tu vas tomber en morceaux. Tout va se déglinguer et ensuite tu seras vite mort. (Il ricana de nouveau.) Marrant hein ?

— Vous êtes les deux imbéciles qui avez inoculé le poison ? demanda Chiun.

Mais c'était au fond beaucoup plus une affirmation qu'une question.

— Tu vois, ta mémoire commence déjà à flancher. Tu te souviens à peine de nous, fit Freddy.

— Vous par contre, répondit Chiun, vous vous souviendrez de moi au cours des quelques instants qu'il vous reste à vivre.

Freddy et Al avancèrent dans la pièce !

— Oh ! ce que tu peux me faire peur... déchet. T'as pas peur, toi, Al ?

— Oh ! si alors, j'en chie dans mon froc.

— C'est en général ce que font les bébés et les débiles profonds, dit Chiun.

— Mais dis donc, t'entends ce qu'il est agressif pour un vioque, fit Al.

Chiun l'ignora.

— Puisque vous allez mourir, je vais vous en donner la raison.

— Oh ! oui, c'est ça, dis-nous pourquoi avant que tu nous éventres de tes mains nues, se moqua Freddy tout en lançant un clin d'œil à Al.

— Vous allez mourir car vous avez touché à l'enfant du maître de Sinanju.

— Il est complètement parti, Freddy. Peut-être que les grosses doses ça anéantit le cerveau. Il est aussi givré qu'un citron.

— On ferait mieux de lui remettre sa camisole pour qu'il ne fasse pas de bêtises. D'ailleurs comment t'as fait pour l'enlever ?

Chiun se leva lentement tout en pivotant pour se trouver face aux deux hommes qui étaient maintenant à un mètre cinquante de lui.

Il resta silencieux.

— Bon ! ça n'a pas d'importance, reprit Freddy. Allez viens, on va te la remettre.

Sur ce, il avança les bras en avant, pour les poser sur les épaules de Chiun.

Le bout de ses doigts n'était qu'à quelques centimètres du maître lorsqu'il vit vaguement bouger la main du vieux. Freddy sentit instantanément se mouiller le côté de sa tête. Il y appliqua immédiatement une main et comprit qu'il lui manquait une oreille.

— Salaud ! cria-t-il, et il se tourna vers Chiun en faisant tourner son bras droit.

Mais ce dernier ne rencontra rien et de nouveau Freddy perçut une violente douleur, mais cette fois-ci du côté gauche. Il avait perdu sa deuxième oreille, et le sang coulait à flots le long de sa mâchoire et de son cou.

Chiun, quant à lui, demeurait immobile, comme enraciné dans la moquette.

Freddy hurla, les deux mains plaquées sur les ouvertures béantes à l'endroit où, quelques instants plus tôt, se trouvaient encore ses oreilles. Al s'avança pour lui venir en aide, mais avant qu'il ait pu faire quoi que ce soit, il vit jaillir deux mains aux longs ongles effilés et entendit leur bruit sinistre lorsqu'elles frappèrent Freddy à la tête. Ce dernier s'effondra d'une masse et Al sut qu'il était mort.

Al fit demi-tour et se rua vers la porte. Mais, aussi surprenant que cela puisse paraître, le vieillard se déplaçait le long du mur à la même vitesse que lui, tel un spectre vert qui, finalement, lui coupa l'accès à la porte.

Al déglutit péniblement et chargea. Chiun lui imposa une mort lente au cours de laquelle il fut heureux de constater qu'Al se laissait aller dans sa culotte.

Chiun, enjambant les corps, retourna devant son écran de télévision qui maintenant diffusait de la musique d'orgue, l'introduction à la rediffusion de ses enregistrements personnels de *Lorsque tournent les planètes*.

Chiun jeta un regard autour de lui, aux cadavres, au vomi, aux différentes composantes d'un corps et secoua tristement la tête, Remo allait devoir nettoyer cette saleté. La pièce devenait franchement dégoûtante.

CHAPITRE XVI

Lorsque Remo entra dans son bureau, Kathy Hahl était penchée sur un meuble, en train de sélectionner des dossiers qu'au fur et à mesure elle mettait dans une mallette posée à côté d'elle.

Il avança en silence, puis l'entoura de ses bras, plaçant ses mains sur ses seins. Il serra doucement ses doigts, en pétrissant légèrement le bout au travers de son léger chandail. Il sentit la réaction immédiate et appuya le bas de son corps contre celui de la jeune femme.

— N'arrêtez pas, continuez, fit-elle.

— Est-ce vraiment une façon de parler à un homme qui sera bientôt suffisamment âgé pour être votre grand-père ?

Il la lâcha, recula, et elle se tourna vers lui. Son visage trahit sa surprise en le découvrant, puis elle se détendit en un large sourire.

— Je suis étonnée de voir que vous continuez à pouvoir vous promener, monsieur Williams, dit-elle. Mais est-ce vraiment monsieur Williams ?

— Oui, Remo Williams.

— Êtes-vous réellement un milliardaire ermite ?

— Désolé, mais non. Je ne suis qu'une variété courante d'assassin.

— Je vois, fit-elle. Comment vous sentez-vous ? Le mal de crâne a-t-il disparu ?

— Je viens juste de m'en débarrasser.

— C'est normal, le processus de dégénérescence va commencer incessamment. Vous êtes même peut-être déjà capable de vous en rendre compte ? Sentez-vous la peau de chaque côté de vos yeux tirer légèrement ? C'est dû à la perte d'élasticité de l'épiderme. Et le dos de vos mains ? Vos veines vont être de plus en plus apparentes et la peau devrait commencer à se rider. En êtes-vous déjà là ? Ne vous en faites pas, ça ne tardera pas. Mais, au fait, comment se fait-il que vous soyez ici alors que Freddy et Al sont justement partis vous voir ?

— Ils m'ont manqué, mais je suis certain qu'ils ont trouvé de quoi s'occuper un certain temps.

— Remo Williams, hein ? Et pour qui travaillez-vous ? I.R.S. ? F.B.I. ?

— Aucun de ceux-là. Je suis en quelque sorte en *freelance* pour le gouvernement. Dites-moi, Kathy, puisque maintenant tout cela n'a

plus d'importance, pourquoi faites-vous ça ? Pour l'argent ?

Elle sourit découvrant des dents régulières et éclatantes.

— Puisque ça n'a plus d'importance, je vais répondre à votre question. Bien sûr il y avait l'argent, mais pas le menu fretin que je touchais pour liquider des gens sur la table d'opération.

— Alors le gros paquet ?

— Cet hôpital est fréquenté par de nombreux personnages importants du gouvernement qui viennent pour des check-up annuels et des traitements de routine. Pouvez-vous imaginer ce que d'autres pays seraient prêts à payer pour le vieillissement pratiquement instantané, disons d'un secrétaire d'État, à la veille d'une conférence au sommet ?

— Kathy, mais c'est pas patriotique du tout !

— Bien sûr, mais hautement rentable. J'étais d'ailleurs sur le point de me lancer. M^{me} Wilberforce devait être notre dernier cobaye. Puis vous êtes arrivé et avez commencé à fouiller de trop près dans nos affaires. Il fallait vous éliminer. Mais au fait, pourquoi êtes-vous venu ici ? Je déteste voir mourir les gens.

— Je suis venu vous voir parce que j'ai pensé qu'étant donné que j'allais de toute façon quitter ce bas monde, je le ferais en beauté et non chichement. Vous me suivez ?

Elle sourit.

— Vous pouvez essayer, mais je fais ce truc auquel les hommes ne résistent pas au-delà de dix secondes.

— Il doit me rester au moins ça devant moi.

Il la prit dans ses bras et la retourna contre son classeur.

— Je crois que la position par laquelle nous avons commencé fera l'affaire, dit-il.

— Loin de moi l'intention de contrarier les fantaisies d'un vieillard, répliqua-t-elle tout en souriant.

La potion était en train d'agir évidemment, et plus elle le garderait en elle, plus sûr serait le résultat. Peut-être lui laisserait-elle un peu plus de temps qu'aux autres ? Elle lui donnerait jusqu'à trente secondes complètes d'extase.

Elle sentit qu'il lui remontait sa jupe jusqu'aux hanches, puis il la pénétra. Elle le trouva étrangement huileux, mais la lubrification avait un petit quelque chose d'excitant. Peut-être cela vaudrait-il quarante secondes ?

Elle comprit rapidement qu'il était comme aucun de ceux qu'elle avait connus jusqu'alors. Il était très puissant. Et, de ses mains, il contrôlait ses mouvements à elle.

Elle compta jusqu'à quinze, puis se lança dans un mouvement intime que les hommes lui avaient toujours dit être quelque chose qu'ils n'avaient jamais connu ailleurs.

Elle continua à compter, et lorsqu'elle arriva à trente elle s'arrêta bien trop occupée à gémir de plaisir. Plusieurs fois elle connut, pour la première fois, cette explosion qu'elle avait tant recherchée, et elle regretta amèrement d'avoir dû tuer ce Remo, car, après toutes ces années, elle venait de trouver un homme dont les performances sexuelles correspondaient à son appétit. Et ce fut encore le plaisir. Encore et encore.

Combien de temps cela dura-t-il ? Elle n'en savait rien, mais lui, sans avoir atteint son sommet, se retira doucement.

Elle s'affala sur le classeur, essayant de reprendre sa respiration, soupira profondément et se retourna. Il avait remonté sa braguette et tenait entre ses doigts une éprouvette du laboratoire. Elle la reconnut. Il la laissa tomber dans la corbeille à papier.

— Vide, fit-il. Pas la peine de conserver un flacon vide.

— Était-ce ?... fit-elle désignant l'éprouvette du doigt.

— Oui, répondit-il. Votre huile vieillissante. Vous savez que si elle n'avait pas donné les résultats que vous escomptiez, vous auriez toujours pu la vendre en tant que lubrifiant sexuel.

— Mais pourquoi ? demanda-t-elle.

— C'est une question de tissu, ma chère. D'absorption immédiate. Maintenant ce jus doit être en train de se répandre dans votre système sanguin. Vous feriez mieux de vous asseoir. Vous n'avez pas bonne mine.

Remo la tira brutalement vers son bureau et l'assit dans son fauteuil.

— Mais vous ? Il y en a également sur vos tissus, répliqua-t-elle.

— Désolé, chérie, mais moi je suis immunisé.

Elle tendit les mains au-dessus de son bureau puis les porta à sa tête sous la subite explosion de douleur. Ce fut un éclair aveuglant qui disparut.

— Le mal reviendra et ne fera qu'empirer, et puis ça se tassera, expliqua Remo.

Il lui prit les mains et les étendit devant elle.

— Quel dommage ! Regardez-moi ça. Une belle jeune femme comme vous avec des mains de vieille ! Vous devriez changer votre marque de lessive.

Lorsqu'elle baissa les yeux vers ses mains, elle constata qu'en effet elles étaient desséchées, presque ridées. Elle vit avec horreur peu à peu les petites veines se gonfler et grossir sous la peau. Elle vieillissait sous ses propres yeux.

Elle leva vers Remo un regard noyé de panique. Il haussa les épaules.

— C'est la vie, chérie ! fit-il, puis il la quitta bloquant la porte derrière lui.

Il s'écoulerait plusieurs heures avant que quelqu'un ne la découvre. D'ici là Kathy Hahl serait en dehors du circuit pour de bon.

Il se sentait si bien en retournant à sa chambre qu'il en sifflotait d'aise.

CHAPITRE XVII

— Nom d'un chien, Chiun ! Qu'avez-vous fait ? Qu'est-ce que Smith va dire ?

Chiun impassible restait assis regardant sa télévision.

— Pas la peine d'afficher cet air « ne pas déranger ». Avec moi ça ne prend pas ! reprit Remo. Je sais parfaitement que ce que vous regardez est enregistré ! Alors voulez-vous regarder par ici. Des oreilles par terre ! Ça va pas non ? Des cadavres, du vomi, du caca ! Mais vous vous croyez où ?

Chiun n'écoutait que le Dr Lance Ravenel.

— Vous saviez très bien que Smith ne voulait pas de violence. Plus de Scranton, avait-il recommandé. Et vous, vous tombez raide fou. Mais qu'est-ce qui vous arrive ? Si vous n'êtes pas sensible à l'esprit de Noël, vous pourriez au moins être gentil pour la fête du Cochon !

Le Dr Ravenel s'entretenait avec Claire Wentworth dans son bureau de Brookfield Hospital, sur sa fille qui souffrait d'une overdose de tilleul-menthe.

— Je pense avoir demain de bonnes nouvelles pour toi, disait le Dr Ravenel.

Sur l'écran, l'acteur aux allures si distinguées se leva et vint aux côtés de M^{me} Wentworth dont il avait été amoureux vingt ans plus tôt avant qu'elle n'épouse le vieux Josiah Wentworth, le roi du prêt-à-porter.

— Oui, reprit le Dr Ravenel, je suis persuadé que j'aurai un merveilleux cadeau de Noël pour toi. Notre fille va guérir, annonça-t-il, expliquant ainsi à quiconque était suffisamment demeuré pour ne pas l'avoir deviné six ans auparavant, que la fille de M^{me} Wentworth était bien de lui.

Ravenel l'entoura d'un bras. La caméra recula sur M^{me} Wentworth et le Dr Ravenel devant un arbre de Noël géant.

— Joyeux Noël ! fit M^{me} Wentworth.

— Joyeux Noël ! répondit le Dr Ravenel.

— Votre arbre est merveilleux, dit M^{me} Wentworth.

— Oui, c'est en effet le plus bel arbre de Noël que j'aie jamais vu, reconnut le Dr Ravenel.

— Aaaaiiee ! fit Chiun se penchant en avant pour éteindre

brusquement le téléviseur.

Il se leva. Remo ne pipa pas mot. Chiun se tourna.

— On ne peut faire confiance à personne dans ce pays ! Personne ! Ces médecins se sont révélés être des imposteurs. Et les gens à qui on fait confiance en matière de jugement se révèlent n'avoir aucun goût. Pourquoi aimait-il cet arbre ? En quoi cet arbre lui plaisait-il ?

— C'était un très bel arbre, Chiun.

— Non. Ce que je t'ai donné était un très bel arbre, même si tu ne l'as pas apprécié. Au fait tu ne vas pas me donner le cadeau que je t'ai demandé, je suppose ?

— Je ne peux pas, fit Remo en secouant la tête.

— C'est bon, dans ce cas, à la place, tu peux nettoyer cette chambre.

Remo fit non de la tête. Et ce fut alors qu'en trente secondes, ils conclurent, par un silence mutuel, qu'ils laisseraient cet immonde désordre pour la femme de chambre. Quant à Smith, qu'il aille se faire aimer !

Ils descendirent en ascenseur et trouvèrent dans le hall d'entrée le même gardien qui les avait accueillis à leur arrivée. Chiun fit signe à Remo de l'attendre et s'avança vers lui.

— Vous souvenez-vous de moi ? demanda-t-il.

Après un court instant de perplexité, le visage du bonhomme s'éclaira.

— J'y suis ! Vous êtes le Dr Park, n'est-ce pas ?

— Exact. Dites-moi, avez-vous regardé cet arbre ? interrogea Chiun, désignant derrière lui le gigantesque sapin.

— Bizarre, répondit le gardien, mais depuis que vous m'en avez parlé l'autre jour, je n'arrête pas de le regarder. Il est superbe.

Sur ce, il se leva et se penchant en avant, s'empara de la main de Chiun.

— Je tiens à vous remercier de m'avoir aidé à le découvrir. Vous vous y êtes pris d'une façon habile. Merci, docteur Park, et joyeux Noël.

Chiun se contenta de le regarder, puis retourna vers Remo.

— Pas étonnant qu'il soit gardien dans un hôpital, dit-il. Il a perdu la tête.

Ils sortirent dans le froid mordant du mois de décembre, Remo en tête.

Il était à mi-chemin du perron, lorsque Chiun l'arrêta.

— Remo ! appela-t-il.

Remo se retourna lentement et regarda Chiun qui attendait en haut des marches.

— Joyeux Noël ! fit Chiun.

— Merci, répondit sincèrement Remo.

— Même si tu ne me donnes pas mon cadeau.

1) International Revenue Service. ↵

2) Au mois d'avril 1974. ↵

3) Dynastie hellénistique qui régna en Asie de 305 environ à 64 avant J.-C. ↵

4) Voir Implacable n° 12 : *Safari humain*. ↵

5) Implacable n° 14 : *Jeune cadre dynamite.* ↴

6) Équipe de football américain. 4

7) Organisme américain regroupant douze banques centrales. ↵

8) Pièce de vingt-cinq *cents*. 4

9) Pièce de dix *cents*. ↵

10) Pièce de cinq *cents*. ¢

11) Implacable n° 7 : *Rumba chez les routiers.* ↵

12) Implacable n° 4 : *L'héroïne de la mafia.* ↵

13) Football américain. ↴

14) Implacable n° 14 : *Jeune cadre dynamite.* ↵

15) Du grec *iatros* : médecin. ↵

16) *Tee* : endroit d'où l'on tire la balle. ↵

17) Deux points en dessous du « par ». ↵

18) Docteur en médecine. ↵

19) Un des médecins de *Lorsque tournent les planètes*. ↵